

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

**L'Exécuteur
[283] – K.-O.
sanglant à
Philadelphie**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



K.-O. SANGlant À PHILADELPHIE

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

K.-O. sanglant à Philadelphie

Adapté de l'américain par **Frank Dopkine**

CHAPITRE PREMIER

L'uppercut du droit décoché sous la garde d'Evaristo Sanchez atteignit le tenant du titre à la pointe du menton. Le protégé-dents vola hors de sa bouche, qu'une grimace plus stupéfaite que douloureuse déforma affreusement. Le claquement des mâchoires s'entendit distinctement jusqu'en haut des travées du Wachovia Center de Philadelphie. Poussé par six mille poitrines, un « Oh ! » de saisissement dégringola en retour des cintres jusqu'au ring. De la sueur, de la morve, un peu de sang et beaucoup de pommade giclèrent sous l'impact, et les plus chanceux des photographes purent saisir dans leur téléobjectif le regard du Mexicain à l'instant où il se voilait, les yeux révoltés n'exprimant tout d'un coup plus rien, comme une chandelle qui s'éteint... Même le juge arbitre Le Roux resta cloué sur place, bras ballants et bouche bée, adressant un regard noir à l'auteur de ce coup de tonnerre qui expédiait Evaristo Sanchez au tapis pour le compte, et un peu plus, à une poignée de secondes de la fin du douzième round, terme d'un combat outrageusement dominé par le Mexicain, face à un challenger amorphe.

Figé au centre du ring, comme abasourdi par l'effet dévastateur de son poing droit, Nelson « la Foudre » Plasnick lança dans le vide un crochet du gauche inutile et observa la chute du champion du monde, à travers le brouillard qui lui embuait la vue depuis au moins trois reprises. Une masse estampillée lourd-léger, cent quatre-vingt-dix livres de muscles affûtés, qui avait triomphé vingt fois sur vingt-deux, dont quinze avant la limite, au cours d'une carrière courte mais fulgurante, et postulait à la couronne réunifiée WBO et WBC. Un Aztèque pur jus, jeune, teigneux et bien trop mobile pour l'ex-champion vieillissant; descendu de Mexico City et en route pour un grand championnat du monde, à Montréal, dans deux mois. Sanchez n'avait fait le crochet par Philly que pour se mettre en jambes, et signifier à l'ancienne gloire locale que l'heure était venue de raccrocher les gants. Il le lui avait seriné de toutes les manières, douze rounds durant, lui martelant la face et lui rouvrant deux fois l'arcade ! Large victoire aux points programmée, Plasnick n'avait que son courage et son endurance à lui opposer, pour tenir la limite... Et voilà qu'à vingt secondes d'être débarrassé de la corvée, Sanchez s'écroulait de tout son long avec un bruit mat, parce que Nelson Plasnick, lassé d'encaisser, s'était soudain souvenu de son surnom, et avait saisi l'ouverture...

Hors d'haleine, à bout de forces, Plasnick se dandinait d'un pied sur l'autre au rythme du décompte entamé par le juge Le Roux. Bras

en croix, Sanchez tressaillait bien un peu, mais ne faisait pas mine de se relever. Un K.-O. net et sans bavure. Son manager, Alvarez, gesticulant dans les cordes en attendant de foncer à son chevet, vociférait à l'intention du vainqueur. Pas des amabilités... Les oreilles bourdonnantes, assourdi par la clameur qui montait et descendait comme une vague prête à l'emporter, Plasnick recula en titubant un peu vers son coin. Alvarez pointait vers lui un doigt menaçant. Une petite voix qui ne parlait pas espagnol, mais polonais, la langue maternelle du boxeur, se fraya un chemin dans le brouhaha, répétant plusieurs fois à l'oreille de Plasnick, pour bien se faire comprendre :

— Qu'est-ce que t'as fait, foutu connard ! Qu'est-ce qui t'a pris de le mettre K.-O. ?

Plasnick tourna vers Ben Weinstein, son entraîneur, un visage cabossé à l'expression hébétée, vaguement incrédule.

— Je l'ai eu ! J'ai gagné, non ? dit-il en crachant son protège-dents.

Le Roux le confirmait, d'un grand geste définitif. Il rattrapa Plasnick, le ramena au centre du ring et lui leva le bras.

— Nelson Plasnick vainqueur par K.-O. au douzième round ! s'écria le speaker du Wachovia Center. La Foudre a frappé !

Alvarez et son soigneur se précipitaient vers Sanchez, l'aidaient à se remettre tant bien que mal debout. Weinstein hocha la tête, enjamba les cordes et, en étreignant son poulain, simulant un enthousiasme de circonstance, lui souffla à l'oreille :

— Tu as déconné grave, Nelson ! Tu as gagné de sacrées emmerdes !

Plasnick marmonna, dans le tissu éponge qui absorbait le sang sur son visage, qu'il s'en fichait. Le Mexicain l'avait cogné tout son soûl et il l'avait étendu pour le compte. Proprement. Pourquoi aurait-il retenu sa droite ?

— Parce qu'il devait gagner aux points ! gronda Weinstein, le sourire virant à la vilaine grimace. T'as perdu la boule ou quoi ?

— Qu'il aille se faire foutre ! Qu'ils aillent tous se faire...

A cet instant, comme s'il recouvrait la vue et la raison une fois la serviette ôtée de sa figure, Plasnick isola dans les premiers rangs, en contrebas du ring, deux visages parmi les milliers qui l'entouraient. Et il ne termina pas sa phrase. La sueur qui lui couvrait le torse lui parut brusquement glacée. Sur les épaisses lèvres molles de Luigi Fofi, il déchiffra des mots qu'il ne pouvait entendre, mais que l'expression furieuse et les yeux noirs braqués sur lui comme les canons d'un fusil l'auraient aidé à deviner, s'il avait eu un doute.

— Tu es mort, *motherfucker* !

L'homme élégant qui se trouvait à côté de Fofi paraissait frêle, comparé au gros bookmaker. Froid comme un serpent. Lui aussi fixait Plasnick d'un œil noir et meurtrier. Sa bouche mince ne mima aucune

phrase. Il se contenta, en croisant le regard du boxeur, de hocher la tête. Un petit mouvement sec, tranchant comme un couperet, aussi définitif que celui de l'arbitre décomptant Sanchez. Puis l'homme se détourna ostensiblement et quitta sa place. Il était contrarié et s'en allait. On s'écarta devant lui. Quelques-uns, parce qu'ils connaissaient Massimo Verdone. La plupart, parce qu'ils sentaient instinctivement qu'ils se porteraient mieux en continuant d'ignorer son existence. Seule une femme, quelques travées au-dessus de lui, fit mine de ne pas remarquer la sortie ulcérée de Verdone et prétendit lui disputer le passage. Une Asiatique grande et mince, moulée dans une robe bleu nuit à la large ceinture pourpre, un imperméable plié sur le bras. Elle arborait un sourire ravi en descendant vers le ring, juchée sur des hauts talons peu faits pour un palais des sports. Elle toisa Verdone et lui lança d'une voix enjouée :

— Beau combat, n'est-ce pas ? Avec une issue inattendue... Mais c'est la glorieuse incertitude du sport !

Massimo Verdone plissa les yeux en détaillant la silhouette d'Alice Cheng. Robe bleu nuit et ceinture pourpre, c'étaient les couleurs de Nelson Plasnick... Verdone garda les deux mains enfoncées dans les poches de son trois-quarts en cuir fauve. La crispation de ses mâchoires laissait deviner celle de ses poings serrés.

— Un commentaire pour *The Inquirer*, monsieur Verdone ? ajouta la femme d'un ton à l'ironie plus marquée encore. Vous partez sans aller féliciter le vainqueur ?

Lèvres closes, Massimo Verdone la contourna pour se diriger d'un pas rageur vers la sortie la plus proche. Alice Cheng commenta à mi-voix pour elle-même, avec jubilation :

— Le nouveau mécène de la boxe à Philly est mauvais joueur...

Puis elle mit le cap vers l'accès aux vestiaires.

Dans son coin du ring, Plasnick s'ébrouait pour se débarrasser de la grappe de gens qui l'assaillaient. Nombre d'entre eux le félicitaient en polonais, il avait l'impression d'un carrousel de visages connus, qui réveillaient de vieux souvenirs, du temps de son adolescence dans les quartiers nord de la ville, de ses débuts dans les salles miteuses du *waterfront*, les docks de la Delaware River, quand avant d'être surnommé la Foudre, il était le Polak. Tous les immigrés d'origine polonaise de Philly s'étaient semblait-il donné rendez-vous au Wachovia Center, ce soir de septembre... Ils célébraient la résurrection d'un des leurs.

Dans le clan d'Evaristo Sanchez, on entendait une autre musique, dénuée de louanges. Le boxeur, encore sonné, se contentait de montrer les dents, dont un grand nombre en or, et certaines déchaussées de frais, en direction du vainqueur. Son manager et les autres avaient l'insulte à la bouche, chauffaient leurs supporters au

point que l'arbitre Le Roux avait renoncé à réunir les deux boxeurs dans une fraternelle accolade, à l'énoncé de la décision. Il pressait à présent l'animateur de la soirée d'abréger la cérémonie de remise au vainqueur de la ceinture de champion. Du côté de l'organisation, on avait compris le message : à peine Nelson Plasnick l'eut-il ceinte qu'un cordon de gros bras en costume sombre se mit en devoir de l'escorter vers les vestiaires, sous les acclamations d'une partie de la salle, les huées d'une autre. Entre les vivats en polonais des uns et la bronca des Latinos, la majorité du public hésitait à prendre parti. Lorsque, pour la troisième fois dans la même phrase, le speaker évoqua le dénouement « inattendu » d'un combat qui « déjouait tous les pronostics », les plus clairvoyants des spectateurs commencèrent à se poser des questions, et à s'inquiéter pour l'avenir du nouveau champion. Si la Foudre s'était aventuré à enfreindre des consignes sur l'issue du combat, il risquait d'attirer sur sa tête un drôle d'orage !...

Parmi les reporters qui réussirent à approcher Plasnick au moment de sa tumultueuse sortie, une voix s'éleva. Féminine et lourde de sous-entendus.

— Est-ce que vous croyez qu'on vous donnera votre chance pour le titre réunifié, monsieur Plasnick ?

Le boxeur cligna des yeux et stoppa net, en découvrant une grande Asiatique aux cheveux raides brillants, d'un noir de jais, qui l'interpellait, coincée à l'entrée du couloir. Elle ajouta en souriant :

— Vous êtes prêt à remplacer Sanchez à Montréal, contre Vickers la Tornade ?

Dwayne Vickers, dit « la Tornade », était le tenant du titre réunifié des lourds-légers.

— La Foudre contre la Tornade, super affiche ! blagua une voix derrière Plasnick.

Celui-ci n'en revenait pas : l'Asiatique s'était dégagée de la cohue d'une souple esquivé, il pouvait presque humer son parfum, malgré les tiges de coton qui lui colmataient les narines... Il l'imaginait, en tout cas. Suave, fleurant le jasmin. Il fixait bêtement ses dents brillantes bien alignées, très blanches et régulières.

— Aucune chance ! décréta une autre voix, sur la gauche.

Plasnick reconnut, dominant d'une tête l'attroupement, Ruben Francisco, un grand type efflanqué, chroniqueur sportif au *Philadelphia Daily News*. Lequel cligna de l'œil dans sa direction.

— T'as aucune chance de voir Montréal, le Polak !

Plasnick rentra la tête dans les épaules, repoussant d'une bourrade machinale un des gros bras de l'organisation.

— Et pourquoi pas, hein ? grogna-t-il.

— T'as franchi la ligne ! insinua Francisco, à mi-voix.

— Alors c'est la fin de votre carrière, Nelson ? reprit en même

temps l'Asiatique.

Il la dévisagea, détailla sa silhouette en écarquillant de nouveau les yeux et constata, bouche bée, que sa robe était de la couleur de son short, sa ceinture pourpre comme la sienne. Une bousculade se produisit derrière lui, Ben Weinstein lui agrippa le bras avec colère.

— Avance, bon Dieu ! Tu veux avoir tous les Mexicains de la ville sur le dos ?

Une poussée dans les reins propulsa Nelson Plasnick dans le couloir, et la belle Asiatique disparut sur le côté. A peine eut-il le temps de lui répondre :

— Peut-être la fin, ouais ! Mais une belle fin !

Puis il s'énerva, rudoya Weinstein et beugla qu'il était champion du monde. Un peu de respect, quoi !

— Profites-en bien, le Polak ! Parce que demain... *adios* !

C'était la voix de Francisco, au loin dans la mêlée, en direction duquel Plasnick brandit le poing. Weinstein le ceintura, une porte s'ouvrit et claqua. Le silence du vestiaire lui parut irréel. On le fit asseoir et on entreprit de délayer ses gants.

Plasnick se laissa faire, les épaules basses, fixant sans mot dire la large ceinture bariolée de la WBO. Quand il rompit le silence, un long moment s'était écoulé, et il était seul avec Weinstein, dans la pénombre.

— La Chinoise... murmura-t-il. D'où elle sort ? C'est qui ?

— Quelle Chinoise ? sursauta son manager, perdu dans de sombres pensées.

— Habillée à mes couleurs ! J'en croyais pas mes yeux.

— Alice Cheng ? fit Weinstein après un temps de réflexion.

Plasnick plissa le front.

— Elle m'a demandé si j'allais boxer Vickers à la place de Sanchez ! C'est qui ? Elle s'y connaît ?

— Assez pour savoir la réponse..., soupira Weinstein. Il capta la lueur dans l'œil tuméfié du boxeur, et s'empressa de préciser :

— Son mari a racheté *The Inquirer*. Elle est de Taïwan, et lui...

— Elle est mariée ? Avec un richard !

— Évidemment.

La lueur, loin de s'éteindre, illuminait le regard du nouveau champion.

— Une putain de belle gonzesse !

Weinstein se détourna vers la porte, tendit l'oreille. Le brouhaha au-dehors avait brusquement cessé.

— C'est un canard qui parle de sport ? insista Plasnick, en se penchant en avant sur son banc.

Weinstein secoua la tête sans répondre. Plasnick lui prit le coude et répéta en serrant fort :

— Il cause de boxe, l'*Inquier* ? Arrange-moi une interview avec elle, Ben !

— La boxe, elle s'en tape ! s'écria ce dernier en se dégageant pour se lever de son siège. Mike Cheng est un homme d'affaires, son canard parle d'économie...

— Mike Cheng ? Il s'appelle Mike ?

— Ouais, et toi, Nelson ! Il est né à Brooklyn !

Plasnick fit la grimace.

— Rien à foutre, mais cette femme-là...

— Oublie-la, crétin, elle voulait juste provoquer Verdone.

Weinstein haussa la voix, en se penchant vers le visage gras d'onguent, aux pommettes et aux arcades boursoufflées.

— Massimo Verdone ! T'as oublié qui c'est ? Natif comme toi de Philly, mais il n'a pas grandi dans un taudis de Poplar, lui ! Il pèse cinq millions de dollars, lui, pas cent-quatre-vingt-dix livres de muscles fatigués sans un gramme de cervelle ! Et il va te donner de ses nouvelles, parce que monsieur l'abruti de Polak n'a pas su retenir sa droite !

Plasnick avait redressé le buste et collé ses épaules noueuses à la paroi. Il inspira et soutint le regard excédé de son manager. Dans ses yeux, la lueur suscitée par l'éblouissante apparition nommée Alice Cheng avait disparu. Aucune magie là-dedans. Seulement une indéniable réalité. Qui avait pour noms Massimo Verdone et Luigi Fofi.

— Qu'est-ce qui va se passer ? demanda Plasnick d'une voix qui tentait de rester ferme.

— Tu as une idée de ce que tu lui as fait perdre ?

— Un paquet de fric !

— Sûr ! Et pire que ça : la face ! Il voudra te le faire payer !

Plasnick gonfla le torse et frissonna. Il faisait le brave, mais c'était la peur que Ben Weinstein voyait à présent envahir son regard.

— Reste calme, je vais aux nouvelles...

Plasnick esquissa un geste pour le retenir, lui dire ce qu'il avait lu sur les lèvres de Luigi Fofi, au moment de son triomphe, sur le ring. C'était tout à l'heure, et si loin déjà...

Ben Weinstein s'éloigna, ouvrit la porte et s'éclipsa sur un dernier geste apaisant. Plasnick courut derrière lui et mit le verrou. Enfermé seul dans le vestiaire, avec sa belle ceinture de champion du monde, il essaya de réfléchir, sans grand succès. La Chinoise de Taïwan, Fofi, les sinistres insinuations de Francisco, les soupirs résignés de Ben, tout se mélangeait dans sa tête. Et pas moyen de se décider à faire quoi que ce soit, pour éviter la catastrophe promise... Alors Plasnick fonça sous la douche et préféra ne plus penser à rien. Même pas à une longue silhouette vêtue à ses couleurs...

Il eut conscience en se séchant que des coups étaient frappés à la porte, mais ne répondit pas. Il prit tout son temps, remédia du mieux qu'il put aux dégâts causés à son corps par Evaristo Sanchez, tâtant ses plaies et bosses avec tout de même un petit sourire à l'idée que le Mexicain devait souffrir, à cette heure, et pas seulement de la mâchoire ! La blessure d'amour-propre risquait de saigner longtemps !

Il finissait de s'habiller quand on frappa de nouveau, plus fort. La voix énervée de Ben Weinstein le supplia :

— Ouvre-moi, à la fin, fichu crétin !

Il prit la ceinture de la WBO, la contempla un moment, avant de la plier dans son sac de sport. Un trophée dérisoire, mais un trophée quand même. Gagné de haute lutte... Tant pis pour le fric de Verdone, pour l'amour-propre de Sanchez; tant pis s'il n'allait pas boxer contre Vickers la Tornade à Montréal... S'il ne devait plus jamais boxer...

Les coups redoublèrent contre le battant. Mais Ben ne disait plus rien. On ne comptait plus sur lui. On préférait d'autres méthodes. On était prêt à enfoncer la porte...

Nelson « la Foudre » Plasnick déverrouilla et recula.

Ils étaient trois sur le seuil. Luigi Fofi en retrait de deux malabars qui entrèrent l'un après l'autre. Des poids lourds, voire super-lourds. Avec de vraies tronches de méchants. Plasnick n'aurait pas aimé les affronter sur un ring. Trop sournois, déloyaux. Il aurait encore moins souhaité les croiser dans une arrière-cour sombre. Ou du côté des docks, là où ils faisaient régner l'ordre, pour le compte de Fofi.

Ils l'encadrèrent. L'œil en alerte, une main dans la poche de leur blouson. Ils portaient quasiment le même. Plasnick aurait parié qu'ils tenaient le même modèle d'automatique, dans leur poche.

Fofi s'avança avec son dandinement habituel. Il mâchonnait un cure-dents et son crâne dégarni luisait de sueur.

— Pas trop tôt que tu deviennes raisonnable, le Polak, dit-il. Amène-toi, on va fêter ta victoire à notre façon, champion !

CHAPITRE II

Le van Ford était garé sur l'arrière du Wachovia Center, dans un périmètre réservé au service, et à l'écart de la zone éclairée. L'homme au volant mit le contact lorsque la porte ornée d'un panneau interdisant l'accès à toute personne non autorisée s'ouvrit, livrant passage à un quatuor de silhouettes imposantes. En deuxième position, entre les deux balèzes en blouson, Nelson Plasnick, les épaules voûtées, son sac de sport tenu à bout de bras tel un fardeau, faisait presque figure de gringalet. Luigi Fofi fermait la marche. Il émit un grognement satisfait en entendant démarrer le van. Puis il s'écarta des trois hommes et scruta les abords obscurs du bâtiment. Du côté opposé, le vaste parking qui s'étendait jusqu'à la berge de la Delaware River achevait de se vider, une longue guirlande de phares signalait la file de véhicules quittant le palais des sports en direction de l'expressway.

Le Ford s'arrêta, tous feux éteints, à hauteur du groupe. Sur ses flancs blanc sale, l'inscription MVT se détachait en lettres noires. La vitre descendit, le conducteur, un jeune type blond au visage étroit, dévisagea Plasnick.

Il hocha la tête et renifla avant de parler, montrant de grandes dents jaunes et produisant un bref hennissement.

— Salut, Nelson ! Je t'emmène en balade, monte...

Plasnick se raidit.

— Qu'est-ce que tu fous là, Tad ?

— Je fais le taxi pour le nouveau champion ! Monte, je te dis !

Un léger coup d'accélérateur ponctua l'invite et l'un des deux mastards fit coulisser la portière latérale du fourgon, mais Plasnick battit en retraite, secouant énergiquement la tête.

— Tu ferais pas ça, Tad ! murmura-t-il, en butant contre l'autre gros bras, qui lui barrait le passage.

Tad haussa les épaules, repoussa la mèche blonde qui barrait sa figure chevaline.

— C'est toi qui aurais pas dû faire ça ! répliqua-t-il dans un reniflement.

Le type en blouson s'écarta vivement de Plasnick et sortit sa main de sa poche. L'automatique était un Glock, l'extrémité du canon heurta l'arête du nez tuméfié du boxeur, le faisant loucher.

— Ferme-la et monte ! ordonna le porte-flingue.

Il avait le front bas, le poil noir, pas un muscle qui ne soit gavé aux stéroïdes. De gros doigts courts, dont l'un était à un cheveu d'imprimer une pression sur la queue de détente. Plasnick se

cramponna à son sac et perdit toute couleur. Tad fit ronfler le moteur du Ford, provoquant la réaction contrariée de Fofi.

— Arrête avec ça, tu vas nous faire repérer !

— Je me demande par qui ! rigola le conducteur en jouant avec l'accélérateur.

Le hennissement de Tad s'interrompt net et son regard se fixa sur le visage du porte-flingue. Entre les sourcils froncés, un trou rond bien net, de la taille d'un *quarter*, venait d'apparaître, comme un œil supplémentaire. Un orifice foré sans aucun doute possible par une balle, alors qu'aucune détonation n'avait été perceptible. Tad en resta stupéfait, mais moins que le balèze, qui recula de plusieurs pas sous le choc, en écartant les bras. Même nanti d'un troisième œil, il n'y vit que du feu, tressauta sur place, bouche bée, et lâcha son pistolet avant de s'écrouler. Le bruit de sa chute sur le goudron fut couvert par celui du moteur du van. De stupeur, Tad enfonce l'accélérateur. La deuxième détonation ne s'entendit pas davantage. Grâce au réducteur de son, elle n'était pas plus impressionnante que le *plouf* d'un bouchon qui saute. L'autre gros bras avait juste eu le temps de dégainer à son tour, un Glock strictement identique à celui de son jumeau. Il dut se contenter de le montrer. L'impact de la balle de 9 mm en plein sternum le fit tourner sur place, tel un derviche ivre, alors qu'il tentait de localiser l'origine du tir. Du sang lui envahit la bouche, il en expulsa sur le corps de son double une épaisse giclée, avant de s'abattre sur lui, tête-bêche. Avant même d'avoir compris ce qui leur arrivait, les deux mastards étaient au tapis, et pas besoin d'arbitre pour les compter... Ils étaient tous deux raides morts.

De saisissement, le conducteur du van perdit les pédales et le moteur cala. Un troisième plouf retentit, auquel fit écho le soupir d'un pneu éclaté, à l'avant. Tad plongea sous le tableau de bord, tremblant de tous ses membres. Courbé en deux, Nelson Plasnick courut se réfugier à l'abri du Ford. La balle délivrée cette fois par le pistolet de Luigi Fofi lui siffla aux oreilles et perfora la tôle de l'aile arrière. La détonation du Colt produisit un bruit d'enfer. Fofi ne s'inquiétait plus de passer inaperçu, tout à coup. Voir ses deux sbires abattus en un clin d'œil balayait ses bonnes résolutions. Il tenta de doubler, mais l'arme munie d'un silencieux tira de nouveau, le contraignant à battre précipitamment en retraite vers la porte par laquelle ils avaient quitté le palais des sports. Malgré sa corpulence, il était assez agile, quand il s'agissait de sauver sa peau. Adossé au battant en acier, il reprit haleine. Durant la brève accalmie qui suivit, Plasnick repéra une ombre qui se déplaçait à toute allure, longeant l'enceinte de béton du bâtiment. Fofi l'avait également distinguée, son Colt tonna et le projectile de .45 Automatic arracha un gros éclat de mur, à l'angle d'un pilier. De quoi assommer l'homme qui se serait trouvé dessous, à

défaut de l'avoir touché. Mais le bonhomme en question était plus rapide que le gros bookmaker. Bien plus agile. Une portière claqua et un moteur rugit. Un 4x4 noir surgit de l'obscurité la plus dense, à une trentaine de mètres. Il pila à hauteur du van immobilisé, juste en face de Plasnick. La portière passager s'ouvrit. Alors que le Colt Commander de Fofi crachait un nouveau projectile, dans un fracas assourdissant, une voix étrangement calme intima au boxeur :

— Monte !

Sans réfléchir, Plasnick se jeta d'un élan à l'intérieur du Nissan Pathfinder. La balle miaula au-dessus de sa tête, les glaces du Ford explosèrent à une vingtaine de centimètres sur sa droite. Le conducteur du Pathfinder riposta posément et un cri de rage et de douleur prolongea le *plouf* de l'automatique. Puis le moteur vrombit et le Nissan s'arracha dans un crissement de pneus, en direction de la sortie du parking réservé.

Encore sonné, tremblant et serrant contre lui son sac comme un bouclier dérisoire, Nelson Plasnick referma la portière à la volée. Il se redressa à demi et découvrit l'homme qui venait de lui sauver la vie.

— A peine décerné, le titre de champion du monde a failli se trouver vacant ! constata l'inconnu avec un mince sourire.

Il observa Plasnick d'un regard aigu, reporta son attention sur la route rectiligne qui longeait la Delaware River vers le sud, en direction de l'aéroport international, et accéléra.

— Bon Dieu, qui vous êtes ? hoqueta Plasnick.

— Ton ange gardien, répondit l'Exécuteur.

Mack Bolan avait arrêté le Nissan à l'écart des lueurs des pistes, loin des bâtiments de l'aérogare. La route étroite était de ce côté bordée par un haut grillage, de l'autre par la Delaware. On discernait au milieu du fleuve la mince bande de terre d'une île, et sur la berge opposée, les lumières appartenaient à l'État du New Jersey.

En voyant où le conduisait son sauveur, Plasnick avait de nouveau pâli et il hésita quand Bolan, coupant le moteur, l'invita à descendre. Dans sa main, le Beretta 93-R prolongé du réducteur de son, même s'il ne le menaçait pas, était impressionnant. D'autant plus que le boxeur venait de le voir en action et d'en mesurer l'efficacité. Il obéit. L'Exécuteur l'imita, descendant du côté conducteur, contournant l'avant du Nissan pour le rejoindre. L'automatique avait disparu sous sa veste de toile, quand ils se firent face. Plasnick respira plus librement. Le regard gris-bleu rivé sur lui n'avait cependant rien de chaleureux. Il était du même acier que le 9 mm. Le boxeur frissonna, dans la fraîcheur qui montait du fleuve. Son ange gardien le dominait d'une demi-tête, il était bâti comme un athlète, et entraîné, il le devinait, aussi bien que lui. Un poids moyen affûté, au meilleur de sa

forme. Mais Plasnick devinait aussi que ce n'était pas pour le sport, ni pour le fun. L'inconnu qui le fixait était un champion d'une autre trempe, prêt à disputer bien plus que douze rounds entre les cordes d'un ring. Il combattait pour survivre. Pour tuer. Et il n'y avait pas de ceinture à gagner, au bout. Ni d'arbitre pour décider de la fin du combat et proclamer le vainqueur...

Plasnick, le temps d'un regard, devina tout cela, et eut peut-être le pressentiment d'autres réalités, qu'il préférait à coup sûr ne pas connaître. Il détourna les yeux et la phrase de remerciement qui lui était venue à l'esprit ne franchit pas ses lèvres. Elle lui paraissait tout à coup hors de propos. Les premiers mots de Bolan le lui confirmèrent :

— Ta vie ne vaut plus un clou, Nelson la Foudre !

C'était si vrai que Plasnick faillit en rire. Il se contenta de hocher la tête.

— J'ai été con !

— Tu peux le dire ! Une défaite honorable transformée en arrêt de mort, chapeau !

Bolan montra d'un mouvement de tête le sac de sport sur le siège du Pathfinder.

— Une ceinture WBO, c'est juste bon pour l'amour-propre. Et pas facile de se pendre avec !

— Vous voulez quoi, à la fin ?

— A ton avis ? Juste te la piquer ?

— Ça !... Vous blaguez ! Vous avez buté deux mecs et sûrement touché Fofi, murmura Plasnick en réprimant mal un nouveau frisson.

— Luigi Fofi, reprit Bolan après un silence. Le plus gros bookmaker de Philadelphie... du super-lourd, hein ?

Plasnick acquiesça avec un grognement. Il n'avait pas le cœur à goûter les plaisanteries de son sauveur.

— Mais le véritable homme de poids en ville, c'est Massimo Verdone, pas vrai ? Et tu l'as fâché, ce soir, Nelson...

Fofi, Verdone... Plasnick voyait poindre une lueur qui l'aiderait à comprendre ce qui lui arrivait.

— Verdone était tellement en rogne qu'il a donné l'ordre à Fofi de te descendre, continua Bolan. Parce que l'homme d'affaires Massimo Verdone donne des ordres au bookmaker Fofi. Étrange, mais après tout, pourquoi pas ? Verdone est aussi ton patron, non ?

Plasnick eut un petit sursaut et son coude heurta la carrosserie.

— Qui vous a dit ça, bon Dieu ?

— Mon petit doigt, Miroslav le Polak...

C'est tout le dos de Plasnick qui se plaqua cette fois à la tôle, dans un mouvement incontrôlé de recul.

— Comment vous... ?

Il s'interrompt, fut traversé par une idée, comme une révélation.

— Z'êtes flic ? F.B.I. ?

La suggestion se fracassa sur le visage impassible de son vis-à-vis.

— Ils flinguent pas les gens comme ça, bafouilla Plasnick.

— T'as raison, même les pourris comme les gros bras de Fofi, approuva Bolan. Des dockers, officiellement, mais des tueurs, en réalité. Tu connais leur patron ?

Plasnick secoua la tête en signe d'ignorance. Il mentait mal, alors il resta muet, mais la lueur affolée qui filtra sous sa paupière enflée parlait pour lui.

— Mais si, c'est lui qui t'appelle de temps en temps pour te demander un service... Jamie Wallace. Jamie « Money » Wallace ! Pour être affublé d'un surnom aussi parlant, il faut être sacrément rapace, parce que la concurrence est rude, à mon avis !

Adossé à la portière du Nissan, Plasnick se mordit la lèvre. Le sang y perla, malgré la pellicule d'hémostatique dont il avait la bouche enduite, pour réparer les dommages causés par les poings du Mexicain. Plasnick n'aimait pas du tout le tour de la conversation, il aurait voulu rembobiner le film, revenir à l'appel de la douzième et ultime reprise, sous les projecteurs éblouissants du Wachovia Center. Il aurait préféré encaisser les jabs à la face que Sanchez lui décochait comme une machine à cogner, avec un petit rictus satisfait; et ses soudains crochets du gauche, à défoncer les murs... Plasnick aurait même signé pour revenir à la neuvième reprise, où il avait mis deux fois le genou à terre, soûlé par les frappes du tenant du titre, humilié par ses petits ricanements, lorsque, au sortir des corps à corps, Evaristo Sanchez retenait visiblement son gauche, pour ne pas l'achever, lui épargner un K.-O. magistral, se contentant d'une victoire aux points, conformément aux ordres. Sanchez obéissait aux consignes, lui ! Il ne prenait pas le risque de fâcher le sponsor de la réunion, Massimo Verdone...

Mais Plasnick ne pouvait, quel que soit son souhait, revenir en arrière, ni se soustraire au regard impavide de l'homme qui l'avait sauvé, certes, mais sans doute pas pour lui offrir de tranquilles vacances loin de Philly...

Est-ce qu'on élimine deux tueurs pour sauver la peau d'un type comme lui sans rien demander en échange ? Inutile de rêver, ce n'était pas un conte de fées... Plasnick soupira et attendit la suite.

— Jamie Wallace t'a appelé il y a trois semaines, le dernier dimanche d'août, reprit Bolan.

Plasnick ne chercha pas à nier. Ce type savait sur lui des choses que seuls les flics fédéraux pouvaient connaître. Et certaines dont même le F.B.I. ne pouvait avoir eu vent.

— Tu as fait un petit voyage dans le New Jersey, poursuivit Bolan

avec assurance, sans craindre d'être démenti. Jusqu'à Bayonne, le port de Jersey City, le fief des boss de la côte Est. Giancarlo Giacamonte et Guido Corrado, les cousins... Tu es revenu au Volant d'un camion, le lundi soir. Parce que tu n'es pas qu'un boxeur pro qui s'entraîne pour redevenir champion du monde, Nelson la Foudre...

Plasnick voulut avaler sa salive, mais il avait la bouche sèche, la langue comme de la toile émeri. Il se mordit plus fort la lèvre et y lapa un peu de sang frais. Déglutit avec une grimace.

L'Exécuteur enfonça le clou :

— Tu redeviens quelquefois Miroslav le Polak, chauffeur de camion pour le compte de Jamie « Money » Wallace, le roi des docks... Comme dans le temps, quand tu étais encore un boxeur de seconde zone. Wallace n'est pas seulement le chef du syndicat des dockers. Il est l'homme de confiance ici des parrains de Jersey City. Comme Massimo Verdone est leur nouvel associé... Ces gens-là sont doubles, tu en sais quelque chose, Miroslav Nelson. Des hommes d'affaires prospères et en même temps, des trafiquants, des assassins...

Plasnick baissa la tête.

— Leur face cachée, à tous, insista Bolan, c'est la Pieuvre. L'Organisation... Tu es un poids mouche là-dedans, la Foudre... Et le 26 août dernier, tu as conduit un camion de Bayonne à Philly, pour l'Organisation...

Ce type qui savait tant de choses ignorait la principale, songea Plasnick. Il lui avait sauvé la vie tout à l'heure et ce qu'il cherchait causerait sa perte. Le conte de fées du parking du Wachovia Center se muait au bord de la Delaware en cauchemar.

L'homme avait raison : tout était double, réversible, et le chemin aussi étroit que cette route déserte coincée entre une clôture et un fleuve.

— C'est vrai, reconnut Plasnick dans un souffle. Je l'ai conduit jusqu'ici.

— Où ?

— En ville, du côté de Callowhill.

Il indiqua du pouce la direction du nord. Ajouta :

— Un entrepôt.

— Et le chargement ?

Plasnick haussa les épaules et avoua d'un ton las :

— Je ne sais pas ce qu'il y avait dans les caisses.

Il n'eut pas le courage de soutenir le regard gris-bleu posé sur lui, mais ajouta vivement :

— Je peux vous aider à le retrouver...

Parce qu'il valait mieux être vivant que mort, et qu'il n'avait pas d'autre solution que celle-là : parer au plus pressé.

L'Exécuteur le lui confirma d'une phrase, qui refroidit un peu plus

l'atmosphère très fraîche de la nuit :

— Bien sûr que tu vas m'aider, Nelson ! Tu n'as pas le choix.

— Ouais... Si je veux rester vivant.

Comme Bolan demeurait silencieux, Plasnick releva la tête, croisa son regard. Bolan corrigea alors :

— Non, si tu veux mourir un peu plus tard que tout de suite.

CHAPITRE III

Des débris de verre crissant sous ses semelles, Tad Novak s'était extirpé avec précaution du van, pour trébucher sur les deux corps emmêlés étendus sur le goudron du parking. Avec leur corpulence, leur tenue et leur arme identiques, les deux piliers du bureau de placement des dockers passaient facilement pour des frères jumeaux. Ce qu'ils n'étaient pas. Ils n'étaient même pas cousins. Seulement élevés dans le même quartier d'Italian Market, à la même rude école du crime. A présent que chacun avait récolté une balle mortelle et qu'ils gisaient l'un sur l'autre en tas sur le sol, ils ne formaient plus qu'un seul monstrueux cadavre. Tad Novak frémissait à l'idée du trou énorme qu'il faudrait creuser pour les contenir.

Cependant, on ne lui avait pas encore demandé d'empoigner la pelle. Pour l'heure, il assistait Luigi Fofi, assis par terre contre la roue avant du Ford, geignant et râlant, terrifié à l'idée de se vider de son sang ou de devoir subir une amputation du bras... Le bras droit qui tenait tout à l'heure le gros Colt Commander et tirait du .45 Automatic. Il avait été transpercé par un projectile de 9 mm délivré presque sans bruit, dans la nuit noire, par un adversaire sans visage, tireur d'élite ou sacrément chanceux. Il n'était même plus fichu à présent de tenir un cure-dents. La douleur et le sang qui pissait à flots avaient arraché au gros bookmaker des gémissements déchirants, des appels à l'aide affolés, après que l'ennemi sournois eut disparu, emportant Nelson Plasnick. Tad Novak, le pleutre, avait fini par sortir de sous le tableau de bord du Ford pour secourir Fofi, qui se voyait déjà à l'agonie. Cramponné à l'encolure du blond, l'obèse s'était tant bien que mal traîné jusqu'au van. A la vue du monceau de viande déjà en train de refroidir, deux cent quatre-vingts livres jetées en vrac, sans compter les mocassins vernis et les coupe-vent, les médailles de la Vierge et les Glock 17, il avait failli tourner de l'œil. Parce qu'il comprenait que c'était lui le chanceux, et l'autre le tireur d'élite, et aussi parce qu'il allait devoir annoncer la nouvelle à Jamie, leur boss. La perte des deux fines gâchettes risquait de très mal passer du côté de Columbus Boulevard North, où Jamie Wallace avait son QG.

— Ton portable fonctionne, gamin ? avait murmuré Fofi d'une voix mourante, en s'accrochant de la main gauche à la crinière du chauffeur. Appelle Wallace, qu'il nous envoie tout de suite une bagnole. Et deux types au moins, pour évacuer ces deux-là.

Tad avait fait la grimace, mais s'était exécuté. Deux types en renfort, cela lui épargnerait d'avoir à creuser tout seul...

Wallace avait répondu à la troisième sonnerie et accueilli les

mauvaises nouvelles par un chapelet d'injures. Il souhaitait parler à Fofi, et pas pour compatir à ses malheurs...

— Il est vraiment trop mal en point, m'sieur Wallace, avait plaidé Tad, traduisant les signaux affolés émis par le bras valide du bookmaker, avant d'ajouter pour faire bonne mesure : Il perd beaucoup de sang, je vous jure !

Fofi avait râlé en écho. Entendu Wallace vociférer, Tad ayant écarté le mobile de son oreille :

— Dis-lui, à cet abruti, que si je le tenais, il perdrait autre chose que du sang !

Fofi avait râlé à fendre l'âme. Wallace hurlait :

— Je lui arracherais ce qu'il a de plus précieux !

Le brusque silence fit craindre à Tad que Wallace eût raccroché, et le cœur du gros book lâché... A la perspective d'avoir un cadavre supplémentaire sur les bras – et de quel acabit ! – et aucune aide à attendre, il eut un vertige, vite dissipé, lorsque Wallace remarqua d'une voix plus calme, dangereusement suave :

— Ton pote Plasnick a des amis drôlement dévoués, dis donc...

— Le type était seul, m'sieur.

— Pour buter les deux baltringues, toucher le gros et filer avec la Foudre ?

Tad confirma.

— Un putain de bon pote ! ricana Wallace. Pas manchot, celui-là !

Un nouveau silence s'installa, cette fois foisonnant d'arrière-pensées, sous-entendus et autres implicites insinuations. Tad n'osa pas le rompre, de peur de bredouiller. Wallace, comme s'il pouvait le voir trembler de tous ses membres grêles, constata avec amusement :

— T'as eu du bol, Tad, c'est jour de chance pour les Polaks !

Puis il décida :

— O.K., j'envoie le Boucher et ses hommes. Ils vont nettoyer toute cette merde !

Wallace raccrocha. Tad, au bord de la défaillance, bafouilla à l'adresse du blessé, qui tendait le cou, la mine crispée d'angoisse :

— Il envoie le Boucher et ses nettoyeurs.

Fofi répéta d'un ton lugubre, preuve que le cœur tenait bon :

— Le Boucher et ses nettoyeurs, putain !

Il était soulagé, et plus encore impressionné. Jamie Wallace ne faisait pas les choses à moitié... Mais quand un type a gagné le surnom de « Money », on se demande toujours, lorsqu'il vous donne un coup de main, à combien se montera l'addition. Alors ils attendirent en silence, chacun gambergeant ferme. Luigi Fofi en économisant son souffle. Tad Novak en tâchant de ne pas penser.

Moins de dix minutes s'étaient écoulées quand le bruit d'un moteur leur signala l'arrivée des secours. Fofi était pâle, mais il fit signe à

Tad :

— Aide-moi à me lever !

La longue Buick noire aux larges vitres arrière munies de rideaux soigneusement tirés était un corbillard. Lorsqu'elle déboucha sur le parking et les épingla dans le pinceau de ses phares, Luigi Fofi était appuyé au flanc criblé d'impacts du Ford. Il avait perdu son cure-dents et mâchonnait dans le vide, le visage luisant de sueur froide. Il repoussa Tad Novak pour bien montrer qu'il tenait debout sans l'aide de personne. Pour ne pas risquer d'être traité par les nettoyeurs du Boucher comme les deux zozos formant près de lui, dans la lumière crue des phares, un macabre monticule.

De fait, les deux hommes qui jaillirent de l'arrière du corbillard, et déployèrent sur le sol de grands sacs en toile comme en utilisent les spécialistes de scène de crime, pour y enfourner les corps, ne marquèrent aucune hésitation. En un tournemain, ils désaccablèrent les deux costauds, les firent rouler chacun dans un sac, dont ils remontèrent jusqu'en haut la fermeture zippée. Après quoi, pratiquement sans effort, tant ils avaient l'habitude de ce type de travail, ils les firent disparaître à l'arrière de la Buick. Dans l'espace normalement occupé par le cercueil...

Tad n'en revenait pas. Des experts dans l'art d'escamoter la viande froide. Sans lui prêter la moindre attention, ils s'intéressèrent ensuite au van, avec une idée bien précise de la manière de l'escamoter à son tour. La Buick transportait des bidons qui contenaient de l'essence. Les deux hommes aspergèrent généreusement le Ford, éclaboussant au passage les chaussures du blond et les basques de Fofi, qui protesta en pure perte et tangua en direction du corbillard, tenant son bras en écharpe et pleurnichant qu'il avait besoin de soins urgents.

— Ça peut attendre, d'incendier la caisse, non ?

Il s'était plaint à mi-voix, sans s'adresser particulièrement aux deux autres occupants de la Buick, mais avant qu'il atteigne la portière du passager, celle-ci s'ouvrit. L'homme qu'on appelait le Boucher descendit et marcha à sa rencontre.

— Content de te voir, Bagley, marmonna Fofi, la bouche tordue par la douleur. J'ai besoin d'un toubib, bon sang ! J'ai morflé... Le salopard a failli m'avoir, comme les deux gars de Jamie !

Joe « Butcher » Bagley hocha la tête, l'air compréhensif. Il était de taille moyenne, mais bâti en force. Trapu comme un haltérophile. Il avait durant des années soulevé des carcasses de viande dans des entrepôts frigorifiques, plutôt que de la fonte dans des salles de musculation. Et pas usurpé son surnom, conquis à la pointe du couteau à découper. Un art difficile, appris sur le tas, qui avait trouvé à s'épanouir au service de Jamie Wallace, lorsqu'il s'était révélé pratique de débiter les cadavres et de les disperser en menus

morceaux dans la nature, au lieu de les couler dans le béton d'un chantier ou de remplir une piscine d'acide pour les y dissoudre...

Qu'elle ait été engraisnée dans les plaines du Middle-West ou abreuvée de whisky dans les bars mal famés de Philadelphie, qu'elle ait porté des cornes ou un chapeau, « la barbaque se désosse pareil », avait coutume de résumer Joe « Butcher » Bagley. Dans ce monde de brutes de plus en plus lourdement armées, son habileté artisanale avait quelque chose de rafraîchissant, et il avait fait passer à plus d'un le goût du T-bone steak...

Quand il parvint face à Luigi Fofi, ce dernier se figea et cessa de geindre.

— Tu pouvais pas tomber mieux, mon pote, le rassura Bagley. J'ai le remède qu'il te faut.

Derrière Fofi, les nettoyeurs s'acquittaient avec conscience de leur tâche, répandant de l'essence sur le van, sans demander son avis à son dernier conducteur. Tad Novak avait battu en retraite et flageolait sur ses jambes arquées. Il n'aimait pas la façon dont le chauffeur du corbillard, derrière son volant, le dévisageait, comme s'il calculait ses chances de finir allongé parmi les grands formats, à l'arrière...

En se déplaçant de quelques pas, Tad comprit pourquoi Luigi Fofi ne disait plus rien et se contentait de secouer la tête en bavant, ses grosses lèvres molles mimant sans doute une prière, mais sans produire aucun son.

Dans la main du Boucher, la lame qui pointait accrochait des reflets sinistres. Tad l'aperçut à l'instant où le chauffeur du corbillard éteignait les phares, comme un signal...

Joe Bagley fit un pas en avant, détendit son bras, d'un geste précis de bas en haut. La lame disparut, et pas seulement parce que l'obscurité s'était refermée sur le parking à l'arrière du Wachovia Center. Elle alla se loger tout entière dans la poitrine du gros homme, qui se dandina vers l'arrière en ouvrant démesurément les yeux, la bouche et la main gauche, les doigts de la droite restant crispés et son bras replié. Puis le corps obèse, renonçant à s'esquiver, s'affaissa vers l'avant, à la rencontre de la pointe qui le transperçait et cherchait le cœur. Fasciné, horrifié, Tad Novak vit le mouvement du poignet qui tournait, vissant la lame entre les côtes flottantes, et remontant. Il distingua le sursaut du book embroché sur l'acier, pesant de tout son poids sur le poing fermé. Luigi Fofi exhala un dernier souffle, un ultime soupir, mais rien qui méritât de passer à la postérité. Quand Bagley retira d'une secousse la lame effilée, en s'écartant vivement, l'obèse s'écroula comme une masse, face en avant, en expulsant une gerbe de vomissure sanguinolente.

Le *vlouf* du Ford noyé d'essence qui s'embrasait ponctua sa chute d'une note presque gaie.

Tad Novak sursauta lorsque Joe Bagley marcha jusqu'à lui et lui lança à la figure un body-bag.

— Réveille-toi, bourrique !

Il montra le cadavre de Fofi, puis le sac.

— Enfourne-le là-dedans...

Tad s'activa maladroitement, dans les lueurs d'incendie, en s'interdisant d'imaginer quelle tombe grand format, triple XL, il s'agirait peut-être de creuser ensuite. Le book pesait un âne mort, le Boucher fit signe à ses nettoyeurs de l'aider. Ils durent conjuguer leurs efforts pour le fourrer dans le sac, puis balancer ledit sac sur les deux autres.

Le corbillard avait des capacités de transport en commun. Le chauffeur était descendu pour jauger la place libre, à l'arrière.

— On fait le plein, ce soir, commenta-t-il en refermant le hayon sur les trois colis. Mais c'est juste...

Il détailla Tad Novak avec un sourire rusé et remarqua :

— Il est pas épais, le jockey, mais il tiendrait pas...

Joe Bagley approuva en riant.

— Peut-être pas entier, mais en morceaux, sûr que si !

Les trois autres s'esclaffèrent. C'était la solution, évidemment. Il restait de la place pour des quartiers de Polak...

Le Boucher lança le signal du départ et, en poussant Tad à l'intérieur de la Buick, il le rassura à sa manière :

— Le patron veut lui causer d'abord, à ce blondinet !

Sur Christopher-Columbus Boulevard, au nord du pont à péage Benjamin-Franklin, l'immeuble qui faisait face au quai n° 13 était occupé dans ses étages inférieurs par diverses sociétés commerciales ayant des activités sur le fleuve, et dans sa partie supérieure par le syndicat des dockers. Deux étages de bureaux qui avaient connu jadis une activité fébrile, à la mesure de l'importance du port. A cette époque glorieuse, Jamie Wallace dormait sur un lit de camp, dans un recoin, entre le bureau de placement et celui des cotisations. Il ouvrait ses oreilles et ses yeux. Il n'avait pas son pareil pour surprendre les ragots, photographier un visage, repérer une pièce de vingt cents tombée par terre. Il savait se servir de ses poings, de préférence couronnés par des phalanges d'acier qui éclataient les chairs et fracassaient les os. Sous la protection de son mentor, Amie Moss, dit « la Teigne [i] » – qui n'avait de cesse de mériter ce surnom –, Jamie Wallace avait patiemment gravi les échelons, en se spécialisant dans le recouvrement des cotisations, et en général de toutes les contributions, volontaires et surtout contraintes, qui faisaient du syndicat des dockers une pompe à finances de premier ordre, pour le compte du Crime organisé à Philadelphie.

Armé de son poing américain ou d'une batte de base-ball, secondé

par un ou deux voyous extraits des taudis des quartiers nord, Jamie s'était fait, en quelques années, une réputation de collecteur impitoyable, au point d'être discrètement sollicité par toutes sortes de sociétés ou de particuliers désireux de recouvrer à tout prix leurs fonds auprès de débiteurs défaillants. Les pièces de vingt cents s'étaient muées en billets verts, les tirelires en containers de dollars. Jamie affichait un taux de recouvrement que les meilleures agences officielles lui enviaient. Certaines lui avaient offert de l'engager, mais il avait décliné, réfractaire à l'idée de travailler au grand jour et de payer des impôts.

Le port de Philly pouvait bien périlcliter, les dockers se raréfier et le syndicat se bercer de souvenirs, Jamie désormais « Money » Wallace prospérait, en faisant cracher au bassinet tous les récalcitrants. Quand Amie la Teigne avait commencé à perdre ses dents et à trop regarder la télé, les boss du New Jersey s'étaient émus, avaient convoqué Jamie et lui avaient proposé de redresser la barre, en lui laissant carte blanche sur les moyens. Six mois plus tard, le nouvel homme fort du port emménageait au dernier étage de l'immeuble de Columbus Boulevard, dans le vaste penthouse d'Arnie Moss, avec vue sur la Delaware et sur le très chic Philadelphia Yacht Club.

Un cadeau d'adieu du vieux Moss, prétendument parti sucrer les fraises dans une maison de retraite de cap Code... Une équipe du F.B.I. dédiée à l'exploration des décharges d'ordures illégales avait cru reconnaître, dans différents sacs-poubelle exhumés l'hiver suivant sur les berges de la Delaware, les restes de la Teigne : tronçons de membres et bas morceaux soigneusement débités par un orfèvre. Joe « Butcher » Bagley avait le profil, et il était le nouveau pote de Jamie, justement... Hélas, il n'avait pas été possible d'identifier formellement Arnie, pas plus d'ailleurs que de retrouver sa trace dans aucune maison de retraite de cap Code ou d'ailleurs.

Jamie Wallace coulait donc des jours heureux dans les murs de son ancien patron, et de surcroît dans le lit d'une charmante héritière de ce dernier, une petite-fille que personne – du moins personne d'attaché à la vie... – n'aurait eu l'idée saugrenue de baptiser Peggy « the Moth » Moss, malgré son fichu caractère !

Peggy Moss était une peste plus qu'une teigne, en fait. Et pas sotté pour autant ! La preuve, elle avait, ce soir-là, sagement mis de côté son fichu caractère et obtempéré sans discuter, quand Jamie Wallace l'avait vertement priée de débarrasser le plancher. En l'occurrence, du marbre authentique, où ses talons claquaient, tandis qu'elle traversait en direction de sa chambre le salon qui résonnait encore de la colère noire de Jamie...

La faute à Tad Novak, le jockey à tête de cheval ! Son appel annonçant le pataquès du Wachovia Center avait produit sur l'humeur

de Jamie un effet désastreux, interrompant net la gâterie que l'habile Peggy commençait tout juste de lui prodiguer, sur le vaste canapé de cuir blanc, face à l'écran du home cinéma. Une excursion toute simple offerte à Plasnick, pour le punir d'avoir manqué à tous ses devoirs de perdre sur commande, s'était transformée en fiasco sanglant. Deux cadavres et un blessé, Plasnick dans la nature...

Jamie avait failli balancer son portable sur l'écran plat. Il s'était contenté, d'une pression sur la télécommande, d'arrêter le film porno censé stimuler l'ardeur de Peggy et sa propre libido. Puis il avait appelé Joe « Butcher » Bagley et donné des ordres. Ensuite seulement, il avait réfléchi, sur la terrasse, immense elle aussi, d'où l'on dominait la Delaware River, ses quais, son Yacht Club.

A cette place, on pouvait se sentir peu ou prou le maître de la ville. C'était un sentiment puissant qui d'ordinaire apaisait Jamie, par exemple lorsque le porno sur grand écran n'avait pas eu l'effet escompté. Mais pas ce soir. Et l'habileté de Peggy n'était pas en cause...

C'est qu'en commandant au Boucher de le débarrasser de Luigi Fofi, Jamie Wallace avait pris le risque de mécontenter Massimo Verdone. Vu le tempérament belliqueux du bonhomme, c'était un gros risque... Évidemment, le book était responsable de la mort de deux hommes de Jamie, il avait lamentablement foiré la mission que Verdone en personne lui avait confiée, à l'encontre de Plasnick. Accessoirement, sa disparition épargnait à Wallace la perte d'un paquet d'argent misé sur Evaristo Sanchez vainqueur aux points... Est-ce que Verdone s'en contenterait ?

Son portable à la main, Jamie Wallace hésitait à appeler Verdone. L'idée l'effleura de joindre directement les boss, à Jersey City. Mais leur soumettre un problème qu'il n'était pas capable de résoudre tout seul, c'était un aveu de faiblesse dont les cousins, Giancarlo Giacamonte et Guido Corrado, ne manqueraient pas de tirer un bénéfice, quel qu'il soit... Leur devoir n'importe quoi, même un conseil, c'était le début d'un engrenage dont on n'était jamais sûr de voir le bout.

Tournant le dos au fleuve et au New Jersey voisin, au port de Bayonne, le fief d'où les Giaco, comme Jamie les surnommait à part lui, tiraient les ficelles sur un territoire qui s'étendait de Staten Island à Washington. Wallace contempla les grands chantiers des quartiers nord, au-delà de l'expressway. Son territoire à lui... Des friches industrielles, des taudis, des quartiers décrépits. La zone, pauvre et mal famée, en lisière de la ville. Rénovation, réhabilitation, démolition et reconstruction... le gigantesque programme immobilier des vingt prochaines années à Philadelphie avait été plombé par la crise. Les *subprime* avaient tout stoppé, sauf l'activité à laquelle Jamie Wallace

consacrait depuis trois décennies ses talents : le recouvrement des dettes, la récupération de la monnaie, l'essorage des mauvais payeurs. Faillites et surendettement, et leur cortège d'expulsions, de saisies, de ventes forcées, étaient pour lui pain béni. Il n'avait jamais autant travaillé et gagné de fric. Recouvré et investi... Pour son propre compte et pour celui des Giaco, au travers du syndicat des dockers, dont les caisses étaient pleines, en dépit de l'activité portuaire anémique et du chômage sur les quais, qui atteignait un taux astronomique...

Un début d'apaisement finit par venir, à force de voir surgir de la nuit, vers le nord, le Philly de l'avenir, qui se présentait à coup sûr comme un jackpot faramineux, pour Jamie « Money » Wallace. A condition qu'un grain de sable nommé Plasnick la Foudre ne vienne pas enrayer la belle mécanique. Parce que s'il était malencontreux d'avoir liquidé le gros book, il était surtout dangereux que le boxeur soit dans la nature...

Parvenu à ce stade de ses cogitations, Wallace se sentit mieux, et composa sur son mobile le numéro de portable de Massimo Verdone. Il tomba sur la messagerie, pesta et s'éclaircit la voix pour annoncer :

— C'est Jamie, il y a eu un problème, pour votre commande. La Foudre s'est trouvé un allié sorti d'on ne sait où, qui l'a embarqué. Et qui en plus... a laissé trois macchabées sur le carreau. Luigi l'Obèse est dans le tas...

Wallace se racla la gorge avant de conclure, avec une conviction louable :

— Faut leur donner la chasse, à ces deux salopards ! Les retrouver et les liquider ! Parce que le Polak, avec ce qu'il sait...

Il s'interrompit, conscient d'en dire trop au téléphone. Verdone, qui se vantait d'être toujours sur ses gardes, n'apprécierait pas. Alors, il abrégea :

— Faut réagir, quoi... Je suis chez moi...

Il raccrocha et s'aperçut qu'il avait les paumes moites. De l'avoir formulée ne rendait pas la situation meilleure, bien au contraire. La sonnerie du portable le fit sursauter. Il espérait Verdone, mais c'était Bagley.

— On a nettoyé en grand, annonça le Boucher. Je vous ramène le Polak...

Wallace crut avoir mal entendu et s'écria :

— Le boxeur ? Comment... ?

— Non, le jockey. Novak, l'autre Polak. Il a des choses à raconter, si ça se trouve. Plasnick, c'est son pote...

— Amène-le, il a intérêt à être bavard ! trancha Jamie de nouveau furieux.

CHAPITRE IV

— C'est là, annonça Nelson Plasnick en montrant un bâtiment de briques noirci de crasse, tout en longueur, coincé entre deux parkings.

Il ne s'était trompé que deux fois dans ses indications, après que Bolan eut quitté Callowhill Street vers le nord, pour s'engager dans un labyrinthe de chantiers, de terrains vagues et d'anciennes usines à l'abandon. Les friches industrielles du nord de Philadelphie, au-delà du Vine Expressway, couvraient une surface assez importante pour allécher les entreprises de tout le secteur du bâtiment. Architectes, promoteurs, démolisseurs, constructeurs, aménageurs en tous genres pullulaient au chevet de ce faubourg déshérité, à en juger par leurs innombrables enseignes disséminées au fil des rues et des carrefours. Beaucoup d'entre elles étaient cependant éteintes, délavées et déglinguées. Elles pendouillaient tristement au-dessus de chantiers en souffrance, où les engins de terrassement rouillaient. Le « Défi de Philly », ainsi que le baptisait un immense panneau sur la 3^e Rue, avait du plomb dans l'aile. Comme l'éclairage public, vandalisé par des tireurs, dont les débris de verre jonchaient les trottoirs.

Aux abords immédiats de l'entrepôt désigné par Plasnick, pas un réverbère n'avait survécu, l'obscurité était totale. Dans l'habitacle du Nissan, le visage martelé du boxeur luisait de sueur plus que de pommade. Il expliqua d'une voix hésitante, en fixant la façade aveugle qu'aucune enseigne ni plaque, même déglinguée, ne distinguait :

— La porte était ouverte, j'ai rentré le camion... Au fond. Y a de la place, là-dedans.

Il acheva après un silence :

— Je l'ai laissé là et je suis reparti; à pied.

— Sans voir personne ?

Plasnick hocha la tête.

— Je vous jure ! J'ai marché jusqu'à Spring Garden, j'ai pris un taxi.

— Et la cargaison... ?

— J'y ai pas touché. C'était pas prévu. Mon boulot, c'était seulement de conduire, du New Jersey jusqu'ici. Un point, c'est tout.

Durant le trajet entre l'aéroport et cette adresse de Callowhill, il avait raconté à l'Exécuteur comment il avait assisté, sur un quai du port de Bayonne, la ville jumelle de Jersey City, au chargement des dernières caisses. Il n'y avait que quatre dockers pour se les coltiner, ils avaient pris du retard et ils en avaient marre. Les caisses étaient lourdes, il fallait être deux pour les porter. Les gars transpiraient et râlaient.

— A 1 heure du matin, il faisait encore une chaleur du diable...

Plasnick s'était ensuite mis au volant du camion, un modèle européen, un Scania rouge de six mètres à boîte synchronisée, et il avait franchi le Bayonne Bridge vers Staten Island, le cinquième quartier de New York City; puis regagné le New Jersey par Goethals Bridge, pour rallier Philadelphie par la 195.

Un trajet sans histoire. Un boulot tranquille, bien payé.

— Je suis arrivé ici à 3 heures, pile à l'heure prévue, et j'étais en nage. La clim était en panne dans le putain de bahut ! Heureusement, le moteur tournait impeccable !

Cela lui rappelait l'époque où il était Miroslav, chauffeur routier. Il était ressorti de l'entrepôt sans demander son reste. Le lendemain, il était allé s'entraîner normalement et avait trouvé dans son vestiaire, à la fin de la séance, la somme promise pour le dérangement. Trois mille dollars dans une enveloppe... Jamie Wallace ne lui avait même pas téléphoné.

— L'entrepôt lui appartient ? demanda Bolan en scrutant les environs.

Il avait engagé le Pathfinder dans l'allée desservant un supermarché. Le parking était désert. Il faisait le tour du bâtiment, isolé par un haut grillage. L'obstacle n'aurait pas arrêté l'Exécuteur, mais il n'apercevait aucune ouverture qui lui donne l'espoir de s'introduire dans l'entrepôt. Pas de porte sur l'arrière, et les quelques fenêtres dont on distinguait les contours étaient murées, par des parpaings qui renforçaient l'impression d'abandon.

— C'est Wallace le propriétaire ? insista-t-il en contournant à vitesse réduite le bâtiment.

— Possible, répondit Plasnick. C'est la première et seule fois où je suis venu là... Avant ce soir...

Il jeta un coup d'œil à Bolan et ajouta :

— Tad doit le savoir.

— Qui est Tad ?

— Tad Novak. Un jeune...

— Un bon pote ?

— On se connaît, admit Plasnick. Les Polonais, ici...

— Boxeur ou chauffeur, le compatriote ?

— Chauffeur, uniquement chauffeur, soupira Plasnick. Il était au volant du Ford, au Wachovia Center...

— Le blond avec les sinus bouchés ?...

Plasnick tressaillit de surprise, confirma d'un murmure.

Rien n'avait échappé à ce type.

— Pas téméraire, mais il s'en est tiré, lui, reprit Bolan. Il les aurait regardés te buter sans intervenir, je parie...

Plasnick ne trouva rien à objecter. Il médita la chose un moment et

finit par acquiescer d'un signe de tête.

— Il t'a parlé de cet endroit ? questionna Bolan.

— Tad fait le chauffeur pour pas mal de gens, expliqua le boxeur. Wallace, Fofi... Greg Turner.

Bolan enregistra le nom sans réagir et pour une fois que Plasnick en savait plus que lui, il se rengorgea pour préciser :

— Le Turner des boîtes de jazz...

Bolan l'encouragea à poursuivre.

— Il en possède au moins trois, dans Northern.

De son menton cabossé, Plasnick indiquait le quartier proche, un peu plus au nord. Dans Northern Liberties et au-delà, les bars dédiés à toutes les musiques jalonnaient les blocs en attente de rénovation et constituaient dans le *no man's land* urbain les repères les plus vivants, souvent les seuls. Du moins à partir de la tombée de la nuit.

— Ton pote n'a pas une tête à jouer du saxo, remarqua Bolan. Il préfère titiller l'accélérateur. Il transporte quoi, pour Turner ?

Plasnick hésita de nouveau, mais le regard gris-bleu ne le lâchait pas, et il était trop tard pour faire machine arrière.

— Turner, c'est lui qui fournit la drogue à toute la ville, finit-il par avouer.

— Et ton copain Tad Novak fait le convoyeur.

Ils avaient fini de faire le tour complet de l'entrepôt. Le Nissan stoppa dans l'obscurité du supermarché, tous feux éteints. Bolan coupa le moteur. Par la vitre baissée, on mesurait la profondeur du silence qui enveloppait les parages. La rumeur de la ville était lointaine.

— Il conduit quand il y a des gros transferts, il m'en a parlé en détails une fois qu'il était soûl, confirma Plasnick. Il m'a dit que le lieu de stockage était visible comme une verrue sur la tronche d'une jolie fille et que personne pouvait se douter...

Bolan balaya du regard le grand parking où le bâtiment tout noir et désaffecté formait une enclave en attendant les coups de pioche des démolisseurs. Cela correspondait parfaitement. Le nez au milieu de la figure, mais en dehors des heures d'ouverture du supermarché, la tranquillité absolue. Audacieux mais efficace...

— Cela m'étonnerait quand même que la porte soit munie d'un simple cadenas, supputa Bolan.

Il avait la main sur la poignée de la portière.

— Greg Turner se charge de la distribution, mais qui est le vrai boss du trafic ? reprit-il. Wallace ? Il manque d'envergure, non ?

Plasnick fixait un point à travers le pare-brise. Ses épaules étaient nouées, son torse large semblait peiner à supporter le poids de sa tête.

— Pas Wallace, murmura-t-il. Massimo Verdone, plutôt. C'est lui qui dirige tout, maintenant...

Bolan allait approuver quand il repéra une voiture qui

s'approchait, en provenance du nord. Phares éteints et en silence, mais les reflets métallisés de la carrosserie matérialisaient sa progression. Elle bifurqua vers eux, au carrefour le plus proche. Plasnick l'avait aperçue lui aussi et se faisait tout petit.

Bolan tendit l'oreille en vain et devina : moteur hybride, elle roulait à l'électricité, en remontant la me. Une grosse Lexus, devina-t-il alors qu'elle s'arrêtait juste devant l'entrepôt. Plasnick jura entre ses dents et se tassa sur son siège. S'il avait pu disparaître dessous...

— Greg Turner ? chuchota l'Exécuteur.

Plasnick fut tout juste capable d'émettre un petit sifflement flûté, en guise d'approbation.

— Il a trouvé quelqu'un pour remplacer ton pote Tad.

Bolan ouvrit sans bruit la portière du Pathfinder. Rafla un petit sac à dos, sous son siège.

— Reste là, dit-il avant de s'esquiver.

Il ajouta quelques mots que Nelson « la Foudre » mit plusieurs secondes à comprendre, tant ils lui paraissaient incongrus. Quand il en saisit le sens, l'ombre de son ange gardien s'était fondue dans les ténèbres.

Bolan avait seulement murmuré :

— C'est notre jour de chance !

Tad Novak flageolait sur ses jambes arquées. C'était la première fois qu'il mettait les pieds au dernier étage de l'immeuble de Columbus Boulevard, et déjà il commençait à le regretter.

Jamie Wallace se tenait sur le seuil de la terrasse, dos au panorama. Les mains dans les poches d'une veste d'intérieur molletonnée. Souriant. Il observait Tad à distance. L'air frais de la nuit rentrait par la baie ouverte. L'atmosphère n'en était pas moins orageuse, Tad le sentait. Il hésitait à s'aventurer dans l'immense salon. Joe « Butcher » Bagley restait trop proche, un pas derrière lui, alors que ses deux nettoyeurs s'étaient postés, immobiles, à l'entrée de la pièce.

— Approche, Tad, n'aie pas peur, lança Wallace. Il faut juste qu'on parle, tous les deux...

C'était le Wallace que connaissait Tad, aimable, volontiers paternel, quand il lui adressait la parole au détour d'un couloir, dans les locaux du syndicat des dockers. Pour lui dire de préparer une voiture, lui rappeler qu'on comptait sur lui à telle heure cette nuit, ou lui ordonner d'aller dépanner en urgence un ami en quête d'un bon chauffeur. Mais deux étages plus haut, Wallace était le maître d'un autre monde, un espace gigantesque et luxueux, où Tad se sentait déplacé. Le bar, le home cinéma, les canapés, le marbre et les dorures, c'était un décor d'Hollywood, un rêve de nabab. Un lieu pour fêter des

réussites exceptionnelles, faire ruisseler le champagne et les dollars, éblouir des femmes avec des diamants... Au lieu d'être émerveillé, Tad, de plus en plus mal à l'aise, sentait la peur lui nouer les tripes.

— Je suis si content de te voir vivant ! poursuivit Wallace du même ton enjoué. Le seul rescapé de ce merdier !

Tad s'était figé mais la présence de Bagley dans son dos le força à avancer. Entre ses omoplates, le regard du Boucher était acéré comme la lame de son couteau à découper.

— Ton ami Plasnick a déraillé, Tad, reprit Wallace. Qu'est-ce qui lui a pris de ne pas perdre avec les honneurs, contre Sanchez ?

Tad avait les jambes trop arquées pour que ses genoux s'entrechoquent. Il n'osa pas écarter de la main la mèche blonde qui lui barrait la joue, de peur que ce geste pourtant habituel fasse trop mauvais effet. Il rejeta la tête en arrière pour la chasser, montrant du même coup ses grandes dents jaunes et reniflant bruyamment. Le sourire de Jamie Wallace s'accrut. D'un mouvement du menton, buste redressé, il encouragea Tad à trouver une réponse.

— J'en sais rien, m'sieur. Il m'a rien dit...

Sur sa nuque, Tad éprouva plus précisément le souffle de Joe Bagley. Comme une brise qui forçait. Les poils blonds de son cou maigre se hérissèrent. Il avança encore, les épaules frileusement resserrées. Il distinguait mieux le visage énergique, aux traits légèrement empâtés, de Wallace, mais n'avait pas la force d'affronter son regard, ni même son sourire enjôleur. Wallace savait sourire sans exprimer rien d'aimable. Ses yeux noirs mobiles observaient son interlocuteur comme un rapace fixe sa proie. Et ôtaient toute chaleur à son sourire. Tad Novak se souvint d'avoir entendu parler de mauvais payeurs qui s'étaient jetés par la fenêtre, ou sous un train, pour échapper au sourire de Jamie « Money » Wallace. Dans un coin de son cerveau, il tenta d'évaluer la distance jusqu'à la rambarde de la terrasse. Le bout du monde...

Le vautour souriant reprit :

— Ton pote enfume tout le monde, met Sanchez K.-O. et s'esquive comme une fleur, à la barbe de Fofi ! Parle-moi de ce type qui a buté mes deux gars...

— Je sais rien de ce type, m'sieur Wallace, je vous jure...

Tout occupé à bredouiller sa pauvre réponse, Tad s'était de nouveau immobilisé. Le souffle dans son cou de Joe le Boucher lui fit l'effet d'une rafale glacée. Il tressaillit et repartit. Il était encore à plusieurs mètres de son hôte. Ses jambes se dérobaient, ses pensées divaguaient. De la bouche qui souriait, jaillit une série de questions, cinglante comme une autre rafale. Tad trébucha, le visage blême et les yeux brouillés de larmes. La poigne de Bagley, le saisissant par les cheveux et l'obligeant à relever la tête, l'empêcha de tomber. Il se vit

la gorge offerte à la lame, saigné comme un mouton...

— Il avait un 4x4 Nissan noir, un Pathfinder, je crois..., murmura-t-il.

— Tu vois que cette conversation est utile, Tad, apprécia Wallace. Tu es un garçon émotif, mais précieux...

— Un automatique avec silencieux... 9 mm...

— Le seul survivant, le seul témoin de la scène... Sacré veinard !
Quoi d'autre ?

Tad se contorsionna en grimaçant.

— Euh... Plasnick avait l'air de tomber des nues...

— Quoi ?

Cette fois, le vautour ne souriait plus. Il avait crié. D'une bourrade, le Boucher poussa Tad en avant. Il chancela, reprit son équilibre face à Wallace. Larmoyant, tremblant de trouille mais audible, quand il raconta, entre deux reniflements, comment Plasnick avait semblé résigné à monter dans le van, et surpris par l'intervention de l'inconnu.

— Comme s'il était pas prévenu... J'vous jure...

Ce fut au tour de Wallace d'être surpris.

— Tu veux dire que le flingueur l'aurait enlevé ? finit-il par supposer.

Tad émit un hennissement misérable. Derrière lui, Joe Bagley s'était figé, sur le qui-vive.

— Pour quelle raison, nom de Dieu ?

C'était une question posée tout haut, à personne en particulier, que Jamie Wallace répéta à la cantonade, en sortant la main de sa poche.

— Pour quelle fichue putain de raison un salopard qui descend deux de mes gars aurait enlevé ce crétin de Plasnick ?

Tad Novak pour toute réponse eut un hoquet de douleur et expulsa à trois pas, sur le dallage de la terrasse, un flot de bile, en se courbant en avant. Le poing cerclé d'acier de Jamie Wallace l'avait frappé de plein fouet au creux du ventre, avec une violence à couper le souffle. Tad aurait été bien en peine de préciser quel organe il avait touché, mais quel qu'il soit, il était sensible... La douleur le transperça, remontant dans sa cage thoracique, jusqu'à sa gorge brûlante.

Effectuant un petit pas de côté, pour éviter d'être éclaboussé, Jamie Wallace se remit à bonne distance et frappa de nouveau, en hurlant :

— Qu'est-ce que ton pote Plasnick pourrait bien avoir d'intéressant à raconter, pour qu'on ait l'idée de l'enlever ?

Cette fois, Tad aurait répondu « le foie », si on lui avait posé la question anatomique de circonstance. La bile lui remonta par les narines, il s'étrangla, bascula en avant, mais le Boucher le rattrapa, le remit debout. Le foie n'était pas la bonne réponse. Les reins non plus,

bien que le troisième coup porté par le poing américain, latéral et vicieux, lui eût fait l'effet qu'on les lui broyait, avant de les lacérer.

— Qu'est-ce qu'il t'a raconté, par exemple, à toi ? insista Wallace, en cherchant patiemment quelle zone hériterait de la prochaine frappe.

Tad Novak ne savait vraiment rien, mais il avait des souvenirs, néanmoins. Quelques-uns, tout récents, d'une ou deux beuveries avec Plasnick, où il avait été question d'un aller et retour à Bayonne, et pour lui, d'une livraison avec Greg Turner. Celui-ci avait eu besoin de lui à plusieurs reprises, durant les derniers mois. Des arrivages dans le nord de la ville. Le territoire de Turner.

— Callowhill, hein ? dit Wallace en hochant la tête, apparemment satisfait qu'ils parviennent à la même conclusion.

Tad ne risquait pas de démentir. Une esquisse de sourire revint sur la face du vautour, vite envolée. La frappe, chirurgicale, percuta un repli de l'abdomen où se nichaient sans doute quantité d'organes utiles. D'une sensibilité extrême. Tad hurla, vomit, sanglota en essayant de tomber en avant, avec l'espoir de se recroqueviller par terre, en fœtus. Ce que Bagley, d'une poigne de fer, lui interdisait.

— Il t'a dit ce qu'il était allé chercher à Bayonne ? voulut savoir Wallace.

Tad pleurnicha que non, jura que Plasnick lui avait dit que lui-même l'ignorait.

— J'espère que t'as raison, mon garçon, fit aimablement Wallace après avoir pesé un moment les éléments de la situation. C'est peut-être à toi que j'aurais dû demander d'aller à Bayonne, finalement...

Il regarda autour de lui comme s'il prenait une nombreuse assistance à témoin, et plaïda :

— Je te trouvais trop jeune pour ce job, j'avais plus confiance en lui... Mais comment se fier à quiconque, de nos jours ?

Personne alentour ne s'aventura à proposer un commentaire. Wallace reporta son regard sur Tad Novak et reprit :

— Démerde-toi pour retrouver Plasnick et on sera quittes... O.K. ? Plasnick et ce type qui bute mes hommes... Retrouve-les ! Et vite ! Sinon, tu regretteras d'être le seul survivant de la fusillade du Wachovia Center, tu comprends ? Une merde comme toi qui s'en sort sans dommage, sans même une égratignure, qui peut gober ça ? Allez, fiche le camp d'ici, et mets-toi en chasse ! Trouve-les !

Wallace s'écarta de Tad pour rentrer dans le salon. D'un signe qui englobait tout le monde, il intima qu'on vide les lieux. Comme Joe Bagley empoignait Tad et l'entraînait vers la porte, Wallace lui lança au passage, avec une grimace dégoûtée :

— Fais-lui prendre une douche ! Il empeste !

Puis il ordonna aux hommes du Boucher de venir nettoyer la

terrasse, où, au milieu des vomissures de Tad, miroitait sur les dalles une flaque d'urine.

CHAPITRE V

L'homme qui était descendu de la Lexus pour ouvrir l'entrepôt était vêtu d'un costume clair dont Bolan repérait la tache mouvante sur fond de nuit opaque. La porte coulisssa sans bruit sur un rail bien huilé, à l'intérieur. Elle était aux dimensions d'un camion. La Lexus s'avança et au moment de franchir le seuil, le conducteur alluma les phares, révélant la silhouette dégingandée d'un Black frisé, plus très jeune mais encore souple, qui s'écarta pour laisser le passage à la voiture. L'entrepôt était profond, assez large pour que deux véhicules y stationnent de front. Mais un coup d'œil suffit au Guerrier pour s'assurer qu'il n'en contenait aucun. Le camion amené là trois semaines auparavant par Nelson Plasnick avait été transféré ailleurs, avec son mystérieux chargement...

La porte coulissante était lourde, le Black frisé n'avait pas trop de ses deux mains pour la tirer à lui et refermer, alors que la Lexus s'arrêtait au fond de l'entrepôt et que ses phares s'éteignaient. Le contact froid et brutal de l'acier sous son menton le fit sursauter comme si un frelon l'avait piqué. Le dard était effrayant, d'une longueur démesurée, avec le réducteur de son qui prolongeait le canon. L'homme loucha dessus et ouvrit la bouche, mais le mouvement vers le haut de l'automatique l'incitait plutôt à la fermer. Ce que le Guerrier formula d'un mot à son oreille, en se plaquant contre son dos pour se faufiler à l'intérieur.

— Relax !

Nullement convaincu que l'heure était à la détente, le Black se raidit et lâcha la porte, qui acheva lentement de coulisser, jusqu'à se refermer presque complètement. Adossé au montant, Bolan enfonça un peu plus le canon du Beretta sous l'oreille du frisé. Lequel, sans préférer un son, écarta les bras et leva les mains. Un réflexe issu d'une longue habitude des interpellations policières, probablement. De sa main gauche, Bolan en profita pour le palper. L'homme ne portait pas d'arme. Mais une chemise en soie et un costard chic. Il transpirait sous les bras... Élégant, mais émotif.

— C'est quoi ce cirque... ? bredouilla-t-il.

— Un tour de magie... Du calme, ou je t'endors pour longtemps !

À l'extrémité de l'entrepôt, des bruits de portière indiquaient que les autres occupants de la Lexus savaient quoi faire et ne désiraient pas traîner. La lueur d'une lampe torche troua les ténèbres. Elle éclaira une palette, posée sur le sol contre le mur du fond. Une voix s'éleva :

— C'est O.K., Greg, on charge tout ?

La crispation du type contre lui confirma à Bolan ce qu'il

supposait : le Black élégant était Greg Turner. Et c'était lui qui dirigeait la manœuvre. D'un geste, il l'encouragea à répondre. A l'autre bout du local, le faisceau de la lampe torche fut remplacé par le halo diffus d'une ampoule suspendue le long du mur. Sa lumière tombait sur la palette qu'il était manifestement question de charger, et ne révélait quasiment rien d'autre. De l'extérieur du bâtiment, impossible de soupçonner ce qui se passait. De là où il se trouvait, Bolan distinguait à peine la forme de la Lexus. Mais un chuintement révéla l'ouverture du coffre, où une veilleuse lui permit de distinguer la silhouette d'un deuxième homme, penché en avant. La voix du premier, sur la gauche, questionna plus fort :

— Greg ?

Turner avala bruyamment sa salive et répondit, fermement sollicité par le Beretta :

— O.K., magnez-vous !

L'homme qui avait allumé se retourna. Carrure massive et crâne luisant, face de bouledogue. Assurance et morgue d'un porte-flingue. Pressentant que la situation risquait de dégénérer avant longtemps, Bolan poussa vivement Turner sur le côté, accentuant sa pression. Mais le chauve fixait l'obscurité sans rien distinguer, au-delà de la voiture et de son équipier. Dans le berceau de ses bras, il portait une dizaine de paquets rectangulaires, épais comme des briques. Enveloppé de plastique transparent, le contenu blanc en poudre valait pas mal de briques, pas besoin d'être devin pour le comprendre.

Le chauve s'avança vers la voiture et lança à l'intention de l'autre homme :

— Attrape, Pete...

Mais Pete ignore l'invite et laissa son complice avec ses dix briques de poudre blanche sur les bras. Il marcha jusqu'à la palette et y préleva une quantité moitié moindre, qu'il porta à l'arrière de la Lexus et lâcha en vrac dans le coffre.

— On ferait la chaîne, ça irait plus vite, se plaignit le chauve.

— A deux ? grogna Pete.

Il scruta l'espace noir comme un four qui les séparait de la porte.

— Une chaîne, faut être au moins trois ! grommela-t-il avec mauvaise humeur, assez fort pour être entendu par le troisième larron.

Pete était jeune, mince et apparemment vigoureux, mais il trimait à contrecœur. Et en voulait à Greg de ne pas les aider.

— Je croyais qu'on était trois ! ronchonna-t-il encore, en bousculant au passage le chauve, qui se coltinait de nouveau dix kilos de came.

Une brique se détacha de la pile, tomba sur le sol cimenté.

— Arrête tes conneries, Pete ! s'emporta le chauve.

Pete ramassa le paquet et le lança avec désinvolture dans le coffre,

comme on jette une boulette de papier dans la corbeille.

— Je t'emmerde, Jerry !

Ce dernier se délesta de son fardeau et fit volte-face, l'air mauvais, mâchoires en avant.

— Et moi, je te...

Un cri étranglé, quelques mètres derrière lui, interrompit net son aboiement.

— Bande de connards ! glapit Greg Turner, vous voyez pas... ?

Une manchette sur la trachée l'étourdit et il s'affaissa aux pieds de Bolan, qui réussit tant bien que mal à amortir le bruit de sa chute. Rasant un des murs, ils avaient parcouru la moitié de la longueur de l'entrepôt, collés l'un à l'autre. Le pistolet de l'Exécuteur restait pointé sous la mâchoire de Turner. Lequel se tenait bien sage et silencieux, pendant que les deux autres se chicanaient pour des brouilles. Puis, comme le ton montait, Turner s'était tout d'un coup tassé sur lui-même, comme s'il avait trébuché, et avait tenté de s'esquiver. Il avait réussi à faire un pas de côté, pas davantage, avant que Bolan le frappe, mais les deux autres écarquillaient maintenant les yeux dans leur direction.

— Greg ? lança Jerry le chauve d'un ton mal assuré, en se détournant du coffre.

Une voix jaillit alors de l'obscurité, impérieuse et glaçante. Celle de Bolan, tonnant :

— Greg te dit de la fermer et de finir le boulot en vitesse ! Et de faire gaffe à la marchandise, Jerry ! Et toi, Pete, Greg te dit de magnener un peu ton cul ! Ou bien je vais te le botter !

L'air vibra dans le petit périmètre où se tenaient les trois hommes. Moins de dix mètres séparaient Bolan des deux malfrats. Jerry à l'arrière de la Lexus, à demi redressé, encore coiffé par le hayon levé. La veilleuse éclairant par-dessous sa silhouette ramassée, son menton empâté et ses mâchoires ouvertes, figées par la stupéfaction. Il plissait les yeux pour distinguer l'intrus et derrière son front bas, creusé par une ride profonde, les questions se télescopaient comme les dés dans la paume d'un joueur de bonneteau. Il tentait de comprendre et frisait le court-circuit. Il finit par balbutier :

— A quoi tu joues, Greg ?

Un gémissement, par terre, fut la seule réponse, Jerry baissa les yeux et devina que Greg ne jouait pas... Cela lui fit l'effet d'une étincelle dans le cerveau. Et ranima sa vocation de flingueur !

De l'autre côté de la Lexus, Pete, dos à la palette, avait les mains encombrées par quatre paquets. Lui aussi plissait les yeux après les avoir écarquillés, mais la réflexion n'était pas son fort, pas plus que l'ardeur à la tâche. Il lâcha un juron plein de colère et s'écria :

— Cet enculé nous double !

Il en voulait suffisamment à Greg pour le croire capable de toutes les entortouilles. Il se fiait aussi à son instinct et celui-ci lui conseillait de ne rien tenter avec quatre briques de came dans les pognes. Il recula, ses mollets heurtèrent le reste du chargement, il se glissa latéralement en espérant échapper à la flaque de lumière sale où il faisait une cible parfaite. La voix jaillie de nulle part, pas plus forte mais plus glaçante encore, vibrant d'une menace mortelle, le cloua sur place :

— Au boulot, Pete ! Finis le taf, tu mourras content !

Pete n'écouta que son instinct, qui à présent lui disait d'obéir, ou au moins de faire semblant. Il hocha la tête, avec une conviction louable, et fit un pas en avant. En pleine lumière, ou presque... Jerry, à cinq ou six pas sur sa gauche, lui jeta un coup d'œil de biais, tentant de lui faire passer quelque message. Pete le capta mais Jerry n'avait jamais été son pote et il se fichait pas mal de ses souhaits, même si son froncement de sourcils ressemblait à une supplication muette. Aussi ignora-t-il la prière pressante du chauve de faire diversion, d'accaparer l'attention de l'intrus, ne serait-ce qu'une seconde...

Pete se contenta de hausser les épaules et de bien montrer ses deux mains chargés de paquets de dope, en veillant à ne faire aucun geste brusque. Dans le silence épais qui avait suivi l'avertissement de Bolan, le souffle de Jerry fut perceptible, comme s'il prenait son élan avant de se jeter à l'eau; lâcher les dés et jouer son va-tout...

Une poignée de secondes s'étaient écoulées depuis que l'intrus avait révélé sa présence. C'était déjà trop pour les neurones surchauffés de Jerry. Il inspira une goulée d'air poussiéreux, la souffla aussitôt parce qu'elle lui brûlait les poumons, et disjoncta.

A force de scruter l'obscurité, il avait repéré la tache claire du costume de Greg, sur le sol. Et jaugé que l'inconnu se trouvait au-dessus. C'était logique, imparable, et Jerry avait toujours été rapide. Une première gâchette avec un palmarès impressionnant, du temps où les comptes se réglaient au coin des ruelles sombres... Sa main droite fila vers son aisselle gauche. Ses doigts se refermèrent sur la crosse d'un revolver Astra à cinq coups, chambré en .357 Magnum. Un outil d'expert. A la vitesse de l'éclair, c'est du moins l'impression qu'il eut, et qui lui tira un sourire teinté de nostalgie, pour l'époque où il était première gâchette d'Arné « la Teigne » Moss, il dégaina et pointa le canon de quatre pouces, droit sur le salopard qui les menaçait. Relevait le chien... visa...

Il était si content de ses réflexes, de l'agilité de ses doigts et de la précision de son enchaînement de gestes que son sourire s'élargit, se mua en un hoquet de ravissement. Entre ses mâchoires, un courant d'air brûlant s'engouffra, qu'il n'était pas question de refouler. Il ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes, et rectifia vivement son

tir. L'ordure n'était pas au-dessus de la tache claire de Greg, mais un bon mètre sur le côté, il s'était trahi et... il allait le payer cher, à coup sûr !

Ce fut la dernière pensée consciente de Jerry. Aussi vaine que tant d'autres avant elle. Elles tenaient dans deux ou trois confettis dispersés au grand vent des illusions perdues. Elles étaient empreintes de la plus totale incompréhension. Il tenait l'ennemi à sa merci, au bout de sa ligne de mire, et il avait oublié de presser la détente ! Lui, si rapide et précis, d'habitude... autrefois !

La balle de 9 mm qui avait pénétré dans sa bouche le temps d'une courte inspiration ressortit de sa boîte crânienne aussi vite qu'elle était entrée, faute d'obstacle consistant à traverser. Divers fragments s'éparpillèrent par les orifices, mélange d'os, de matière cervicale et de très peu de matière grise.

L'impact fit basculer le porte-flingue hors de la lueur de la veilleuse. Il s'écroula sur le ciment avec un bruit mat, la tête éclatée et le corps lourd, son bras armé restant un instant accroché au bord du coffre, l'index engagé dans le pontet. Mais l'Astra ne cracha aucun projectile, même pas au hasard, ou dans la tôle de la Lexus. Il glissa seulement des doigts gourds, pour choir dans le coffre. Le bras disparut, comme Jerry. Happé par le noir d'encre.

Pete le glandeur, abasourdi par la rapidité de la scène, et par son issue brutale, s'entendit vertement sermonné :

— Alors, feignasse, tu les charges, ces paquets ?

Il était à son tour penché au-dessus du coffre quand la haute silhouette sombre se matérialisa, si proche qu'il sursauta et se cogna le crâne au hayon.

— Donne ton arme !

— J'en ai pas ! jura Pete.

Il ne mentait pas. Bolan s'en assura d'une rapide palpation. A présent que Pete le distinguait et entrevoyait à qui il avait affaire, il avait vraiment peur. L'automatique dans la main droite du bonhomme était proprement terrifiant, avec son appendice qui transformait une détonation en hoquet et une ex-première gâchette en cadavre. Bolan redressait maintenant Greg Turner et dans sa main gauche, le cou du Black paraissait aussi mince et fragile que celui d'un poulet... Pete le flemmard prit à peine le temps d'avalier sa salive, avant de cavalier à la palette et de se charger d'au moins huit pains.

— Aide-le ! ordonna l'Exécuteur à Turner.

Ce dernier fit la grimace, lorgna le Beretta et obéit.

A vue de nez, la palette était garnie de deux centaines de petits colis. Deux cents kilos de drogue. Le coffre de la Lexus était tout juste assez spacieux pour les contenir. Les deux hommes s'y attelèrent.

Lorsque Turner, hors d'haleine, eut disposé les derniers paquets sur

les piles tirées au cordeau, Bolan rompit le silence.

— La livraison est prévue à quelle heure ?

— 4 heures, répondit Turner, après une hésitation.

Il était 3 heures et demie du matin.

— Où ?

— Fairmount Park.

— Quel genre de clients ?

Nouvelle hésitation. L'orifice du réducteur de son heurta le front de Turner, dont la glotte eut un rapide mouvement de yoyo.

— Des Latinos de Chicago.

— Réglo ?

Pete répondit plus vite que son ombre, s'attirant un regard noir de Turner :

— Y a intérêt ! On n'est pas armés !...

— Sauf Jerry, et ça ne lui a pas réussi, remarqua le Guerrier.

— Ils sont réglo, affirma Turner.

— Alors allons-y, trancha Bolan.

Les deux autres se regardèrent, incrédules. Le Beretta punctua les indications utiles pour la suite des événements :

— Pete conduit. Greg à côté de lui, parce que c'est lui le patron, non ? Et Jerry derrière, armé. En couverture, au cas où.

D'un geste, Bolan referma le coffre de la Lexus.

— C'était prévu comme ça, non ? Jerry ou moi, c'est pareil, O.K. ?

Pete ne sut que dire, mais Turner hocha la tête. Face au Beretta, il était prêt à tout admettre.

— Parfait, approuva l'Exécuteur. On ne va pas les faire attendre, les clients réglo de Chicago. Massimo Verdone serait fâché, et il a eu sa dose de contrariété, ce soir. En route !

CHAPITRE VI

Tassé à l'avant du Nissan, dans l'obscurité du parking, Nelson Plasnick n'en menait pas large, depuis que son ange gardien l'avait laissé tomber, pour se jeter dans la gueule du loup. Les minutes qui s'écoulaient n'auguraient rien de bon. Plasnick avait beau scruter la façade de l'entrepôt et tendre l'oreille, rien ne le renseignait sur ce qui pouvait se passer à l'intérieur, mais il aurait parié que l'inconnu était en train de payer sa témérité insensée. Au prix fort !

Rapidement, la tentation de fiche le camp l'avait effleuré, elle s'imposait peu à peu à son esprit, malgré la crainte qu'il avait de désobéir aux ordres. Toutefois, il tergiversait, retenu par autre chose : le sentiment qu'il devait quelque chose à ce type et que, dans l'hypothèse très probable où il lui arriverait malheur, il pourrait s'acquitter de sa dette envers lui... A condition évidemment de se bouger ! Après deux minutes de réflexion supplémentaires, il dut pourtant admettre qu'il n'avait pas le courage d'aller y voir de plus près. Pour se porter au secours à son sauveur, il ne se sentait pas assez en forme... Douze rounds dans les jambes... Il soupira et rectifia intérieurement, dans un louable souci d'honnêteté : il avait simplement la trouille de s'aventurer là-bas, du côté du sinistre bâtiment.

Lorsqu'il y avait amené le camion, trois semaines auparavant, en provenance de Bayonne, il ne s'était pas attardé. Pas une seconde, même pour un sommaire aperçu des lieux. Il avait entrevu, sous une bâche, le long d'un des murs, une voiture de luxe, peut-être une Bentley Continental. Remarqué la propreté du sol. Cela contrastait avec l'aspect extérieur de la construction, apparemment vouée à une prochaine démolition... Il avait filé, conscient d'une vague menace, se doutant qu'il était surveillé. Il s'était retourné plusieurs fois avant d'atteindre Spring Garden Street et de sauter dans un taxi qui passait opportunément par-là... Les confidences de Tad Novak, peu après, sur l'usage que Greg Turner faisait de l'entrepôt désaffecté de Callowhill, lui avaient rétrospectivement collé la frousse. Des tonnes de drogue, selon Tad, transitaient à longueur d'année par Callowhill. Plasnick était pourtant certain qu'il n'y en avait pas, dans le Scania. Les caisses en bois qu'on transporte à deux par des anses en corde épaisse ne servent pas à contenir de la came... Pas de drogue, donc. Mais alors, quoi ? Il préférait ne pas le savoir...

Nelson Plasnick en était là de ses réflexions désordonnées et vaguement coupables, où revenait en force l'idée de ne pas moisir plus longtemps dans ces parages, quand il vit réapparaître, tel un mirage

silencieux, la Lexus au moteur hybride, sortant en marche arrière de l'entrepôt. Avant de remarquer autre chose, son œil exercé d'ancien chauffeur routier nota qu'elle était bien basse sur la suspension arrière. Le coffre chargé. Puis, alors qu'elle effectuait un demi-tour serré, il distingua trois silhouettes à l'intérieur. Il n'en avait encore rien déduit de concret que la berline, tous feux éteints, bondissait en avant. Elle accéléra, s'éloignant à toute allure dans la direction du nord-ouest. Vers la Schuylkill River et Fairmount Park.

Elle avait disparu depuis plus de trois minutes, et il ne se produisait rien du côté du bâtiment, quand Plasnick se résolut à bouger. Il se glissa au volant du Nissan, en tâchant d'oublier les courbatures qui commençaient à durcir ses muscles endoloris. Il démarra prudemment, roula sans allumer les phares jusqu'au terre-plein face à l'entrepôt. La porte coulissante était grande ouverte, comme l'autre nuit, lorsqu'il s'était pointé au volant du Scania, avec son chargement. Personne ne se souciait de venir la refermer. Les occupants de la Lexus, Greg Turner en personne, si ça se trouvait, avaient négligé de le faire... Un oubli incroyable. Plasnick cherchait à comprendre.

Il hésita encore, manœuvra devant l'ouverture, se décida enfin.

Dès que le Pathfinder eut franchi le petit dos d'âne qui matérialisait le rail de la porte, il alluma les phares. Il n'y avait pas de Bentley sous une bâche, ni de Scania rouge de six mètres. Le sol était propre, les murs nus et l'endroit était désert. Sauf le corps, tout au fond...

Une sueur froide coula entre les omoplates du boxeur, tandis que le Nissan s'avavançait lentement et que, dans le faisceau des phares, le cadavre grossissait. Il devint imposant et se révéla vêtu d'un complet marron. Si bien que Plasnick fut forcé de reconsidérer ce qui lui avait sauté aux yeux comme une évidence, en distinguant la forme étendue : il y avait bien eu un mort dans l'entrepôt de Greg Turner, mais ce n'était pas celui qu'il croyait !

Pour s'en convaincre, il descendit de voiture. Laissant tourner le moteur, il s'approcha, se pencha. Faillit vomir en découvrant le visage explosé du macchabée, mais il était à jeun de plus de douze heures, et son estomac vide se contenta d'un double salto. Le type, pour autant qu'il pût en juger, avait récolté une seule balle, en pleine poire. Et comme pour les deux clones du Wachovia Center, ce cadeau de plomb enrobé de cuivre avait suffi à le priver d'avenir...

Son ange gardien, songea Plasnick en tardant à se redresser, était économe de ses munitions. Il avait tout d'un ange exterminateur !

Malgré ses reins douloureux, il s'accroupit et saisit l'arme que le mort tenait encore au bout des doigts. Un revolver plutôt léger, dont le canon était froid. Un Astra, cinq coups. Toutes les alvéoles du

barillet étaient garnies, s'assura Plasnick d'un coup de poignet, en s'émerveillant de la sûreté de son geste, alors qu'il n'avait plus touché une arme à feu depuis des lustres...

En même temps, il se traitait de fou de rester là, une arme à la main, au-dessus d'un cadavre encore chaud... au lieu de décamper !

Ce fut plus fort sur lui, il s'attarda encore, contourna le cadavre, à croupetons. Saisi par un pressentiment, il fit glisser dans sa paume une des cartouches, reconnut du 357 Magnum, et proféra entre ses dents un juron bien senti, en se forçant à observer le visage du mort, ou ce qu'il en restait. Évidemment, la bouche emportée et la moitié du crâne manquante n'aidaient pas à se faire une image précise et avantageuse du bonhomme, mais quand on avait celle de quelqu'un en tête, il était plus facile de la superposer. Si fatigué qu'il fût, Plasnick ne mit que deux secondes à conclure que c'était Jerry Crabbe, le Chauve, ou plus anciennement le Grincheux[ii], qui avait avalé d'un seul coup son extrait de naissance, et même pas riposté... Une première gâchette durant des années au service d'Arnie Moss dit la Teigne... Abattu d'une seule balle sans avoir eu le temps de tirer !

C'est l'image de son sauveur qui se superposa alors, sur la rétine de Plasnick, à celle du tueur. Il avait bien discerné trois occupants, dans la Lexus qui filait, tout à l'heure, vers Fairmount Park. Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire, à présent qu'il voyait s'allonger le tableau de chasse que son ange gardien était en train de réaliser en une nuit ?

Abasourdi, Nelson Plasnick se redressa en grimaçant et remonta dans le Pathfinder. Soudain conscient du risque d'être repéré, il effectua une marche arrière rapide, un demi-tour, puis accéléra en direction du centre-ville. Contre sa cuisse, le contact du revolver de feu Jerry Crabbe était rassurant. Une présence amicale, pour ainsi dire. Mais c'était bien la seule. Parce que jamais Nelson Plasnick ne s'était senti aussi abandonné qu'à cet instant. Un soir de victoire ! De ceinture mondiale reconquise ! Il en aurait pleuré...

Il roulait lentement sans véritable but et s'apprêtait à emprunter le Vine Expressway quand droit devant lui une colonne lumineuse, s'élevant haut dans le ciel, capta son regard et lui fit faire une embardée.

Le logo de *The Inquirer* couronnait la tour où le quotidien favori des hommes d'affaires de Philadelphie avait ses locaux, sur Broad Street. Mais au lieu des cours de la Bourse, des derniers indices économiques ou des prévisions de croissance de la Fed, l'affichage électronique proclamait : LA FOUDRE CHAMPION DU MONDE WBO...

Lorsque Plasnick eut parcouru les trois blocs qui le séparaient de l'adresse du journal, il s'arrêta au pied de l'immeuble, coupa le contact et relut avec incrédulité le message. La Foudre champion du monde !

Il ne rêvait pas, c'était bien de lui qu'il s'agissait.

Alors une image inattendue, mais percutante comme un direct en plein cœur, s'imposa à lui et effaça toutes les autres : celle d'une Asiatique en robe bleu nuit et ceinture pourpre qui lui demandait avec un sourire éblouissant s'il comptait faire le voyage de Montréal, pour affronter Dwayne Vickers, la Tornade...

Elle s'appelait Alice Cheng, d'après Ben Weinstein, et elle posait des questions dont elle connaissait déjà les réponses. Soit... Mais Nelson la Foudre lui avait promis de finir en beauté, s'il devait en finir. Cela faisait de multiples bonnes raisons pour oublier la fatigue, les courbatures et même le tableau de chasse de son ange gardien !

Abandonnant le Pathfinder au bord du trottoir, Plasnick traversa la dalle qui menait au hall d'accueil de *The Inquirer*. Bien décidé à donner de ses nouvelles à Mme Alice Cheng. Si déterminé qu'il ne se rendait même pas compte qu'il commençait à pleuvoir, et qu'il serrait dans son poing l'Astra 357 Magnum. Comme un talisman; un vrai porte-bonheur...

Il était près de 4 heures du matin et Massimo Verdone ne dormait pas. A travers le pare-brise, strié des premières gouttes d'une averse, de son roadster Camaro, il observait les gratte-ciel du City Hall et de Penn Center, le centre névralgique de Philadelphie. Là se concentrait, entre Terminal Market et Commerce Square, sur une étroite bande d'à peine un mile de long, l'essentiel du pouvoir, administratif, économique et surtout financier. Des tours de verre, des buildings prétentieux, des banques, la Bourse... Le cœur de son futur royaume, avait la faiblesse de penser Massimo Verdone, quand il avait comme cette nuit accumulé les contrariétés.

Ce n'était pas New York City, le Financial District de Manhattan, mais tout de même... Pour un petit-fils de vendeurs de poivrons d'Italian Market, régner sur Philadelphie, c'était un beau challenge !

Après son départ précipité et furieux du Wachovia Center, Massimo Verdone avait snobé le dîner de gala prévu au restaurant panoramique du palais des sports en l'honneur d'Evaristo Sanchez. Il s'était réfugié dans des lieux plus familiers, où personne n'aurait songé à lui infliger le genre de perfidies dont Alice Cheng s'était fait la spécialité. Au bar du Marriott, puis chez Angelina, le restaurant chic et très en vogue de Chestnut Street, il avait été réconforté de croiser des visages connus, de s'attirer des sourires respectueux, des courbettes. Quelques verres et un dîner de fruits de mer plus tard, il s'était senti plus détendu, presque apaisé. Capable, surtout, de réfléchir à la suite qu'il fallait donner aux affronts subis.

Pour Nelson Plasnick, une bonne correction suffirait sans doute, histoire de calmer les Mexicains du clan Sanchez, et aussi les parieurs

de Fofi. Mais une raclée assez sévère toutefois pour qu'il ne soit plus jamais question de revoir la Foudre sur un ring, sauf avec un nez rouge, pour le Noël de la maison de retraite qui aurait la chance de bientôt l'accueillir. Massimo Verdone se souvenait de son grand-père Paolo racontant, derrière son étal aux senteurs de basilic, le triste sort de Johnny DiFilipo, un poids walter prometteur, retrouvé inconscient dans une ruelle le lendemain d'une victoire avant la limite. Six mois d'hôpital et une vie entière dans un hospice...

— Un vrai légume, avec le cerveau comme de la purée de brocoli ! expliquait en orfèvre le vieux Sicilien. A vingt-trois ans !...

Plasnick en avait près de dix de plus, pas davantage de cervelle mais le crâne solide d'un Polak dur au mal... Massimo conseillerait à Wallace de délaissier le poing américain, et de punir la Foudre à coups de batte de base-ball. Pour des dommages cérébraux irréversibles, c'était, toujours selon les leçons du grand-père Paolo, le plus approprié.

— Avec la barre de fer, tu risques trop qu'il canne, vois-tu, expliquait-il en se penchant sur une bassine de coulis en train de réduire à feu doux. Avec la batte, tu doses mieux : traumatisme, fracture, hémorragie cérébrale, il y a des paliers, et des spécialistes capables de te fournir l'exact pourcentage d'invalidité souhaité pour la victime. Entre cinquante et quatre-vingt-dix pour cent, avec une marge d'erreur de dix pour cent... Je t'indiquerai les meilleurs, si tu as besoin...

Une douzaine de coups de batte bien dosés et la Foudre passerait les trente ou quarante prochaines années à essayer de se rappeler ce qui lui valait son surnom... Massimo Verdone souriait à cette idée, en sirotant un Campari au bar du Marriott. Une blonde aguicheuse, flanquée d'un vieux barbon, s'était persuadée que le sourire était pour elle. Il s'était amusé un moment à le lui faire croire, avant d'imaginer le traitement qui rendrait Alice Cheng tout juste capable d'avaler des bouillies dans une clinique pour riches Asiates... Pour elle, pas de batte de base-ball, il faudrait trouver plus raffiné... Il avait quelques idées, à creuser. En attendant, ces fantaisies avaient déteint sur son humeur. Lorsque la blonde qui se croyait irrésistible avait croisé son regard, les promesses qu'elle y avait déchiffrées l'avaient fait blêmir. Elle s'était presque cachée derrière son vieux barbon, quand il avait quitté le bar...

En attaquant les huîtres chez Angelina, il n'avait pas trouvé la solution idéale au cas Cheng, mais s'était divertie en téléphonant au barman du Marriott afin de se renseigner au sujet de la blonde si impressionnable... Il n'avait pas fallu plus de trois minutes à Edmond, toujours aussi serviable, pour lui fournir un minimum d'informations. La blonde s'appelait Anabella et tenait une boutique de bijoux anciens,

propriété du barbon, dans Pine Street, le secteur le plus chic de Downtown... A dix minutes du domicile de Massimo Verdone. Elle aurait bientôt une surprise, s'était-il promis, avant d'éteindre son portable pour déguster les pattes de crabe qui faisaient la réputation de la maison.

Grâce à cette précaution, le message catastrophé laissé par Jamie Wallace une demi-heure plus tard, annonçant le fiasco du Wachovia Center, n'avait pas réussi à lui gâcher le repas, mais seulement la digestion.

La Camaro roulait vers le sud, contournant Rittenhouse Square en direction de Cypress Street. Un coup d'accélérateur rageur l'avait propulsée en bolide de l'autre côté de la 22^e Rue, bien au-delà du domicile de Verdone. Dans les parages à cette heure déserts du Schuylkill River Park, il s'était livré pendant un moment à un gymkhana automobile furieux, faisant vrombir les 400 chevaux du V8, mugir les pneus et frétiller le compte-tours. Juste pour se passer les nerfs. En s'imaginant en train d'électrocuter de ses propres mains Nelson la Foudre, puis de longuement supplicier Alice Cheng. Lui qui était d'ordinaire si maître de lui, si froid que certains l'avaient surnommé Snake, « le Serpent », il avait hurlé à l'unisson du moteur, en slalomant à une allure folle du côté de la 26^e Rue. De rage, de haine meurtrière, dans un accès de fureur comme il n'en avait pas connu depuis plusieurs années.

Il en aurait cassé sans sourciller le jouet à cent cinquante mille dollars qu'il pilotait dans un état second, mais avec maestria, dans le quartier résidentiel endormi. Mais il ne l'avait même pas égratigné ! Quand il avait recouvré ses esprits, il se trouvait du côté de Pine Street. Il avait cherché la boutique d'Anabella, la blonde du Marriott. Il se sentait très capable de l'impressionner sur-le-champ, quitte à étrangler son barbon, si jamais elle avait la chance, ou le malheur, de se trouver là. Elle n'y était pas, elle habitait manifestement ailleurs. Un rideau de fer protégeait la vitrine de la boutique. Sage précaution...

Il était reparti, à une vitesse plus modérée, vers le centre. Il avait traversé la Schuylkill River et dépassé la gare centrale, pour s'arrêter devant une haute clôture grillagée, dans une zone industrielle. Entre des entrepôts frigorifiques et une plate-forme de fret, le vaste hangar flambant neuf devant lequel s'alignaient trois douzaines de camions rutilants s'ornait d'une enseigne lumineuse rouge et verte, aux couleurs de l'étal du grand-père Paolo, le roi du poivron et de la tomate d'Italian Market... Trois lettres clignotaient, changeant constamment de couleur : MVT, pour Massimo Verdone Transport... Une entreprise florissante, qui constituait la carte de visite de Massimo, sous le signe de l'Italie des origines, bien sûr, et d'une

ratatouille d'affaires dont la meilleure, la plus juteuse, était au fond de la bassine, planquée sous les remous créés par une noria de camions sillonnant la côte Est...

Lorsque Massimo Verdone était reparti, après s'être ressourcé face au fruit de son labeur de chef d'entreprise, il était de nouveau calme et déterminé, maître de ses nerfs et froid comme un serpent...

Il pleuvait à présent sur le City Hall, et la Chevy Camaro roulait de nouveau vers le nord; en attendant 4 heures du matin. Massimo Verdone sillonnait Downtown désert, au pied des tours de verre dont l'illusoire transparence maintenait cachés, dans des coffres-forts hyper protégés, les secrets et les fortunes des puissants. Derrière les façades prétentieuses des banques comme au fond de la bassine du grand-père Paolo, était enfoui, loin des regards et des convoitises, l'essentiel du butin, la part du lion. Dans le monde souterrain, Massimo pesait déjà plusieurs millions de dollars, cinq ou six... Il s'était promis, à vingt ans, de doubler cette somme tous les dix ans. Au moins ! Il y avait réussi avant son trentième anniversaire, et il en aurait quarante dans deux mois. La culbute qui s'annonçait bouleverserait toutes les statistiques comptables de la criminalité à Philly. Elle serait inscrite à l'officieux Livre des Records du Crime organisé, à la rubrique « bénéfices », avec mention spéciale ! A condition de balayer les obstacles, qu'il s'agisse de Plasnick, d'Alice Cheng ou d'un quelconque perturbateur...

Il savait où trouver la Taïwanaise, disposait de tous les éléments pour s'attaquer à elle. Il attendait le moment propice. Il le jugea venu quand il aperçut tout à coup, défilant haut dans la nuit en lettres gigantesques, la nouvelle que la Foudre avait reconquis sa ceinture... *The Inquirer* sacrifiant aux résultats de boxe, le narguant en célébrant la victoire de Plasnick ! C'était comme un message personnel que lui adressait Alice Cheng, après ses insinuations de la soirée. Un défi.

Le roadster pila au ras du trottoir, non loin du building abritant le journal, et Massimo Verdone composa, sur un portable qui n'était pas à son nom, le numéro d'un autre portable, enregistré au nom d'un mort. La messagerie s'enclencha aussitôt et il ne prononça que quelques mots :

— Pour la sauce épicée, le plus tôt sera le mieux, il ne faut pas que la *pasta* refroidisse...

Il eut une pensée pour les recettes de son grand-père et redémarra. L'horloge du tableau de bord affichait 4 heures et une pointe d'angoisse lui serra la poitrine. Il accéléra machinalement en direction du nord, mais il s'interdit de prendre la route de Fairmount Park. La livraison de Greg Turner aux Latinos de Chicago devait être en train, et il n'avait aucune raison de craindre des anicroches. Pas avec des clients pareils. Alors il se résolut à attendre, comme convenu, l'appel

de Turner. Le message laconique qui l'informerait que tout était O.K. Qui signifierait que son pactole, dans les méandres de l'économie souterraine, avait grossi d'un coup, comme un ruisseau après l'orage...

Il pleuvait dru, justement, et il se demanda où était tombée la Foudre... La chose le frappa soudain, il réécouta le message si bavard et imprudent de Jamie Wallace et y fit écho à voix haute :

— Plasnick s'est trouvé un allié... et avec ce qu'il sait...

Obnubilé par la trahison du boxeur et par le danger que pouvait représenter Alice Cheng à travers son journal, il avait négligé cet aspect de la situation : quelqu'un s'était arrangé pour mettre la main sur Plasnick. Allié ou pas, la question était : dans quel but ? Et est-ce que cela avait un rapport avec l'aller-retour à Bayonne que Plasnick avait effectué trois semaines auparavant, au volant d'un Scania de MVT ? Si c'était le cas, le danger était bien plus grand que dans les velléités d'investigation de Mme Cheng...

Il était 4 heures passées de dix minutes, Turner n'appelait pas, Jamie Wallace n'avait pas donné d'autres nouvelles.

Massimo Verdone puisa une pincée de poudre blanche dans une pochette, l'inhala avec empressement, fit de même avec l'autre narine, puis il engagea le roadster sur le Vine Expressway et écrasa l'accélérateur. La coke et la vitesse, c'était ce qu'il lui fallait pour espérer dissoudre la boule d'angoisse qui l'oppressait à l'idée qu'un inconnu s'était mis en travers de son chemin. Pire qu'un grain de sable. Un ennemi mortel...

CHAPITRE VII

Dans le silence tendu qui régnait à l'intérieur de la Lexus, la voix de Mack Bolan fit chuter la température de plusieurs degrés.

— Des Latinos réglo mais en retard...

Il pleuvait des cordes. Les mains sur le volant, Pete sentait ses paumes moites, glissantes sur le cuir. Il transpirait mais la remarque lui fit l'effet d'un glaçon lâché dans son cou, dévalant le long de son dos. Ses épaules se contractèrent d'appréhension. Il s'interdit de loucher sur le canon du Walther PPK qui tutoyait sa joue. Tâcha de respirer à fond et scruta l'ombre de Reservoir Drive, la route qui contournait le grand lac de Fairmount Park. Cherchant en vain la trace des clients de Chicago dans le paysage.

A côté de lui, Greg Turner étouffa un petit soupir énervé. Il s'était jusque-là montré plutôt calme, un brin fataliste lorsque leur passager, au moment de quitter l'entrepôt de Callowhill, avait inspecté les vide-poches et déniché le Walther... Un automatique 7,65 mm à poignée extra-plate qui tenait bien en main.

L'Exécuteur l'avait assuré dans sa main gauche, sans faire de commentaire, mais en appréciant d'une moue de connaisseur. Le chargeur de sept coups était plein. Turner avait conseillé, faussement désinvolte :

— Souvenir d'un séjour en Europe, l'abîmez pas...

— Un genre de médaille de la Vierge ? avait ironisé Bolan, avant d'ordonner à Pete : Roule tranquillement, on est en avance. Et garde les mains sur le volant...

Ils étaient arrivés au lieu du rendez-vous dix minutes avant 4 heures. Pete avait arrêté la Lexus en retrait d'un carrefour, tournée vers la route qu'ils venaient d'emprunter. Derrière eux, les frondaisons du parc étaient épaisses, on entendait la pluie crépiter sur les feuillages, par les vitres arrière entrouvertes. Devant eux, en léger contrebas, Reservoir Drive croisait Randolph Drive, qui vers le nord sinuait en rejoignant les berges de la Schuylkill River. De ce côté-là, les rares lumières de phares signalaient la circulation sur Kelly Drive, la route plus importante longeant la rivière à un demi-mile. A 4 heures du matin sous l'averse, le coin n'était pas très fréquenté, évidemment...

Bolan était assis au milieu de la banquette arrière. Adossé à deux cents kilos de drogue destinée au marché de Chicago et des Grands Lacs. Le canon du 7,65 incitait ses deux compagnons à la prudence. D'autant qu'ils n'avaient pas oublié le Beretta. Le Guerrier avait ôté le réducteur de son et le tenait dans sa main droite, hors de vue des deux

hommes. A mesure que le temps passait, ceux-ci devenaient de plus en plus nerveux.

Pour Pete, c'était l'envie de décamper qui le démangeait. En plus d'être tire-au-flanc, il n'était pas candidat à la médaille du courage. Pour Turner, c'était autre chose. Il contrôlait l'approvisionnement en drogue d'une métropole, il était capable de faire face aux impondérables. S'il avait peur, c'était surtout de ne pas comprendre. Il rompit le silence, affirmant d'une voix rauque et basse :

— Ils sont en retard mais ils vont venir.

— J'y compte bien...

— Tu comptes faire quoi, au juste, mec ?

— Tu auras bientôt la réponse, si tu es sage...

Turner grogna.

— T'as aucune chance de t'en tirer !

— Et toi, répliqua Bolan sans que le canon du Walther dévie, tu t'en accordes combien ?

Le Black haussa une épaule.

— Si tu rêves juste de me pourrir la vie, mec, je suis pas le meilleur client !

— T'as raison, j'en connais de plus intéressants. T'es qu'un pion qui m'empêche d'aller à dame.

Turner resta silencieux, attentif aux lueurs de phares qui venaient d'apparaître loin sur leur droite, du côté de la 33^e Rue.

— C'est Verdone que tu cherches ? finit-il par demander.

— Qu'est-ce que tu en penses ? Tu crois qu'il a l'étoffe pour mener une négociation ?

Pete risqua un coup d'œil vers Greg Turner et détourna légèrement la tête vers l'arrière, la mine ébahie... Le Black fit exactement le même mouvement en sens inverse. Ils se demandaient si leur passager parlait sérieusement, à défaut de comprendre où il voulait en venir. Le guidon du Walther frôla la tempe de l'un, la pommette de l'autre. Pete s'écarta vivement, éteignit par réflexe le volant et reporta son attention sur l'horizon. Les phares d'un véhicule se rapprochaient.

— Négociation ? Tu veux discuter de quoi, mec ? murmura Turner, sidéré, en soutenant un instant le regard de Bolan.

Le SUV qui montait lentement vers eux éteignit ses phares et la tension s'accrut dans l'habitacle. Malgré les glaces entrouvertes et la ventilation, de la buée se formait sur les vitres. Turner poussa une manette au maximum, pour la dissiper.

— Un camion a fait escale dans ton entrepôt de Callowhill il y a trois semaines, dit Bolan. C'est un bon sujet.

Pete avala sa salive et pointa le menton vers la droite.

— C'est eux... pas trop tôt, dit-il sans paraître pour autant soulagé.

— Je sais pas de quoi tu causes, affirma Turner.

Bolan observait l'approche du gros 4x4.

— Tant pis pour toi, Greg...

Turner eut un léger sursaut, en sentant l'acier du Walther chatouiller son oreille. Il expliqua précipitamment :

— Putain ! Le bahut est resté trois jours et je sais pas ce qu'il y avait dedans...

— Vraiment ? Il est allé où ?

— J'en sais rien !

Il avait presque crié, mais d'une voix sourde. A quelques mètres, le Land Cruiser les éblouit d'un appel de phares, puis stoppa, tous feux éteints. L'horloge de la Lexus indiquait 4 h 13. Dans la pénombre, un tic agitait la paupière de Turner. Il avait beau connaître la musique, il était sur les charbons ardents. Rien ne bougeait dans le Toyota. La pluie redoublait. Pete s'inquiéta d'une voix qui chevrotait :

— On fait quoi, bordel ?

La question s'adressait à Turner, mais l'Exécuteur répondit sans sourciller :

— Comme d'habitude, les gars. Exactement comme d'habitude !

Turner ouvrit sa portière et lui jeta un regard furieux.

— Alors faut te mouiller, mec ! Parce que ce soir, on échange les bagnoles !

Pete se tourna vers lui et s'écria, incrédule :

— Tu déconnes ?

— Tu veux transporter deux cents pains sous la flotte ? répliqua le Black en sortant de la Lexus.

Un bref appel de phares témoigna d'un début d'impatience chez les hommes de Chicago. Mais la portière avant du Toyota, côté passager, s'ouvrit aussitôt. Et une voix anxieuse demanda :

— Un problème, *amigos* ?

— Pas de problème, s'empressa de répondre Turner, d'un ton stressé qui voulait dire le contraire.

Il s'avança entre les deux voitures, en remontant le col de son veston. Bien visible. Maugréa :

— Sauf le temps !

— Le temps, il presse ! Faut se magner...

— C'est vous qui êtes en retard, non ? s'exclama Bolan en sortant à son tour de la Lexus.

Pour bien signifier sa mauvaise humeur, il claqua la portière. Celle de gauche, derrière le conducteur. Il ne s'en écarta pas. Leur interlocuteur se raidit et l'observa en fronçant les sourcils, qu'il avait fournis et brillants, comme les cheveux, et d'un beau noir de jais. Probablement teints, vu son âge.

— Qu'est-ce qu'il a, Greg ? interrogea-t-il. C'est qui, un nouveau ?

Le ton était méfiant.

— Pas grave, Oscar, fit Turner, ignorant l'intervention intempestive de Bolan. On échange les bagnoles, O.K. ? On gagne du temps...

— Ouais ! Plein le cul d'attendre que ces pedzouilles ramènent leurs gueules maquillées ! renchérit Bolan d'une voix assez forte pour qu'Oscar, malgré la pluie qui tambourinait sur la tôle des voitures, n'en perde rien.

Ce dernier s'avança à son tour et toisa Bolan, veillant à s'écarter de la ligne de mire de ses potes, dans le Land Cruiser. Indifférent à la pluie qui ruisselait sur son imperméable et délayait ses cheveux huileux. Il s'adressa à Turner, mais ses yeux brillants de came ne lâchaient pas l'insolent.

— C'est pas des manières de parler, Greg ! dit-il en élevant la voix. Où t'as péché ce type ? J'aime pas sa façon de me regarder. Jerry est pas là ?

Il y eut un silence, que Turner rompit en essayant de blaguer :

— Laisse tomber, Oscar ! C'est dans le coffre que ça se passe, deux cents kilos... Tu prends la Lexus, on repart avec le Land Cruiser, avant d'être trempés... Mon costard va être foutu !

Oscar écarta le bras, agita la main. Il n'avait aucune envie de plaisanter. Il haussa un peu plus le ton.

— Tu me déçois, Greg ! Ce mec me plaît pas du tout ! Et t'es bien pressé ! On échange les caisses si je veux, faut les vérifier d'abord...

Il fronçait le nez, à présent, reniflant un coup fourré...

— Tu m'embrouillerais, Greg ?

Turner secoua la tête.

— Qu'est-ce que tu vas chercher, Oscar ? Ouvre le coffre, mec...

— Mec ? s'emporta Oscar. Il s'appelle Mec, le nouveau ?

Il pointa l'index vers Bolan. Vociféra :

— Je veux voir ses deux mains vides ! Pourquoi il les cache ? Tu vois comme il les garde collées contre la bagnole ? Écarte-toi de la caisse, putain, viens par ici ! Montre tes mains, si t'es clean !

Le débit d'Oscar s'emballait. Une portière s'ouvrit sans bruit à l'arrière du Land Cruiser. Turner essaya encore d'arrondir les angles. Tout en sentant venir l'inéluctable.

— Calme-toi, Oscar, y a pas de piège, c'est cette pluie de merde ! Et il est tard !

— Pas de piège ? Pourquoi tu parles de piège, Greg ? Pourquoi t'es tout gris ? T'as peur ? T'as peur de lui ?

Le caractère naturellement soupçonneux d'Oscar n'avait pas besoin de beaucoup de carburant pour s'embraser. Deux cents kilos de came échangés contre une montagne de liasses de dollars, en fin de nuit et sous la pluie, en plein Philadelphie, c'était il est vrai une situation qui favorisait la paranoïa.

C'est Pete le Flemmard qui involontairement mit le feu aux poudres. La tournure du rendez-vous devenait si manifestement dangereuse qu'il n'en pouvait plus de transpirer de frousse, rivé à son volant, avec quasiment sous le nez le Beretta que Bolan, appuyé à la carrosserie, la main droite dissimulée dans l'obscurité, plaquait contre la vitre. Pete perdit le peu de sang-froid qui lui restait, quand Oscar hurla :

— C'est un flic, ce mec ?

Pete Bras-cassé ouvrit alors la portière d'un coup d'épaule, avec l'espoir assez fou de déséquilibrer Bolan, de bondir sur ses pieds et de filer à toutes jambes... Il se voyait piquer un sprint jusqu'aux arbres, en zigzaguant si besoin pour éviter les gouttes et les balles, et cavalier s'il le fallait tout le restant de la nuit. Il était prêt à tout pour être ailleurs.

C'était un plan d'urgence, à exécuter sans délai, avant que sa vessie ne le trahisse. Il faillit réussir.

La bourrade dans la portière déséquilibra en effet Bolan, à l'instant où le porte-flingue descendu du Land Cruiser faisait feu sur lui. Les éruptions d'Oscar avaient chauffé à blanc ses complices, il avait pointé le doigt sur la cible prioritaire, la situation ne pouvait que dégénérer en fusillade. Les balles de 9 mm tirées par un mini-Uzi transpercèrent la portière de la Lexus au lieu de toucher l'Exécuteur, et fauchèrent Pete quand il bondit hors du véhicule. Sa course fut stoppée net, au coup de pistolet du starter. Il boula sur le sol en criant, la poitrine et le ventre truffés de plomb. Lorsqu'il s'immobilisa, le nez dans une flaque, les entrailles répandues dans la boue, il était mort. Sans avoir eu la satisfaction d'entendre le hoquet de douleur du tireur, touché en pleine tête par la riposte du Beretta.

Le Guerrier avait plongé au sol, roulé sur lui-même et bloqué son bras droit tendu, pour viser avec soin le flingueur. Il n'avait qu'un droit minime à l'erreur, face à un P.M. prêt à arroser la scène à quinze pas. Il fallait faire mouche et impressionner les deux autres, Oscar et le chauffeur du Toyota. Les contraindre à la défensive. Contre-attaquer et garder l'initiative...

Dans le désordre qui s'emparait du carrefour noyé de pluie, le claquement sec du mini-Uzi déclenchant cris, chuintements de tôle et jurons variés, la détonation du Beretta 93-R ne fut pas seulement tonitruante, elle figea la scène, lorsque le tireur, portant la main à sa tête, la trempa directement dans sa boîte crânienne ouverte, qui prenait l'eau de toutes parts. Puis il s'écroula.

Oscar le soupçonneux s'était jeté de côté. Il s'accroupit, insulta Greg Turner en espagnol. Comme lui, il ne portait pas d'arme, apparemment. Le gage d'un deal tranquille ! Mais il faufila sa main jusqu'à sa cheville tout en glapissant :

— Tu t'es laissé enfumer par la D.E.A., salopard !

Greg Tuner protesta sans conviction. La façon dont Bolan avait provoqué Oscar aurait suffi à prouver que l'hypothèse était stupide, car jamais un agent des Stups infiltré dans une telle transaction n'aurait vendu la mèche aussi grossièrement. Mais l'heure n'était plus au raisonnement et à la logique, justement parce que l'autre vicelard avait fait perdre la tête à Oscar, le poussant à commettre l'irréparable...

Greg Turner battit en retraite, sautillant sous la pluie jusqu'à la Lexus. Oscar cessa de l'injurier, mais ce fut pour détendre le bras, avec force, dans sa direction.

— Crève ! lança-t-il, en même temps que son poignard fendait l'air.

Le Beretta de Bolan tonna de nouveau, le projectile fit un bel accroc à l'imperméable d'Oscar, juste au-dessus de l'épaule. Il se rejeta en arrière avec un cri de douleur, mais le mal était fait : Greg Turner porta les mains à sa gorge, tournoya sur lui-même, emporté par un ultime et vacillant pas de danse, puis s'affaissa sur le capot de la Lexus, avant de glisser à terre.

Oscar n'était pas hors de combat, car il boula sur le sol, se rétablit et se mit à courir vers les premiers arbres. L'Exécuteur s'était relevé pour s'élancer à sa poursuite, quand un chapelet de détonations marqua l'entrée en action du troisième homme dans la Land Cruiser. L'aboiement sec d'un AK 47. Une volée de balles siffla à ses oreilles, tel un essaim de frelons vrombissant. Le feuillage derrière lui fut haché menu, des écharde arrachées des troncs allèrent se ficher dans l'échine des écureuils qui prenaient la fuite... Le bonhomme ne faisait pas dans le détail, il avait calé le sélecteur de sa Kalach sur le mode rafale et il s'imaginait sans doute que celui qui faisait le plus de bruit, tirait le plus de balles, sortait vainqueur de la partie ! Un accro aux jeux vidéo, prêt à battre son record de points en dégommant tout ce qui bougeait, et même ce qui ne bougeait plus...

Bolan, en roulant sous la Lexus pour s'abriter de la grêle, sentit tressauter contre lui le corps sans vie de Pete, qui n'en demandait pas tant, mais reçut un supplément de plomb. Puis les phares explosèrent, le pare-brise fut pulvérisé. Bolan, recroquevillé sous le châssis, se demanda si le fou furieux n'allait pas finir par toucher le réservoir... La Lexus, avec son moteur hybride, avait quand même besoin d'essence, non ?

A peine s'était-il posé la question qu'un soudain silence, bercé par l'averse qui crépitait avec obstination alentour, lui fournit la réponse : le matamore avait vidé son chargeur. Bolan l'entendit s'approcher, dans un clapotis de mocassins piétinant le sol détrempé. Il l'entendit rigoler, se féliciter de son carton, se congratuler d'avoir battu tous les records. Il l'entendit enfin appeler, d'un ton enjoué :

— Oscar ? Où tu es ? J'ai eu ces ordures ! Je te jure ! Oscar ?

Il n'y eut pas de réponse. Bolan suivit les mocassins en train de faire le tour de la voiture. Ils s'arrêtèrent face au coffre. Le fana de la gâchette riait à la pensée de son contenu... Deux cents kilos ! Il avait dû s'en farcir copieusement le nez, mais il était partant pour une pincée supplémentaire. Une récompense, après son exploit... Il pesa des deux mains sur le hayon, mais celui-ci refusa de s'ouvrir. Au moment où l'arrière de la berline se relevait, la sensation d'une double morsure aux chevilles le tétanisa. Il se raidit en beuglant de terreur. Perdit l'équilibre lorsque les deux mains qui lui broyaient les tendons comme les mâchoires d'un molosse le décollèrent de la gadoue d'une traction puissante. Le choc contre la calandre, d'une violence qui lui coupa le souffle, produisit un horrible bruit d'articulation qui casse, semblable à une branche sèche brisée sur un billot. Les deux chevilles fracturées, le flingueur hurla à la mort en s'écrasant au sol, cramponné à sa Kalach au chargeur vide. Ses rêves de gloire fracassés en plein vol... La coke qui noyait son regard ne suffirait pas à anesthésier la douleur. Ses yeux se révoltèrent et il s'évanouit en voyant le type qu'il était sûr d'avoir truffé de plomb ramper hors de l'abri de la Lexus, pointer sur sa tempe le canon d'un automatique noir et sinistre comme les ténèbres qui lui tombaient dessus à toute vitesse.

— T'as gagné une partie gratuite, murmura le Guerrier.

Puis il pressa la détente.

Derrière lui, une plainte s'éleva, semblable au grincement d'un piano désaccordé. Il se retourna, boueux et ruisselant, mais assurément vivant. Greg Turner ne pouvait en dire autant. Son beau costard maculé de sang, brûlé par les balles, pendouillait comme une loque, et sa chemise en soie était en lambeaux. La rafale de Kalach n'avait pas égaré tous ses projectiles, Turner en avait récolté deux ou trois, mais sa vie s'enfuyait par sa gorge, où la lame du poignard d'Oscar s'était fichée de toute sa longueur. D'une main, Turner se cramponnait au manche. Les mots qu'il prononça avaient l'air de sortir directement de la plaie, plutôt que de sa bouche où bouillonnaient des bulles de sang.

— T'es un fortiche, mec !

— Je survis, acquiesça Bolan.

— Les boss vont être contents ! Ils te feront la peau !

— Verdone ? Ils sont plusieurs ?

Il jouait l'ignorant et le soupir méprisant du blessé fit crever entre ses lèvres une grosse bulle rouge. Sous les cheveux frisés, le front contracté du Black se creusa un peu plus, un voile obscurcit son regard.

— T'as encore du chemin, avant d'aller à dame...

Un spasme, une série de bulles. Le voile s'épaissit.

Pas un voile de mariée, mais celui d'un catafalque. L'Exécuteur referma sa main sur celle du blessé, lui serra les doigts sur le manche du poignard.

— T'es un fortiche toi aussi, mais tu meurs, Greg...

Turner battit des cils. Émit un pauvre râle.

— Verdone et les cousins du New Jersey, chuchota Bolan à son oreille. Ils vont être très en rogne et c'est ça que je cherche, figure-toi. Leur pourrir la vie !

En se fiant à la crispation des paupières, à la dilatation des narines, on aurait pu croire que Greg Turner appréciait la chose comme une bonne blague. Il ne fallait pas craindre d'extrapoler, bien sûr. Mais peut-être était-ce tout de même une lugubre jubilation qui lui donna la force de dire encore :

— Les Giaco et leur putain de camion... Qu'ils crèvent tous !...

Le poignard qui transperçait sa gorge bougea entre ses doigts. Ses doigts que la main de Bolan forçait à resserrer leur prise.

— Où est le camion ?

Le regard du trafiquant se voila définitivement, mais sur ses lèvres, à moins que ce ne fût au vif de la plaie, Bolan capta un mot, qu'il était inutile d'espérer faire répéter.

— Redwing...

Les doigts se crispèrent. Ceux du mourant ne purent échapper au mouvement que leur imprimaient ceux de l'Exécuteur. La lame ressortit d'une secousse, le sang jaillit. Greg Turner mourut.

CHAPITRE VIII

L'agent de patrouille Jonathan Birkett, affecté au poste de police de Pennsylvania Avenue, avait terminé son service à 4 heures du matin et fait un détour par la gare centrale pour y déposer son équipier Daniel Mac Leod. Il avait repris Arch Street vers l'est, traversé la Schuylkill River et remonté la 22^e Rue vers le nord. Puis tourné dans Poplar Drive devant la statue de Lincoln. Il roulait sous une pluie battante dans la 33^e Rue, longeant Fairmount Park en direction de Logan, la banlieue où il habitait, quand un homme jaillit de nulle part, en titubant, et se jeta quasiment sous ses roues.

Birkett conduisait prudemment parce que en plus de la pluie, qui réduisait la visibilité, il était fatigué et pas loin de s'assoupir. Il écrasa le frein de la Plymouth Fury, dérapa sur quelques mètres et, d'un coup de volant, évita de percuter le type qui chancelait en se tenant le bras. Il eut la vision, à travers le pare-brise dégoulinant, d'un homme au teint mat, aux cheveux huileux et aux sourcils noirs en broussaille, qui se rejetait en arrière pour éviter le choc, et se remettait aussitôt à courir !

Jonathan Birkett en fut si surpris qu'il lui fallut plusieurs secondes pour réagir. Le temps pour la tache de sang laissée sur sa portière d'être délayée par la pluie; et pour le blessé, de traverser la chaussée et de s'engager dans Diamond Street. Alors qu'il s'apprêtait à descendre de voiture pour lui porter secours, Birkett se ravisa, fit marche arrière et bifurqua à sa poursuite. Il n'avait plus du tout envie de s'endormir...

Il rattrapa le fuyard au coin de la 32^e Rue. Hors d'haleine, le bonhomme était trempé, crotté et rendu de fort méchante humeur par l'arrêt devant lui de la voiture de patrouille. Birkett en descendit. Il avait ouvert l'étui de ceinture de son Smith & Wesson. Il interpella l'homme au type latino prononcé en forçant sur son accent du Midwest :

— Hé, un problème, *mister* ? Laissez-moi vous conduire à l'hôpital, vous en avez besoin ! Vous devriez faire confiance à un membre de la police municipale, vous savez...

Il montrait l'épaule d'où coulait le sang, et examina en s'approchant l'accroc dans l'imperméable...

— Vous avez récolté ça où, monsieur ?

En même temps que l'agent croisait le regard du blessé, et réprimait un frisson, il tira de son étui le .38 Spécial.

— Je crois que vous allez devoir vous expliquer, monsieur, dit-il, montrant avec fermeté la direction de la Plymouth.

Oscar Gallego serra les dents, mais il était exténué, et l'agent, tout poli qu'il soit, était désormais sur ses gardes. C'était bien sa chance, pensa Oscar en ravalant sa colère, de tomber sur un flic en vadrouille, après avoir échappé de justesse au *pistolero* qui accompagnait Greg Turner et avait fait capoter le deal...

Il marcha jusqu'à la voiture, dut se prêter à une palpation. Lorsque Jonathan Birkett se fut assuré qu'il n'avait pas d'arme, il le fit asseoir à l'arrière, menotta le poignet de son bras valide à une barre, sans se soucier de ses récriminations. Ensuite seulement, il décrocha le téléphone de bord et joignit le poste de Pennsylvania Avenue. Son pote Martin était de permanence.

— Salut, Marty ! Il m'en arrive une pas ordinaire ! J'ai cru ramasser un auto-stoppeur, mais c'est en fait un type qui a pris une balle, lui annonça-t-il en épiait son passager. Un Latino... Ouais... A Fairmount Park, sur la 33e Rue et Diamond Street... Envoie une voiture, s'il te plaît, parce que c'est un drôle de client, à mon avis... Sa tête serait dans nos archives que ça ne m'étonnerait pas...

Martin se moqua des dons de physionomiste de Jonathan, mais ce dernier ajouta :

— Rubrique narco... Ça sent la poudre à plein nez !

Et il eut la satisfaction de voir son client lui dédier une vilaine grimace.

Le jeune métis à dreadlocks qui était en faction dans le hall de *The Inquier* cette nuit-là avait consenti à ôter de sa tête les écouteurs qui déversaient dans ses oreilles une musique jamaïcaine à laquelle le visiteur nocturne était à coup sûr étranger. La figure cabossée, le costume froissé et l'expression lugubre de Nelson Plasnick appartenaient à un univers qu'on n'avait pas forcément envie de connaître... Le grand sourire du jeune homme s'était évanoui quand le boxeur lui avait demandé de prévenir Mme Alice Cheng qu'il désirait la voir...

— Mme Alice Cheng ? La propriétaire ?

— Ouais, la femme de Mike Cheng, de Brooklyn !

Plasnick hochait la tête avec conviction, l'autre dodelinait de la sienne en la trouvant bien bonne. Le revolver qui était apparu entre eux avait évidemment changé l'ambiance. Dans la grosse pogne aux phalanges rougies du visiteur, il n'avait rien d'un jouet. Le jeune rasta avait supputé que l'heure n'était pas à la plaisanterie.

— De la part de qui, monsieur ?

— De la part de la Foudre, short bleu nuit et ceinture pourpre, des couleurs que Mme Cheng adore, elle les portait ce soir, au Wachovia Center...

Face à la mine ébahie du jeune homme, Nelson Plasnick avait

précisé avec la patience qu'on accorde volontiers aux enfants attardés :

— J'ai gagné ce soir au Wachovia Center. Un championnat du monde lourd-léger WBO contre Sanchez... K.-O. à la douzième reprise, à quinze secondes du gong ! Le journal électronique au-dessus de ta tronche ne parle que de moi ! Il faut que je voie Mme Cheng, O.K. ?

— Pour fêter ça ? avait cru deviner l'autre, tout à coup compréhensif.

— Pour lui raconter comment on a voulu me descendre, tout à l'heure, pour avoir désobéi aux ordres.

Un mouvement du canon du revolver avait ponctué la phrase. Le regard de Plasnick, sous les lourdes paupières enflées, était fébrile.

— Magne-toi, mon gars, je suis crevé !

Le garçon avait décroché le téléphone en tremblant et obtenu, après une longue minute d'attente, un responsable dans les étages. Le permanencier de service...

— Alan ? C'est Nat, à l'accueil... Il y a là, en face de moi, le boxeur qui a mis Sanchez K-O.

— Nelson la Foudre Plasnick ? Nom de Dieu !

Nat avait répété le nom complet, Plasnick avait confirmé d'un hochement de tête, Alan Kellaway avait juré derechef.

— Envoie-le-moi, Nat ! Bon Dieu, j'en reviens pas ! Fais-le monter tout de suite...

— Oui, je crois qu'il voudra peut-être monter... Mais...

Plasnick avait entendu et secouait négativement la tête.

— Non, Alan, il ne veut pas monter, avait rectifié Nat. Vaut mieux que tu descendes toi-même !

Kellaway avait voulu discuter, alors Nat s'était écrié :

— Ce type a des poings comme des enclumes, nom de Dieu ! Et il me braque un revolver dessus ! Alors viens t'en occuper, s'il te plaît...

Skinner avait quitté la table de poker à 4 heures du matin en ayant perdu six mille dollars. Mauvaise soirée, mais il avait failli en perdre le double, et se consolait comme il pouvait. Pour rejoindre sa voiture dans South Street, il avait couru sous l'averse, maigre silhouette de chat écorché sautillant de flaque en flaque. Il était agile et rapide, mais tout de même trempé, en s'asseyant dans le baquet défoncé de la Toronado 66. Son costume élimé en avait vu d'autres, mais ses chaussures fatiguées prenaient l'eau comme un rafiote percé. Il avait craint que le moteur de la vieille Oldsmobile refuse de partir, pour cause d'allergie à la pluie, mais la douce mélodie du V8 l'avait rassuré. Même les essuie-glaces avaient consenti à se dégripper, lui insufflant un regain d'optimisme. Quand il eut pris connaissance du message laissé sur sa boîte vocale, il éprouva plus que de l'optimisme : la

certitude qu'avant la fin de la nuit, son avenir serait repeint en rose...

Pour s'en convaincre, il vérifia le contenu d'une poche en tissu dissimulée sous le tableau de bord de la Toronado. Le petit deux pouces Smith & Wesson Bodyguard tenait peu de place et tirait du .38 Spécial. En vérifiant que les cinq alvéoles du barillet étaient garnies, Skinner sifflotait d'aise. Il avait déjà oublié les mauvaises cartes de la soirée. Celle qu'il tenait en main était d'une autre trempe...

Il plaça le revolver dans la poche intérieure de son blouson, sentit l'acier froid contre sa poitrine et démarra. Tout en roulant vers l'ouest, il récapitulait les éléments en sa possession concernant sa cible. Puisque la chance allait de nouveau lui sourire, il était décidé à ne pas perdre de temps. South Street le menait tout droit, de l'autre côté de la Schuylkill River, dans le quartier des Universités. Il le traversa vers le nord par la 38^e Rue et dix minutes plus tard, après quelques hésitations et un demi-tour, il se gara dans Baring, en face d'un immeuble récent, luxueux et forcément ultra-sécurisé. La cible habitait là, au douzième étage. Skinner avait effectué les repérages au mois d'août, échafaudé un plan compliqué, puis un autre beaucoup plus simple, quoique plus risqué. En pure perte, puisque l'ordre de passer à l'action n'était pas venu.

A présent qu'il l'avait reçu, il pouvait toujours gamberger à loisir, bâtir des scénarios et se repasser maintes fois le film... L'essentiel était de guetter l'occasion et de savoir la saisir sans tergiverser. Pour tuer quelqu'un, Skinner se fiait davantage à son instinct qu'à son intellect. Son instinct lui soufflait que le moment où Alice Cheng quittait son immeuble pour se rendre au journal, le matin vers 7 heures et demie, était le meilleur possible pour agir. Parce qu'elle restait parfois une ou deux minutes devant l'entrée de l'immeuble, en attendant que le portier-voiturier arrête à sa hauteur la voiture qu'il était allé chercher dans le garage du sous-sol. Une Pontiac G8 GT qu'elle conduisait elle-même. Parce qu'à cette heure matinale, où l'animation et la circulation étaient encore faibles, le risque pour lui n'était pas mince, mais moindre qu'à tout autre moment de la journée...

Il suffisait de revenir dans trois heures. A moins de faire un somme dans la Toronado... Skinner pesait le pour et le contre quand un taxi le dépassa et stoppa juste en bas du perron en marbre. Il tendit le cou, remit les essuie-glaces en marche. Son rythme cardiaque s'accéléra quand une silhouette élancée en imperméable clair sortit de l'immeuble à petits pas pressés et, sans prendre le temps d'ouvrir le parapluie qu'elle tenait à la main, descendit les marches et s'engouffra dans la voiture. Le taxi repartit aussitôt. Skinner siffla entre ses dents et démarra derrière lui.

La chance décidément avait tourné. Alice Cheng n'avait plus longtemps à vivre...

La politesse de l'agent de patrouille Jonathan Birkett à l'égard de son passager n'avait pas survécu à la première tentative de discussion avec ce dernier. Birkett voulait savoir à qui il avait affaire, qui avait tiré sur le blessé, et où, et pourquoi... Oscar Gallego avait ignoré les questions, puis répondu par une litanie d'insultes en espagnol. Enfin, il avait craché à la face de Birkett qui prétendait le rendre plus coopératif en lui agitant son S & W sous le nez.

Une première gifle était partie, le canon du revolver avait égratigné la peau du Latino sous le menton. Avant de heurter l'orifice de la balle, un beau trou rond dans le tissu brûlé.

— Tu vas me dire où tu as récolté ça, bougre de camé ? avait fulminé l'agent en forçant son suspect à le regarder.

Avant que Gallego ne lui crache de nouveau à la figure, Jonathan Birkett lui avait décoché une bourrade dans l'épaule. Celle que la balle avait transpercée, sans avoir touché l'os, toutefois. La douleur dans les chairs était suffisante pour faire grimacer le Latino. Le choc l'avait fait crier. Le guidon du .38 Spécial lui avait fendu la narine en lui remontant dans le nez. Le chien était armé et l'agent déterminé. Une nouvelle pression du poing fermé sur la blessure, comme pour stopper l'écoulement du sang, et Oscar avait bredouillé :

— Là-haut, au carrefour de Reservoir Drive...

Jonathan Birkett lui avait jeté une poignée de Kleenex avant de se remettre au volant. Cinq minutes plus tard, après avoir rappelé Martin au Q.G., pour l'avertir de sa destination, il débouchait au sommet de la butte où Randolph Drive croisait Reservoir Drive. Et il resta muet de stupeur en découvrant le théâtre du règlement de comptes.

La Lexus garée dans l'ombre des arbres était criblée d'impacts. Il y avait un cadavre de part et d'autre de la calandre. En se penchant sur le plus proche, Birkett poussa une exclamation. Il avait reconnu Greg Turner, qui occupait à la rubrique « drogue » de la ville une place en vue, pas loin de la première quand on tentait d'établir les circuits de distribution. Turner avait une vilaine plaie à la gorge, et au moins deux balles dans le corps. Birkett contempla en frémissant la lame ensanglantée du poignard tombé à côté de lui. La mort brutale de Turner allait assurer la première page à cette affaire pendant des jours, songea-t-il en rectifiant machinalement le pli de son uniforme...

A l'arrière de la voiture, il découvrit un autre cadavre. Un Latino, comme son suspect. Son AK 47 ne l'avait pas prémuni de la piqure mortelle qui lui avait fracassé l'os temporal. Birkett se redressa en prenant appui sur le coffre. Il distingua à vingt pas un quatrième corps. Courut jusqu'à lui, constata qu'un mini-Uzi n'avait pas mieux protégé son possesseur. Se penchant sur le cadavre, il écarquilla les yeux au-dessus d'une sorte de calebasse remplie d'un magma

répugnant, une flaque rosâtre diluée par la pluie. Les gouttes claquaient sur les parois. Le récipient était placé entre les deux épaules du mort, encadré par une paire d'oreilles. Chacune percée d'un anneau. C'était un maigre indice pour déterminer le type ou l'âge de la victime. Birkett se retint de justesse de vomir. La coupe était pleine et il battit en retraite. Il s'avisa en promenant alentour un regard hébété, qu'il était trempé, couvert de sueur, et que la portière du coffre de la Lexus était relevée... Il chancela jusque-là, son .38 à la main, vaguement conscient que des phares approchaient, et des lueurs de gyrophare infiniment réconfortantes...

Il braqua le S & W en retenant son souffle, mais aucun diable ne jaillit à sa rencontre. La malle arrière ne recélait pas non plus de cadavre. Seulement un empilement méticuleux de poches de plastique transparent qui contenaient de la poudre blanche. Bouche bée, Jonathan Birkett renonça vite à évaluer la quantité de drogue qui se trouvait sous son nez, à portée de narine. Il fut tout juste capable d'imaginer la photo que cela ferait, à la une des journaux : l'agent Birkett posant fièrement devant le coffre plein. Une saisie record ! Sa saisie...

Les imprécations en espagnol de son suspect, dans la Plymouth de patrouille, le ramenèrent à la réalité. Menotté à l'arrière, maculé de sang, le visage déformé par la douleur de sa blessure, plus vive à mesure que diminuait l'effet de la coke qu'il avait reniflée, le Latino roulait des yeux fous et ne cessait de vitupérer le chien qui s'était enfui avec la caisse...

Birkett voulait comprendre. Il cria et secoua sans ménagement son prisonnier.

— Qu'est-ce que tu racontes, abruti ? Parle moins vite !

Mais aucune menace, aucune gifle n'aurait calmé la fureur d'Oscar Gallego. Il délirait. De ses propos décousus, Birkett finit par déduire qu'un fieffé chien bâtard s'était barré avec le 4x4 et le fric... L'argent de la transaction, évidemment.

— C'est lui la cause de ce bazar ? demanda tout à coup une voix dans le dos de l'agent.

Birkett aperçut en se retournant deux voitures : une Plymouth identique à la sienne, dont s'extrayaient deux de ses collègues de Pennsylvania Avenue, et une Buick qui transportait deux hommes en imperméable et chapeau mou. Dont l'un se présenta laconiquement, tandis que l'autre, n'obtenant pas de réponse à sa question, écarta Birkett et se pencha sur le prisonnier.

— Ross, D.E.A., avait dit le premier.

— Oscar Gallego ! Bingo ! s'écria le second.

Revenu de sa surprise, Jonathan Birkett fut un peu long à saisir que Gallego était le nom de son prisonnier, tandis que l'enquêteur de

la D.E.A. peu soucieux de se présenter ne s'appelait pas Bingo mais Mulligan, parce que Ross, agenouillé près de Greg Turner, l'apostropha, tout excité :

— Hé, Mulligan, viens voir qui a morflé ! Notre pote Greg Turner !

— Super bingo !

Puis les deux hommes se penchèrent sur le coffre et son chargement. Ils parurent impressionnés. Ross esquissa une danse du scalp. « Super Bingo » Mulligan, à court de superlatifs, ne sut que siffler entre ses dents. Jonathan Birkett crut opportun d'intervenir :

— Le petit malin qui est la cause de tout ce bazar, comme vous dites, a pris la fuite avec la bagnole des Latinos, si j'ai bien compris... La caisse et le fric qui devait payer la livraison...

Ross et Mulligan avaient chacun un portable à l'oreille. Ils demandaient des renforts, exigeaient le black-out vis-à-vis des médias, citaient Turner, Gallego et des quantités folles, au moins cent cinquante kilos... Ils daignèrent à peine accorder un coup d'œil au flic en uniforme qui se rengorgeait stupidement, alors qu'il était trempé comme une soupe.

Jonathan sentit que l'affaire lui échappait déjà. Il resta planté sous la pluie, désespéré, son Smith & Wesson à bout de bras. Insistant, alors que les deux autres ne l'écoutaient même pas :

— Le suspect pourra nous en dire plus sur cet homme qui a fait tout foirer... Il s'appelle Mec...

Le taxi s'arrêta au ras du trottoir sur Broad Street, juste derrière un Nissan Pathfinder. Alice Cheng en descendit, un téléphone portable à l'oreille, son parapluie dans l'autre main, qui s'ouvrit avec un déclic. Pas plus grand qu'une ombrelle, il offrait contre l'averse une protection dérisoire. De l'immeuble de *The Inquirer*, sortit un jeune métis à la coiffure rasta, qui vint à sa rencontre en déployant un parapluie beaucoup plus grand. Alors que le taxi repartait, la Taïwanaise s'immobilisa face au building, et jeta vers son sommet un regard prolongé, assorti, malgré la pluie qui lui cinglait les joues, d'un grand sourire. On aurait dit qu'elle faisait un vœu. Là-haut, il était question de la victoire par K.-O. d'un boxeur au nom polonais...

A l'intérieur de la Toronado 66 garée contre le trottoir opposé, légèrement en retrait, moteur tournant au ralenti, Skinner avait la main sur la poignée de la portière. Le nouveau champion du monde WBO dont le nom défilait dans les hauteurs ne lui disait rien. Le jeune rasta qui s'empressait pour abriter sa patronne, substituant son vaste parapluie au sien, ne semblait pas de taille à s'interposer. La distance jusqu'à la porte vitrée du rez-de-chaussée était juste assez grande pour qu'il y parvienne en même temps qu'eux. A condition de s'élancer tout de suite et de ne pas glisser sur les dalles mouillées du terre-plein...

Skinner ouvrit la portière, posa un pied dehors et pataugea dans une flaque assez profonde pour submerger sa chaussure. Le désagrément était réel, il fit la grimace et résolut de se presser pour l'abréger. Les deux pieds dans le caniveau, il aperçut le couple qui se dépêchait. Vérifia machinalement que le Bodyguard, contre sa poitrine, était là, accessible. Une balle de .38 Spécial à bout portant. Une deuxième sur la victime à terre, pour ne pas lui laisser une chance. Une troisième éventuelle pour le rasta... Quinze secondes d'adrénaline à haute dose. Et la vieille Toronado pour rejoindre Spring Garden, faire le tour du bloc, se lancer sur Vine Expressway...

Skinner prit son élan pour traverser. Le corbillard surgit sur ses arrières, à vitesse réduite. Comme un croque-mort en maraude, cherchant un client à embarquer. Le chauffeur fit un écart pour l'éviter, donna un coup de klaxon qui s'entendit à peine dans le crépitement des gouttes sur l'asphalte et sur les carrosseries. Skinner poussa un cri et se rejeta en arrière. La calandre le frôla, le rétroviseur extérieur lui heurta la hanche. Il perdit l'équilibre et tomba à la renverse, sur la chaussée ruisselante. Se reçut sur les fesses, se redressa à demi, en tremblant, et pas seulement à cause du bain de siège forcé. Il avait eu le temps d'apercevoir, à l'avant du corbillard, un visage connu. Celui de Joe « Butcher » Bagley. Une tête directement posée sur des épaules de lutteur, dont on pouvait se féliciter de ne pas la croiser trop souvent...

Le Boucher, en quête d'une proie, d'une pièce à découper !

Skinner frissonna et reflua précipitamment dans l'obscurité du trottoir, jusqu'à la Toronado. Il plongea à l'intérieur, déversant dans l'habitacle quelques litres de flotte échappés de ses vêtements et de ses chaussures. Devant lui, les feux stop du corbillard, arrêté juste à hauteur du Pathfinder, brillaient, nimbés de pluie. Le sinistre corbillard ne repartait pas. Il ne faisait pas non plus marche arrière. Personne n'en sortait. Skinner ne se sentait pas en état de supputer la raison d'une si étrange conduite. Son pied ripa sur la pédale mais réussit à trouver l'accélérateur. Le V8 vrombit, les trois cents chevaux hennirent, prêts à cavalier loin du Boucher et de son couteau d'équarisseur.

La Toronado fit un demi-tour audacieux sur Broad Street déserte, au nez et à la barbe du corbillard de mauvais augure. Brûla deux feux en direction du City Hall. Enfila Market Street vers l'est. Skinner ne commença à respirer qu'en vue du palais de justice. Il leva le pied, se rendit compte qu'il avait complètement oublié Alice Cheng, sa victime désignée. Puis, en glissant une main sous son blouson, il constata que le petit deux pouces Smith & Wesson ne se trouvait plus là, contre son cœur qui battait encore la chamade.

Il avait perdu le Bodyguard dans sa chute, raté son contrat, croisé

le Boucher et il était toujours en vie... Il hésitait encore à croire que la chance avait vraiment tourné en sa faveur...

CHAPITRE IX

La porte coulissante de l'entrepôt de Callowhill était restée grande ouverte, mais Bolan ne s'était pas risqué à aller vérifier si le cadavre de Jerry Crabbe s'y trouvait encore. Il s'était contenté de faire le tour du parking du supermarché, au volant du Land Cruiser. Pour constater, comme il s'en doutait, que Nelson Plasnick ne l'avait pas attendu. Le boxeur avait filé avec le Pathfinder de location à bord duquel l'Exécuteur était arrivé la veille en début de journée à Philadelphie, en provenance de Washington D.C.

Dans la capitale fédérale, où il ne s'aventurait pas souvent, il avait, le temps d'un verre dans le bar d'un hôtel discret éloigné de Capitol Hill, rencontré Hal Brognola. Son ami devenu, au ministère de la Justice, le pilier de la lutte contre le Crime organisé en général et la mafia en particulier. Lorsque l'Exécuteur opérait seul, loin du soutien logistique du Black Warriors Ranch, l'unité clandestine anti-mafia et antiterroriste mise en place au fil des années par Hal Brognola, les occasions de rencontre entre les deux hommes étaient rares, ils n'échangeaient des informations qu'avec un luxe de précautions, à travers des téléphones mobiles cryptés, et en s'en tenant au minimum.

Les circonstances qui les avaient réunis à la périphérie de Washington, cette fin d'après-midi-là, ne devaient rien au hasard, en tout cas pour *Justice One*. Il venait de débarquer à National Airport, il avait un petit moment devant lui. Et une idée derrière la tête, Bolan l'avait deviné en découvrant, sous le coude de son ami, un mince dossier.

Hal Brognola n'y avait fait allusion qu'au moment de se séparer, après une discussion à bâtons rompus d'un gros quart d'heure. Une Lincoln aux vitres teintées l'attendait sur le parking privé à l'arrière de l'hôtel. Le chauffeur au volant avait manifesté sa légère impatience en baissant puis en remontant sa vitre, pour scruter le ciel tout bleu d'un air inquiet, comme si la météo venait d'annoncer une tempête de neige...

— Il s' imagine que la raison de mon détour par ici est un rendez-vous galant ! avait plaisanté Brognola, après un discret coup d'œil à l'extérieur.

Le salon où ils se trouvaient n'avait qu'une seule fenêtre, occultée par des rideaux. Pour s'y rendre, Bolan n'avait croisé personne, même le bar sombre au fond duquel s'ouvrait la pièce était déserté. Brognola avait congédié pour une heure la protection rapprochée que lui valaient ses fonctions, et que sa réputation d'inflexible ennemi des pourris justifiait. La Ford avec deux hommes armés à son bord avait

continué sa route vers le Capitole, tandis que la Lincoln bifurquait pour longer l'Anacostia River.

Le détour constituait une entorse aux règles de sécurité habituelles, et l'agenda de Brognola prévoyait un rendez-vous au *Justice Department*. Le soupçon d'impatience du chauffeur était dû au retard qui s'annonçait, qu'il allait devoir combler en ralliant le centre-ville en un temps record, à l'heure des plus gros embouteillages...

Hal avait consulté sa montre et soupiré.

— Les meilleures choses ont une fin, Striker... On m'attend et c'est une réunion importante... Des gens du Pentagone, de la Sécurité nationale... Pour une histoire pas claire, évidemment... Une de plus ! Je fréquente presque autant de militaires que de policiers, ces temps-ci...

Il n'avait pas donné de détails, mais cette précision avait suffi à mettre la puce à l'oreille de Bolan. D'autant que son ami l'avait appuyée d'un regard au dossier demeuré sur la table.

— Tout se mélange, pas vrai ? avait-il insisté. Les frontières sont poreuses, entre Crime organisé et terrorisme...

Il était parti en oubliant son dossier...

C'est ainsi que l'Exécuteur avait pris connaissance, deux jours plus tôt, de certains faits récents concernant un boxeur du nom de Nelson Plasnick; et un camion, acheminé par lui de Bayonne à Philadelphie, trois semaines auparavant, dont le destinataire final inquiétait au même titre que le mystérieux chargement.

Outre trois feuillets imprimés dont la provenance avait été soigneusement effacée, mais qu'on imaginait facilement barrés de la mention « ultra-confidentiel », le dossier d'Hal Brognola contenait une place pour le jeudi suivant au Wachovia Center de Philadelphie, où avait lieu un combat de lourds-légers, titre WBO enjeu, entre Plasnick et Evaristo Sanchez...

Contre toute attente, Plasnick avait gagné, se mettant dans de sales draps, dont l'Exécuteur l'avait tiré de justesse. Et à présent qu'il avait sauvé sa peau, il s'était éclipsé à la première occasion !

Bolan n'aurait pas misé sur le fait qu'il connaissait « Redwing », quel que soit le sens du dernier mot prononcé par Greg Turner, mais il lui aurait volontiers posé la question. Faute de quoi, il en était réduit à laisser un message sibyllin sur la messagerie d'un portable, en espérant qu'Hal Brognola aurait l'opportunité de l'écouter avant longtemps, et le loisir de le rappeler dans la foulée.

En attendant, il s'éloignait de Callowhill en songeant à quel point la situation était étrange. Il trimballait à l'arrière du Toyota plusieurs centaines de milliers de dollars contenus dans deux valises, contrepartie d'un deal de drogue qui avait mal tourné, un peu grâce à lui. Plus un arsenal appréciable, découvert dans un sac de voyage sous

la banquette arrière : un Heckler & Koch MP5 et un Glock, ainsi que des chargeurs en quantité, et une demi-douzaine de grenades défensives, preuve que les Latinos venaient au rendez-vous de Fairmount Park avec des arrière-pensées sournoises... Avec ses armes personnelles et le 7,65 confisqué à Turner, il ne se sentait pas démuni ! Mais il n'avait personne sous la main à qui demander le seul renseignement qui l'intéressait... Pour lequel il était pourtant prêt à payer cher, dans l'espoir de renouer le fil du chargement amené en camion par Plasnick dans l'entrepôt de Callowhill...

Tout en roulant, il passait mentalement en revue les noms cités par le troisième feuillet du dossier de Brognola. Massimo Verdone, Jamie Wallace, Luigi Fofi... et en tête de liste, tapis dans l'ombre, tirant les ficelles, les cousins de Jersey City, les caïds supposés de cette partie de la côte Est : Giacamonte et Corrado, les Giaco, comme les surnommait le document. Rien de ce qui transitait par le New Jersey, et le port de Bayonne en particulier, n'échappait à leur contrôle... Dans l'État le plus corrompu des États-Unis, les « Giaco » avaient la haute main sur tous les trafics. Le texte, probablement la copie d'un mémo enfoui au plus profond d'un coffre-fort fédéral, l'affirmait noir sur blanc, mais déplorait aussitôt qu'il n'y eût jusqu'alors aucune preuve de leur implication dans les activités du Crime organisé. Un aveu qui condamnait le rapport à ne jamais voir le jour, et son auteur à se faire hara-kiri, en cas de fuite intempestive !

Les Giaco, camouflés en hommes d'affaires respectables, à la tête d'entreprises prospères, restaient hors d'atteinte. Quel était alors le maillon faible, à Philly ? Fofi le book comptait pour du beurre, Wallace avait fait carrière sur le port et jouait les seigneurs, dans les patins d'Amie Moss, mais ce n'était qu'un second rôle; Massimo Verdone était l'ambitieux qui prétendait régner sur la ville. Le nouvel homme fort de Philadelphie, avec à n'en pas douter la bénédiction des parrains du New Jersey. Il sponsorisait la boxe, dictait sa loi aux bookmakers, avait la mainmise sur le trafic de drogue...

Pour un modeste entrepreneur de transport, conclut Bolan en empruntant la bretelle qui contournait la gare centrale vers le nord, c'était une sacrée réussite. L'entreprise qu'il avait quant à lui entamée dans la soirée, et qui consistait à pourrir la vie du pourri, en lui infligeant le plus de désagréments possibles, méritait de se poursuivre sur le terrain où Massimo Verdone se sentait certainement le plus tranquille...

La zone industrielle qui s'étendait le long des voies couvrait un vaste périmètre bordé par le Schuylkill Expressway. Les grandes lettres MVT aux couleurs de l'Italie qui clignotaient frénétiquement se repéraient de loin. Parvenu face au portail d'entrée, Bolan révisa son jugement : Massimo Verdone n'était pas un entrepreneur si modeste, à

en juger par la flotte de camions rangés perpendiculairement au quai de chargement du long bâtiment qui constituait son activité officielle. Sa couverture. A travers le haut grillage, il compta plus de trente camions rouges ou verts, de toutes tailles, mais majoritairement des gros; tous flambant neufs et de bonne constitution, de marques européennes réputées : Scandia, Volvo, Renault...

A l'extrémité du quai, une construction d'un étage abritait les services administratifs. On n'apercevait aucun signe d'une surveillance traditionnelle, ni garde ni chien, mais l'œil acéré de Bolan ne manqua pas de repérer, au sommet du portail d'entrée, le minuscule objectif de caméras miniatures. Il en repéra trois, imagina que les bâtiments devaient être eux aussi équipés de systèmes de détection. Était-ce l'indice que des secrets se trouvaient cachés là, qui justifiaient des mesures de protection sophistiquées ?

Bolan continua son chemin, dépassa les entrepôts frigorifiques de l'entreprise voisine, fit demi-tour et observa les environs. La seule poche d'animation à la ronde était la voie ferrée qui desservait les entreprises de la zone. Une file de wagons stationnait à hauteur d'une plate-forme de fret, sur l'arrière de MVT. Des hommes d'une équipe de nuit les déchargeaient, sous la pluie qui continuait de tomber. Des camions pleins de marchandises quittaient le site, d'autres faisaient la navette jusqu'aux hangars de stockage.

La solution se trouvait de ce côté. L'Exécuteur roula jusqu'à la première bifurcation permettant de rejoindre la voie ferrée, prit la route qui la longeait et se retrouva à l'entrée de la plate-forme de fret. Juste derrière, les grandes lettres bariolées clignotaient à la gloire de Massimo Verdone. Bolan croisa un semi-remorque qui s'en allait, pénétra à l'intérieur de la zone de chargement, malgré les panneaux qui en réservaient l'accès aux personnes autorisées, passa au large d'un préfabriqué éclairé, où des silhouettes pressées rentraient en courant, avec des papiers à la main, et ressortaient pour courir pareillement, sous la pluie drue, une fois tamponnés leurs documents... Au-delà, personne n'aurait eu envie, par un temps pareil, de se balader. A pied ou en camion...

Bolan s'éloigna d'une centaine de mètres, tous feux éteints. Puis il arrêta le Land Cruiser dans l'ombre des derniers wagons. Puisa dans l'arsenal des trafiquants latinos, et s'élança sous l'averse.

Avec l'intention de faire pâlir l'enseigne criarde et prétentieuse de MV Transport...

Par les baies vitrées du bureau, le panorama était à couper le souffle. Philadelphie s'étendait à perte de vue, ruisselante de pluie et de lumières, donnant l'illusion de rejoindre New York City vers le nord, Washington D.C. vers le sud, et de se jeter dans l'Atlantique à

l'est.

Mais dans les hauteurs de la tour de verre de *The Inquirer*, Nelson Plasnick n'avait accordé qu'un coup d'œil indifférent au paysage. Il n'avait d'yeux que pour Alice Cheng, assise en face de lui de l'autre côté d'un vaste bureau directorial, attentive, fraîche comme après une bonne nuit de sommeil, alors qu'il était à peine plus de 5 heures du matin.

Certes, elle ne portait plus comme au Wachovia Center la robe bleu nuit et la ceinture pourpre, les couleurs de Plasnick. Mais en jean et bottines, pull angora d'une chaude couleur miel, le visage pas maquillé et les yeux brillants de curiosité, elle n'en était pas moins éblouissante. De quoi empêcher Plasnick de s'avachir, dans le fauteuil où elle l'avait fait asseoir, avant de commander du café, des sandwiches...

Le boxeur en était à son troisième gobelet de café, il n'avait pas osé toucher aux sandwiches empilés sur un petit plateau, de son côté de la table de travail. Du côté d'Alice Cheng, qui s'était contentée d'un verre d'eau, se trouvaient un bloc ouvert, où elle avait pris très vite, à plusieurs reprises, des notes qui ressemblaient, du point de vue du boxeur, à des signes cabalistiques, et un petit magnétophone. Au-dessus duquel le long doigt à l'ongle rouge sang de la Taïwanaise resta suspendu, tandis qu'elle rompait le silence.

— O.K., Nelson, j'ai tendance à vous croire, mais il faut mettre de l'ordre dans tout ça ! Je vous pose des questions et vous tâchez de préciser vos réponses. Entendu ?

Plasnick avait l'impression d'avoir déjà tout dit. Il soupira en passant une main sur son arcade enflée, qu'une pichenette aurait suffi à rouvrir. Il humecta ses lèvres en hochant la tête, résigné. Il ne voulait pas être enregistré, mais Alice Cheng s'était montrée intraitable. Tout ce qu'il pouvait raconter ne l'intéressait qu'à la condition de pouvoir l'enregistrer... Il avait fini par accepter, et en avait été récompensé par un grand sourire. De même qu'il avait consenti, à l'arrivée de Mme Cheng dans le hall du journal, à rengainer l'Astra .357 Magnum qui avait tant effrayé le jeune Nat...

Le doigt manucuré enfonça une touche, relançant pour la deuxième fois l'enregistrement.

— Reprenons, monsieur Plasnick, articula Alice Cheng. Vous affirmez que lorsque le combat contre Evaristo Sanchez a été conclu, au mois de juin dernier, votre manager, Ben Weinstein, vous a aussitôt averti qu'il faudrait le perdre, mais aux points... C'est bien ce qu'il vous a dit ?

Plasnick acquiesça.

— Que vous a-t-il dit exactement ?

— Que j'allais déranger, pas question de faire autrement, mais

que Sanchez ne voulait pas d'un K.-O., parce qu'une victoire facile contre moi ferait trop monter sa cote pour le match de Montréal à Noël, contre Vickers la Tornade... Une petite victoire, voilà ce qu'il voulait...

— « Il » ? Qui est ce « il » ? Sanchez ?

— Verdone, rectifia Plasnick, en soutenant le regard sombre de l'Asiatique. Massimo Verdone. L'organisateur de la réunion de ce soir...

— M. Verdone vous a-t-il parlé personnellement du résultat souhaité du match ? Vous a-t-il dit ce qu'il attendait de vous ?

— Une fois, oui...

— Quand était-ce, précisément ?

— Fin août, répondit Plasnick après avoir réfléchi plusieurs secondes. Il est venu me remercier à la fin de l'entraînement et m'a dit que, pour ce soir, on comptait sur moi pour tenir la limite...

— Tenir la limite ?

Les fins sourcils noirs d'Alice Cheng se haussèrent. Deux traits interminables qui soulignaient le dessin de ses grands yeux bridés. Plasnick resta un instant à les contempler, subjugué. Puis il se racla la gorge pour expliquer :

— Aller au bout des douze reprises... perdre aux points.

— Il vous a demandé explicitement de perdre ?

Plasnick haussa les épaules, secoua la tête. Cette femme n'y connaissait rien. Qui irait chercher les résultats de la boxe dans *The Inquirer*, d'abord ? Lui-même n'avait jamais ouvert ce canard. Est-ce qu'il avait seulement une page consacrée aux sports ?

Alice Cheng, patiemment, répéta sa question, en montrant de son long doigt le magnétophone. Un mouvement de tête négatif ne s'entendait pas sur une bande, évidemment... Plasnick se sentit stupidement rougir, en fixant l'ongle effilé. Il tâta machinalement son arcade et répondit :

— Non, mais c'est pareil... tenir la limite...

Alice Cheng parut s'en contenter, nota quelque chose sur son bloc et reprit :

— Revenons à ce qui s'est passé hier soir au Wachovia Center, monsieur Plasnick. A Luigi Fofi et à ses hommes de main... Vous prétendez qu'il y a eu des morts... Cela devrait se savoir, mais il n'en est rien, apparemment...

Lorsque Plasnick, à leur arrivée dans le bureau, avait raconté comment on avait voulu l'embarquer pour le descendre, et la fusillade qui s'en était suivie, Alice Cheng avait demandé à Alan Kellaway, outre le café et les sandwiches, de se renseigner là-dessus. Il lui avait assuré, en apportant lui-même le plateau, quelques minutes plus tard, qu'aucune dépêche d'agence ne mentionnait un tel événement au

Wachovia Center.

— Vérifiez quand même, sur place, au besoin, avait insisté la Taïwanaise.

Elle allait reprendre son interrogatoire quand une sonnerie retentit. Elle interrompit l'enregistrement, fit rouler son fauteuil jusqu'à l'extrémité du bureau en forme de vague, tendit le bras pour décrocher un des téléphones qui s'y trouvaient. La grâce de chacun de ses gestes était pour Plasnick un enchantement.

— Alan ?

Bien qu'il fût sous le charme, Plasnick eut conscience du débit rapide et de la voix surexcitée du rédacteur, dans l'appareil. Mais la femme s'arrangea, en lui tournant à moitié le dos, pour qu'il ne puisse comprendre ce qu'elle entendait, qui lui faisait froncer joliment ses sourcils arachnéens...

— O.K., Alan, merci...

Elle croyait qu'il en avait terminé, mais son interlocuteur reprit de plus belle. Une longue tirade qui le laissa hors d'haleine.

— Turner ? questionna Alice Cheng. Qui est ce Greg Turner ?

Plasnick sursauta. Il aurait pu lui expliquer... Mais Kellaway s'en chargeait et la femme répétait, stupéfaite :

— Quatre morts... deux cents kilos de drogue saisis !

Elle écouta encore et décida :

— Réveillez le rédacteur en chef, Alan, on va s'occuper de ça ! Mais si, bien sûr que c'est dans nos cordes ! Autant que la boxe, parfaitement... On a la Foudre sous la main, pour nous expliquer comment ça se passe, sur un ring ! Ça va cogner ! Appelez Harding et faites le job, Alan ! Vous allez adorer les faits divers, je vous jure ! Je vais vous trouver un beau titre bien saignant, moi !

Quand elle eut raccroché et fit pivoter son fauteuil, Plasnick, le dos raidi contre le dossier du sien, eut un choc au plexus. Les yeux étrécis d'Alice Cheng dardaient sur lui un regard brûlant, son sourire découvrait des petites dents aiguës redoutables, prêtes à déchiqueter leur proie. Elle résuma d'une voix fébrile :

— Pas de cadavres au Wachovia Center, Nelson, mais la carcasse d'un fourgon Ford incendié... et des douilles !

— Je vous avais bien dit..., soupira Plasnick.

— Il y a eu aussi un règlement de comptes à Fairmount Park, tout à l'heure, ajouta-t-elle. Greg Turner, ça vous dit quelque chose ? Il a été tué.

Plasnick hésita. Sentit le regard de l'Asiatique rivé sur lui. Il hocha affirmativement la tête, lorgna le magnétophone, mais il était coupé, et Alice Cheng n'y pensait plus, quand elle le relança :

— Massimo Verdone a quelque chose à voir là-dedans ?

Nelson Plasnick hocha de nouveau la tête et demanda d'une voix

sourde :

— Qui est mort là-bas ? A part Turner ?

— Un jeune type, et deux Latinos. Par balles. Un blessé a été arrêté... Un Mexicain... Quelqu'un d'autre s'est enfui avec une voiture bourrée de fric... Qu'est-ce qu'il y a, Nelson ? Vous ne vous sentez pas bien ?

Plasnick avait porté une main à son front et se cachait le visage. Quand il abaissa sa main, elle vit qu'elle s'était trompée : le boxeur n'avait pas de malaise. Il riait silencieusement, de toute sa face cabossée, comme si elle lui avait raconté une bonne blague...

CHAPITRE X

De l'autre côté de la file de wagons, une portion de route goudronnée desservait MVT et le portail d'accès était nettement moins haut et majestueux que celui en façade, destiné à éblouir le visiteur. Il était aussi dépourvu de caméra et lorsque Bolan l'escalada, aucune alarme ne se déclencha sur le site. La pluie avait à peine faibli, elle tambourinait sur le toit de l'entrepôt tout en longueur devant lequel les camions étaient stationnés. Ayant contourné le local, Bolan les passa en revue. Sur le nombre, il y avait trois Scania rouges de six mètres, semblables à celui que Plasnick avait conduit à Bayonne et retour... Il était inutile de s'attarder de ce côté-là, Bolan mit le cap sur le bâtiment qui abritait les bureaux de MV Transport. Il comportait un étage et les fenêtres du rez-de-chaussée étaient toutes munies de barreaux de fer.

L'Exécuteur grimpa les deux marches menant à la porte d'entrée, d'apparence solide mais qu'aucune caméra ne semblait équiper... et la sirène se déclencha. Puissante. Stridente. En même temps, deux petits projecteurs dissimulés sous l'avancée du toit, sensibles à toute approche, s'allumèrent, l'épinglant dans une flaque de lumière vive.

Cela dura dix secondes, interminables, provoquant une brusque montée d'adrénaline. Dix secondes puis le mugissement cessa. Bolan était déjà revenu de la mauvaise surprise qui l'avait cloué sur place. Mais le brusque arrêt de la sirène en annonçait une autre. La porte d'entrée s'ouvrit brutalement et une voix rauque, ensommeillée, voilée d'appréhension demanda :

— C'est quoi ce bordel ?

Le bonhomme avait peur mais il braquait un riot-gun. Un Ithaca Spécial Police à canon de 20 pouces, qui tirait du calibre 12 capable de stopper une voiture lancée, en explosant le moteur et les occupants. Une arme de policier chargé du maintien de l'ordre. Dévastatrice, même dans les mains d'un type réveillé en sursaut par une alarme...

Le Guerrier cependant avait anticipé, en devinant instantanément la cause de l'arrêt de la sirène : quelqu'un à l'intérieur de la baraque l'avait débranchée, comme on arrête une sonnerie de réveil... Aussi, quand le canon balaya le seuil, ponctué par le coulisement de la pompe qui faisait monter une cartouche dans la chambre, Bolan s'était rejeté sur le côté de la porte, dos à la cloison. Le vigile ne tira pas à l'aveuglette, mais perçut la fin du mouvement, le souffle court de l'intrus. Il pivota latéralement d'un quart de tour et sans chercher à ajuster une cible, frappa avec le canon de son arme. Au jugé, mais violemment. En poussant un cri où se mêlaient la surprise, la colère et

la volonté de faire mal. De tuer.

Bolan s'imaginait devoir déjouer un système de sécurité sophistiqué et il était tombé sur un coriace. A en juger par la force du coup qu'il encaissa dans l'abdomen, le garde était costaud. Il fit un pas en avant et Bolan le distingua à la lisière de la lumière. Pas de cou, le crâne rasé, une carrure de lutteur et une figure de brute mal embouchée. En pantalon d'uniforme et maillot de corps, avec des tatouages sur les biceps. Bretelles pendantes et chaussettes aux pieds. Exhalant devant lui, tel un soufflet de forge, une haleine d'oignons frits, de tabac froid et surtout de whisky bon marché !

Le bonhomme cuvait, l'alarme avait dû aggraver sa migraine, et l'irruption d'un inconnu achevait de le mettre de très mauvaise humeur. Le résultat mitigé de son coup réflexe lui arracha un grognement mécontent. L'homme aurait dû se plier en deux, tomber sur les genoux en vomissant ses tripes, exposer sa nuque au coup de crosse de haut en bas qui avec un peu de chance lui aurait brisé net les cervicales ! D'autres malins avant lui avaient fait les frais de cette tactique fort simple.

Au lieu de quoi, Bolan, ayant opposé des abdominaux d'acier à l'agression, empoigna le canon du fusil à pompe et le dévia à la verticale. Le vigile pressa la détente, la décharge de chevrotines pulvérisa un des projecteurs au-dessus d'eux, transperça la gouttière et fit exploser le M de l'enseigne, à l'instant où sa couleur passait du rouge au vert. Il y eut une étincelle, un crépitement et une petite explosion sourde qui succédait à la détonation du fusil. La lampe du deuxième projecteur claqua, le V puis le T de l'enseigne clignotèrent lentement comme s'ils lançaient des SOS, puis s'éteignirent.

Écarquillant les yeux dans l'obscurité soudaine, le garde décocha un coup de genou vicieux, en essayant de récupérer son arme. Bolan dut lâcher prise, le canon était brûlant sous ses paumes. Mais il toucha aussitôt l'autre d'une manchette au cou, qui eut pour heureux effet de détourner la crosse du riot-gun avant qu'elle ne lui fracasse le nez. Il en éprouva quand même le choc sur le côté du cou et l'épaule. Son bras pendit, inerte. Il plia les genoux et recula de deux pas.

Ses armes se trouvaient dans son sac à dos, mais il avait tout le côté droit engourdi. Impossible d'ouvrir le Zip et de saisir le Beretta assez vite. Il vit au-dessus de lui le rictus triomphant du vigile, entendit son grognement de bûcheron. Et fut giflé par son haleine de coyote ! Elle aurait réveillé un mort et fait détalier un cul-de-jatte !

Le garde ne prit pas le temps de réarmer l'Ithaca en faisant coulisser l'avant. Il le brandit à la verticale et voulut s'en servir comme d'une cognée. Avec une force capable de fendre le crâne de son adversaire, et une rage décuplée par son cou endolori. C'était son idée initiale et toute sa vie, il s'était fié à la première qui lui venait à

l'esprit. Ça ne lui avait pas si mal réussi jusqu'ici, quoiqu'il n'eût pas eu l'occasion depuis un moment de fendre un crâne d'un coup de crosse... Il s'appliqua. Sa victime était à bonne distance et il la dominait de toute sa taille. Il visa la tête.

La sensation de ses chaussettes trempées et de ses pieds glacés à l'intérieur fut juste assez vive à cet instant pour troubler sa concentration. Et aussi sa bretelle droite qui s'était prise dans la pompe du fusil. Et encore la pluie qui martelait son crâne douloureux... L'étau de la migraine qui enserrait son front. Il avait une sacrée gueule de bois...

Il eut conscience de tous les grains de sable qui compromettaient la réussite parfaite de son coup de grâce, juste au moment de l'assener. Il réalisa surtout que sa victime bougeait encore, et avec quelle vivacité ! Mais trop tard, il avait mis toute sa puissance dans le mouvement, qu'il ponctua d'un han ! vite mué en un rot alcoolisé. Il abattit le riot-gun.

Bolan, si vif qu'il fût, n'aurait pas eu le temps de reculer et d'éviter le choc, d'autant qu'il était en déséquilibre au bord des marches. Il plongea en avant, entre les jambes du garde. La pluie qui rendait le sol glissant, l'imprégnation alcoolique du vigile et la résistance d'une bretelle firent le reste. Avec un peu de chance en prime...

Le crosse du fusil rata sa tête et frôla ses reins, avant de cogner le nez de la marche. Le vigile n'avait pas dosé son élan ni sa force, il bascula vers l'avant, au-dessus du canon de 20 pouces. En se jetant entre ses jambes, Bolan le fit riper sur ses appuis mal assurés. Un pied patina sur les dalles mouillées, l'autre se déroba et la cheville se tordit. Le réflexe du garde fut de se cramponner au canon du riot-gun, en le plantant dans le sol comme il l'aurait fait d'un piquet de clôture ou d'un manche de pioche. Sauf qu'un Ithaca calibre 12 ne ressemble que de très loin, tant dans sa forme que dans son usage courant, à un piquet ou à un manche. Et qu'une bretelle tendue comme l'élastique d'une fronde peut efficacement aider à faire coulisser la pompe...

Le garde avait maladroitement repoussé celle-ci, la bretelle la fit revenir vers l'avant. La cartouche montée dans la chambre aurait pu y rester, si la cheville qui lâchait n'avait précipité le sursaut du bonhomme. Il prétendit frapper les trois coups avec la crosse, comme au théâtre. Un seul suffit à abrégé la pièce. La détonation se confondit avec le cri stupide et incrédule du vigile, dont la tête fut simplement pulvérisée par les chevrotines.

Des confettis de crâne voletèrent sous la pluie, assez haut pour décorer les grandes lettres éteintes de l'enseigne de traînées sanguinolentes. Le corps, décapité comme par la hache d'un bourreau, resta une poignée de secondes dressé, immobile, les deux mains agrippées au canon. Avec ses bretelles qui pendouillaient, ses

chaussettes qui clapotaient, ses tatouages dérisoires sur des biceps d'hercule de foire... Puis le sol se déroba et le corps sans tête s'abattit comme une masse sur le perron.

La première chose que Bolan aperçut en pénétrant, encore un peu sonné, dans les locaux administratifs de MVT, ce fut, accrochée à un portemanteau au-dessus d'une veste d'uniforme, la casquette qui allait avec. Elle était orpheline d'une tête à coiffer, mais portait en visière la mention « Redwing Security ».

Dans Cypress Street, au sud de Rittenhouse Square, le V8 du roadster Camaro fit entendre en sourdine son ronronnement de tigre assoupi. La Chevrolet s'immobilisa face à un portail plein, haut de deux mètres cinquante et télécommandé. Derrière, un petit parc ceinturé de cyprès et ombragé d'un magnolia centenaire abritait une villa d'armateur datant des années 1850, bâtie sur le modèle des hôtels particuliers européens.

Le jour où Massimo Verdone en était devenu propriétaire n'était pas si lointain, il figurait en bonne place dans son calendrier personnel, un palmarès intime où il côtoyait la date du premier million de dollars, celle du dernier souffle de Paolo Verdone, celle du premier meurtre commis par Massimo, le jour de ses dix-sept ans, pour une stupide affaire de flirt contrarié et d'amour-propre froissé...

L'adresse de Cypress Street, arrachée de haute lutte à une lignée de banquiers touchés de plein fouet par la crise des *subprime*, était un couronnement. L'entrée dans la cour des grands, et la base à partir de laquelle Massimo Verdone entendait parler d'égal à égal avec les Giaco, les parrains du New Jersey, pour commencer...

Il n'avait pas cessé d'y penser pendant que la Camaro avalait des kilomètres en bolide, dans la nuit mouillée, sur des expressways urbains déserts, à l'exception de camions que l'imagination de Massimo repeignait, avec l'aide de la coke, en rouge et vert, et ornait de lettres clignotantes : MVT...

Le portail commençait à s'ouvrir devant le nez de la Camaro quand une silhouette efflanquée surgit dans la lueur des phares, agitant le bras en direction du conducteur. Un chat maigre et trempé, dont l'apparition causa à Verdone une brutale décharge d'adrénaline. La poudre et la vitesse avaient émoussé sa prudence, mais pas complètement ses réflexes. Quand Skinner se planta à hauteur de sa portière, le portail était de nouveau hermétiquement clos, et dans sa main droite, un automatique Heckler & Koch était prêt à cracher neuf projectiles de 9 mm Parabellum...

Les cheveux dans les yeux, Skinner montra ses mains vides et remua les lèvres, comme pour calmer le grondement du tigre tapi sous le capot de la Camaro. Verdone relâcha l'accélérateur que son pied

avait sollicité par réflexe, sous le coup de la surprise. Ce n'était pas l'heure de réveiller ses riches voisins. Il abaissa la vitre de quelques centimètres à peine et aboya :

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? Je t'ai interdit...

Il s'interrompit, grogna une insulte. Les précautions les plus habiles ne servaient à rien, avec pareil abruti !

— Alors ? jeta-t-il.

— Elle est allée au journal en taxi... A 5 heures du mat' !

La grimace misérable du jeune homme lui fit deviner la suite, mais il questionna :

— Tu n'as rien tenté, hein ?

Skinner se tortilla. Massimo Verdone n'avait pas besoin de l'observer de haut en bas pour vérifier de quoi il avait l'air : un clodo sortant du caniveau...

— J'ai voulu, mais... c'est la faute de Bagley !

— Le Boucher ? cria Verdone, stupéfait.

D'une traite, Skinner lui raconta comment le corbillard de Joe « Butcher » Bagley avait failli l'écraser, sur Broad Street, juste devant l'immeuble de *The Inquirer*, au moment où l'Asiatique y pénétrait...

— Il la suivait ?

— Non, assura Skinner. Y avait que moi derrière son taxi. Je suis sûr...

Massimo Verdone serra les dents, pour ne pas formuler la question qui lui traversait l'esprit : qu'est-ce que Bagley et ses nettoyeurs fichaient à 5 heures du matin devant le journal de son ennemie, Alice Cheng ? Qu'est-ce que tramait Wallace, leur patron, dans son dos ?

Des questions que Skinner n'avait pas à entendre. Auxquelles il n'aurait de toute façon rien su répondre...

— Quoi encore ? gronda-t-il.

Skinner se tortilla de plus belle, les épaules frileusement rétractées dans son costume bon à essorer.

— J'ai perdu..., commença-t-il.

— Combien encore ?

Titillé par un pied nerveux, le tigre du V8 émit un feulement qui ne présageait rien de bon.

— Six mille, avoua Skinner dans un souffle. Mais y a aussi...

— Tu attendras demain ! le coupa Verdone. Retourne là-bas et ouvre l'œil ! Renseigne-toi ! C'est ce que tu sais faire de mieux, non ? Ramasser les mégots et écouter aux portes ! File ! Et ne reviens pas ici, c'est pas pour toi, ce quartier, compris ? T'es interdit de séjour ici !

Mais le jeune homme ne bougea pas. Pitoyable mais obstiné. Verdone avait posé le Heckler & Koch à portée de main. Il dut se contenir pour ne pas l'empoigner et buter sur-le-champ l'imbécile. Ou au moins lui casser quelques dents. Il réussit à garder les deux mains

sur le volant de cuir. Mais fit rugir le tigre un peu plus fort.

— T'attends quoi ? Le déluge ?

Skinner aurait pu répondre qu'il était déjà servi, sur ce plan, mais il se contenta de bredouiller :

— J'ai aussi perdu le flingue...

Cette fois, les façades proches se mirent à trembler.

— Au poker ?

— Non. Dans la rue... Quand le corbillard m'a renversé.

Massimo Verdone égrena dans un dialecte italien du Sud une litanie blasphématoire que Skinner ne risquait pas de traduire, mais dont il devinait sans peine le sens, et surtout le destinataire.

— Retourne là-bas, trancha Verdone.

— Broad Street ?

— Je te rejoins dans un moment. J'aurais de quoi...

— A l'angle de Hamilton.

— T'as pas perdu ta bagnole, en plus ?

Skinner secoua la tête, horrifié à cette idée.

— Alors impossible de te rater, conclut Verdone.

Il remonta la vitre, actionna la télécommande du portail.

Stationnée sur un emplacement interdit devant la grille d'une villa appartenant à un ancien gouverneur, la Toronado 66 fit entendre un vrombissement d'essaim, en décollant du trottoir.

Massimo Verdone ne craignait pas la concurrence des V8. Surtout de la part d'un pouilleux comme Skinner, si fier de sa vieille Oldsmobile. Avec un éclat de rire, pour bien marquer sa supériorité, et son territoire, il écrasa l'accélérateur, propulsant le roadster entre les vantaux du portail en train de s'écarter, sans craindre d'y érafler sa carrosserie.

CHAPITRE XI

Le verre Securit du Pathfinder avait résisté à la crosse du Glock, mais quand un des nettoyeurs du Boucher l'attaqua avec le pied de biche fourni par le conducteur du corbillard, la vitre explosa. Tad Novak sursauta, coincé entre Joe « Butcher » Bagley et le second croque-mort. Broad Street était déserte, ou presque. Un couple de piétons qui titubait un peu avait fait un crochet pour passer au large du corbillard, et les rares automobilistes n'avaient pas cru bon de ralentir. La Buick noire rallongée et vitrée garée à cheval sur le trottoir au pied de *The Inquier* devait leur faire l'effet d'un oiseau de malheur.

Courbant la tête sous la pluie, le croque-mort qui avait fracturé le Nissan en ressortit avec un sac de sport qu'il courut brandir à la portière du Range-Rover stationné depuis deux minutes face à eux. Au volant, Jamie Wallace affichait sa tête des mauvais jours. Fichue nuit, gâchée comme il n'était pas permis, et pas seulement par la pluie !

Il n'avait pas eu le temps de rentrer dans les bonnes grâces de Peggy que Bagley l'avait appelé : Tad le Polak avait cru reconnaître en ville le SUV du Wachovia Center. Vide, ne contenant apparemment qu'un sac de sport, sur la banquette arrière.

— Où ils sont, alors, les deux enfoirés ? avait glapi Wallace en se détournant de la porte fermée à clef derrière laquelle Peggy Moss prétendait dormir à poings fermés.

— La bagnole est arrêtée devant un canard, avait ajouté le Boucher.

— Quoi ?

Joe Bagley n'était pas lecteur de la presse, encore moins économique. Il avait déchiffré le titre sur la façade de verre :

— *The Inquier*...

Cela lui évoquait vaguement des cours de bourse. A en juger par la bordée de jurons fusant dans l'écouteur, le patron en savait plus que lui à ce sujet. Mais quoi d'étonnant, de la part de Jamie « Money » Wallace ?

— J'arrive ! avait tranché ce dernier, renonçant pour de bon à amadouer Peggy. Bougez pas et ouvrez l'œil !

L'attente avait paru longue à Bagley, dans le corbillard où ils étaient cinq à s'entasser. Cinq vivants... parce qu'à l'arrière, à l'abri des rideaux, les trois cadavres du Wachovia Center, bien rangés dans leurs body-bags, n'étaient pas moins à l'étroit. On n'avait pas eu le temps de s'en débarrasser et le Boucher et son équipe en avaient des sueurs froides, chaque fois qu'un véhicule approchait... Si par malheur

une voiture de police venait s'inquiéter de ce qu'ils fabriquaient là, pas sûr que la patrouille gobe la fable d'obsèques prévues à l'aube !...

Mais il fallait croire que la pluie continue, ou toute autre raison, avait dissuadé les agents de mettre le nez dehors, ou qu'ils avaient mieux à faire ailleurs... Lorsque Wallace s'était enfin pointé, aucune alerte n'avait perturbé le guet des occupants de la Buick.

— Rien n'a bougé, avait assuré Bagley par la vitre ouverte.

A quoi Wallace, baissant la sienne après avoir stoppé à sa hauteur, avait répondu, furieux :

— Tu sais lire, nom de Dieu ?

Il pointait le doigt vers le sommet de la tour, où s'affichaient les nouvelles. Bagley n'avait pas levé le nez si haut. Le message électronique qui défilait répétait en boucle la victoire de Nelson Plasnick.

Le Boucher avait haussé les épaules, mais pour Wallace, c'était bien le signe que le boxeur s'était réfugié là...

— Il aurait laissé son sac dans le Nissan ? avait objecté Bagley. Et l'autre type ?

— Qu'est-ce que t'attends pour aller voir ce qu'il y a dans la bagnole ? Un cadavre, peut-être bien ! avait répliqué Wallace, avant de manœuvrer pour se garer.

En songeant à ceux qu'ils transportaient, Bagley avait pâli. Ils veillaient sur une portion de Broad Street transformée en morgue... Il avait ordonné à un de ses hommes d'aller vérifier, et le type revenait, en secouant la tête.

— Pas un chat là-dedans, juste le sac. Celui du boxeur...

Derrière le volant, Jamie Wallace montrait la ceinture WBO extraite du sac de sport. C'était suffisant pour qu'il affronte la pluie. Mais avant, il devait rappeler Massimo Verdone. Si Plasnick était en cheville avec la Taïwanaise de *The Inquier*, c'était encore pire que ce qu'il craignait. Et en même temps, cela expliquait pas mal de choses ! A commencer par l'intervention de ce type qui avait tiré le boxeur des griffes de Fofi. Si c'était pour le conduire auprès de la patronne du journal qui ne cessait de leur mettre des bâtons dans les roues, sous prétexte de moraliser les affaires, le plan était cousu de fil blanc : *The Inquier* espérait, grâce au témoignage de Plasnick, faire trébucher Verdone et ses amis... Dont Jamie Wallace...

Celui-ci composa tous les numéros de téléphone auxquels il avait une chance de joindre Verdone, et laissa chaque fois le même laconique message demandant à son associé de le rappeler. Sur la messagerie où il avait annoncé quelques heures plus tôt les morts du Wachovia Center, il laissa exploser sa colère :

— Bon Dieu ! La Foudre est en train de baver chez la Chinetoque ! On peut pas le laisser faire ! J'y vais, moi !

Il était plus de 5 heures et demie du matin et il se demanda où était passé Verdone. Il y avait le feu à la prairie et il restait injoignable, depuis des heures ! Ce genre de défection dans un moment crucial lui faisait monter la moutarde au nez...

De nouveau, il songea à en référer aux boss de Jersey City. Même si l'objectif de la Chinoise était de démolir l'étoile montante Massimo Verdone, en l'accusant de truquer les combats de boxe, le risque était grand que Plasnick la mette sur la piste de la transaction en cours, à la réussite de laquelle tous étaient intéressés, les cousins au premier chef. C'était d'abord leur affaire, non ?

Il imagina la voix nasillarde de Giancarlo Giacomonte lui rétorquant :

— Un problème avec ton nouvel associé, Jamie ? Il est un peu novice, tu sais bien. Un peu chien fou, mais avec ta longue expérience, tu devrais parvenir à le canaliser... Tu sais faire preuve d'autorité, quand il faut, Jamie ! On te sait capable... C'est bien d'un conseil que tu dis avoir besoin, n'est-ce pas ? Un conseil d'ami... Tu as bien fait de m'appeler, tu vois, on ne sollicite jamais en vain l'oncle Giancarlo, chacun le sait !...

Ou bien il tomberait sur Guido Corrado, et ce serait plus brutal, plus franc aussi :

— Si toi et Verdone, vous n'êtes pas fichus de régler ce problème de boxeur qui nous chie dans les bottes, c'est que vous n'êtes plus bons à rien, c'est que tu ne vaux plus un clou, Jamie ! Tu comptes qu'on s'occupe de ça à ta place ? Elle est bien bonne... Autant me dire que tu passes la main, Jamie ! On va tâcher de trouver quelqu'un pour te remplacer. Un type à la hauteur !

Giacomonte cauteleux, visqueux et fuyant comme un serpent... Corrado balourd et violent. Les cousins de Jersey City. Les Giaco...

Ils avaient abandonné Amie Moss la Teigne et donné carte blanche à Jamie. Mais peu après, lorsque Massimo Verdone avait affirmé ses ambitions, ils l'avaient poussé en avant, discrètement encouragé. Pour faire contrepoids, ne pas laisser, dans une ville aussi importante que Philadelphie, un seul homme prendre trop de pouvoir, et risquer de leur porter ombrage. C'était de tout temps leur tactique : monter les uns contre les autres, entretenir la défiance, attiser les rivalités. Eux-mêmes se partageaient la mainmise sur un vaste territoire parce que au-dessus d'eux, le conseil de l'Organisation appliquait la vieille devise : diviser pour régner... Les Giaco étaient, disait-on, comme deux doigts de la main. Deux doigts dont chacun rêvait de couper l'autre ! C'était la règle d'or de la grande famille mafieuse : la haine de chacun pour tous. Si demain Verdone se croyait seul maître de la ville, quelqu'un d'autre ne tarderait pas à émerger, pour lui contester le titre. Cela signifierait qu'entre-temps, Jamie « Money » Wallace aurait

raccroché. Ou plus probablement, aurait eu un accident de voiture, se serait mortellement blessé en nettoyant son calibre, serait malencontreusement tombé de sa terrasse...

Jamie regardait les rigoles de pluie dégouliner sur le pare-brise du Range et il finit par ranger son portable sans donner suite à ses velléités d'appeler à l'aide les parrains Giaco... Au lieu de jouer les pleureuses, mieux valait réfléchir, et agir, avant qu'il ne soit trop tard. Il prit dans le vide-poches un Colt Commander 9 mm Parabellum. Descendit de voiture et marcha jusqu'au corbillard.

— Amène-toi, Joe ! lança-t-il au Boucher par la vitre ouverte. Avec le Polak... Il va appeler son pote !

Dès que Bagley eut mis pied à terre, Wallace agrippa Tad Novak par le col, lui braqua son automatique sous le menton et résuma ce qu'il attendait :

— Tu fais comme je dis, sans discuter, et tu as une chance de rester vivant ! Une petite chance...

Le jeune blond à la figure chevaline tremblait devant lui, le ventre encore douloureux de leur précédent face-à-face. Il le propulsa vers l'esplanade, s'adressa au chauffeur du corbillard :

— Tu vas te garer un peu plus loin, Ned, plus discrètement, et vous surveillez tout ce qui se passe. Si qui que ce soit débarque dans l'immeuble, tu nous préviens... Compris ?

Ned acquiesça. Les deux nettoyeurs l'imitèrent.

— Vous avez de quoi sur vous ? voulut s'assurer Wallace.

Les trois hommes étaient armés. Wallace songea avec dépit que les deux hommes du Wachovia Center l'étaient également. Ils étaient pourtant allongés à l'arrière, à présent. Sans compter Fofi...

Le corbillard démarra lentement. Wallace rattrapa Bagley, chacun empoigna un bras de Tad Novak. Ils traversaient la dalle menant à l'entrée de la tour quand un type pressé surgit à pied, en provenance d'Hamilton Street. Il portait un imperméable ouvert sur un costume de bon aloi, des lunettes, un attaché-case. Un parapluie aussi, malgré lequel il courait. Laissant Tad Novak aux mains de Joe Bagley, Jamie Wallace se précipita sur lui et le rejoignit à la porte de *The Inquirer*. Sans hésiter, il lui colla son automatique dans les reins.

— Qui tu es, toi ?

L'autre faillit avaler son parapluie et bredouilla :

— Geoffrey Harding... Qu'est-ce que vous... ?

— Tu fais quoi, là-dedans ?

— Mais euh...

Le poing gauche cerclé d'acier de Jamie Wallace s'enfonça dans les côtes de Harding. Juste assez fort pour lui faire mal. Mal assuré sur ses jambes, l'autre balbutia :

— Rédacteur en chef...

Wallace accueillit la nouvelle avec son sourire de vautour promettant bien des réjouissances à son pote le lapin.

— Tu tombes pile, on a besoin d'un chef !

Il le poussa dans le hall. Décidé à jouer son va-tout.

Le portail de Cypress Street se rouvrit dix minutes après le retour du roadster, livrant passage à la Camaro qui repartait vers le centre-ville. Massimo Verdone s'était changé, troquant ses élégants vêtements de ville contre une tenue de sport, ses coûteuses bottines contre des baskets. Un petit sac à ses pieds contenait, outre le Heckler & Koch P10, un pistolet-mitrailleur Beretta .951, avec chargeur de quinze coups, qui tirait en rafales du 9 mm Parabellum. Une arme redoutable, héritée du grand-père Paolo Verdone, qui s'était rendu célèbre dans Italian Market pour avoir lâché un jour sur ses agresseurs, à travers son étal rouge et vert de tomates et poivrons, une rafale mortelle si pimentée que tous les témoins avaient juré que les deux cibles étaient couvertes de sauce avant même d'avoir encaissé les balles...

Verdone avait pris le temps, après avoir sorti le P.M. et quelques chargeurs supplémentaires d'une cache, de consulter la messagerie de ses différents portables. Jamie Wallace se répandait en récriminations, reproches et plaintes. Même quand il se contentait de demander que Massimo le rappelle, on percevait dans sa voix qu'il était furieux, plein de hargne à son encontre. Verdone s'était bien gardé de lui donner de ses nouvelles. Qu'il marine dans son jus, l'imbécile ! s'était-il réjoui en inhalant une pincée de poudre blanche.

En revanche, il avait essayé de nouveau de joindre Greg Turner. Sans succès. Par prudence, il n'avait pas laissé de message sur la boîte vocale, raccrochant dès que le message enregistré s'était déclenché. Cette affaire-là, une heure et demie après le rendez-vous de Fairmount Park, devait être réglée, et le silence de Turner inquiétait Verdone. Ses clients de Chicago avaient toujours été réglo jusque-là, mais jamais le deal n'avait porté sur une si grande quantité de marchandise. Est-ce que cela leur avait donné des idées d'arnaque ? En redémarrant au volant de la Camaro, il avait résolu de faire un détour par Callowhill.

Lorsqu'il arriva en lisière de la zone industrielle où se succédaient et se mêlaient friches et rénovations, chantiers et terrains vagues, la pluie avait enfin cessé, le jour était encore loin, mais une nuance grisâtre, vers l'est, du côté de la Delaware et de l'Océan, annonçait l'aube.

Elle serait grise, plombée, sinistre, devina Massimo Verdone en apercevant, à la lueur des phares, le vieil entrepôt ouvert.

Il ne s'arrêta pas pour vérifier s'il était vide, le simple fait qu'il soit ouvert ne laissait aucun doute : il s'était passé quelque chose et Greg Turner, s'il ne s'était pas manifesté, devait à coup sûr en être

empêché. Sérieusement empêché...

Le bâtiment désaffecté servait depuis des années, sans aucune anicroche, à stocker la drogue que Turner, entre autres, diffusait dans toute la ville. Verdone y avait entreposé, ces dernières années, des tonnes de came. Manifestement, l'endroit était désormais grillé. En passant devant au ralenti, il sentit une chape froide descendre sur ses épaules. Malgré la coke qui entretenait son énergie et le maintenait en état de surchauffe depuis plus de trente heures, il frissonna. Son premier réflexe avait été de bifurquer vers le nord, de se rendre chez Turner, en passant par la boîte de jazz de Northern Liberties où il finissait en général ses nuits... Il se ravisa, des picotements désagréables dans les reins, à l'idée qu'il était peut-être attendu. Alors, il traversa Callowhill vers l'ouest, mettant le cap sur *The Inquirer*, où il savait trouver Jamie Wallace, et aussi Alice Cheng. Son cauchemar depuis qu'il l'avait croisée dans les travées du Wachovia Center, habillée aux couleurs de Nelson Plasnick ! Il était prêt à lui imputer tous ses ennuis. A force de penser à elle, son sang bouillait dans ses artères, et il fit rugir le V8 de la Camaro pour foncer jusqu'à Broad Street.

Arrivé en vue de la tour, il leva machinalement le visage vers le sommet, comme il l'avait fait quelques heures plus tôt. Un coup de balai d'essuie-glace effaça les dernières traces de pluie du pare-brise, et il lut, après le cours du dollar contre l'euro, les dernières nouvelles de la nuit, qui défilaient en grosses lettres brillantes :

REGLEMENT DE COMPTES ENTRE TRAFIQUANTS DE DROGUE A FAIRMOUNT. DEUX CENTS KILOS SAISIS. PARMI LES MORTS, UN AMI DE M. VERDONE...

Le roadster Chevrolet freina brutalement et dérapa sur la chaussée mouillée, qu'il traversa jusqu'au trottoir opposé. Verdone le rattrapa d'un coup de volant, mais emboutit l'aile d'un break garé là. Un phare de la Camaro explosa, dans un bruit de tôle froissée. Le tigre de quatre cents chevaux rugit sous le capot entrouvert, puis se tut. Moteur calé, Massimo Verdone jaillit de son bolide, hors de lui. Constata les dégâts en gesticulant, puis se dirigea à grands pas vers l'esplanade menant à *The Inquirer*.

Il ne s'était même pas aperçu que le break qu'il avait percuté était un corbillard. Il y aurait vu un sinistre présage.

CHAPITRE XII

Les deux décharges de chevrotines tirées par le riot-gun Ithaca Spécial Police n'avaient pas interrompu le travail de déchargement des wagons de marchandises, dans la zone de fret. En regagnant le Land Cruiser, Bolan n'avait croisé personne sur son chemin. Seulement éprouvé un peu plus de difficulté qu'à l'aller pour escalader le portail donnant sur l'arrière de MVT. Le vigile avait cogné fort et il avait l'épaule encore engourdie. Cela n'empêchait cependant pas de conduire. Il fit demi-tour, constata que l'animation sur le site s'était accrue, avec un plus grand nombre de camions manœuvrant un peu partout, et d'allées et venues autour du préfabriqué qui délivrait les tampons. Le bruit le long du quai de manutention était assez fort, en plus de la pluie, pour qu'on n'ait pas entendu les détonations.

Un trio de chauffeurs qui attendaient leur tour d'accéder aux wagons se retourna tout de même sur son passage, le suivant des yeux avec suspicion jusqu'à ce qu'il quitte le périmètre, dans le sillage d'un camion. Mais ils se contentèrent de l'observer.

Sur la route traversant la zone industrielle, alors que la pluie cessait, Bolan vit que le camion dont il se rapprochait était rouge et vert, et portait à l'arrière les lettres MVT – Massimo Verdone Transport. Il mit son clignotant pour tourner vers l'ouest, à l'opposé du centre-ville. L'Exécuteur le suivit. Le Scania avait de la reprise et accélérât. Un six mètres pas trop lourdement chargé, flambant neuf comme ceux qui stationnaient sur le site de MVT. Quand il avait tourné, Bolan n'avait distingué qu'une silhouette au volant. Il s'assura d'un coup d'œil que la chaussée était dégagée, doubla en se signalant par un appel de phares, puis se rabattit devant le poids lourd, avec un coup de klaxon, et le força à s'arrêter. Une queue-de-poisson osée, pour un abordage express ! Dans le rétroviseur intérieur, il vit le chauffeur qui se dressait sur le frein, ouvrait la bouche de surprise, mais braquait vers le bas-côté et stoppait son camion sans dommage.

Le temps qu'il revienne de ses émotions, Bolan avait sauté hors du 4x4, couru à la cabine et ouvert la portière.

— Hé là ! s'écria le chauffeur, qu'est-ce que vous voulez ? Je suis en règle, moi !

Puis il découvrit, dans la main gauche de l'homme qui escaladait le marchepied pour le pousser à l'intérieur et prendre sa place, un gros pistolet automatique. Il resta bouche bée.

— J'espère bien que tu es en règle, fit Bolan en refermant la portière.

— Je transporte que de la camelote chinoise.

— Tu vas où ?

— Baltimore...

L'homme reprenait vite ses esprits. Il avait la cinquantaine, le poil noir et le corps sec, la figure rusée.

— Vous devez vous gourer, y a rien qui vaille la peine, là derrière.

Il montrait du pouce la caisse du Scania, dans son dos. Il ajouta :

— On vous aura mal renseigné !

— Je compte sur toi pour rectifier, dans ce cas, dit Bolan en lui faisant signe de poser ses mains à plat sur le dessus du tableau de bord.

— Je suis pas armé, se défendit le chauffeur.

Quand Bolan eut trouvé, entre les sièges, une matraque plombée qu'il fit passer de son côté, puis une bombe lacrymo, le bonhomme précisa :

— J'ai pas de calibre, je veux dire; c'est pas mon truc.

— Prudent quand même, commenta Bolan en vérifiant que le vide-poches, face au chauffeur, ne contenait pas d'arme, seulement une liasse de documents, qu'il prit et feuilleta rapidement d'un doigt.

— Y a de quoi, j'ai déjà été braqué, je suis vacciné.

— Redwing Security n'assure pas la protection des chauffeurs de Massimo Verdone ? demanda innocemment Bolan.

Le chauffeur tiqua, le regarda de biais, lorgna le canon du Beretta. Remarqua avec un mince sourire :

— Je fais pas partie des chauffeurs qui en ont besoin, faut croire.

— Dommage, ce sont eux qui m'intéressent. Enfin, pas les chauffeurs, mais ce qu'ils transportent, et les gens de Redwing qui les protègent.

Une lueur passa dans le regard sombre.

— J'ai un boulot et j'y tiens, même s'il est pas payé terrible, commença à plaider le salarié de MVT. Mais les nouilles chinoises et les espadrilles...

Il fit une grimace pour signifier le peu d'importance qu'il y attachait.

— On doit pouvoir s'arranger, supposa Bolan, en écartant légèrement, en signe de conciliation, le canon du Beretta. Les nouilles chinoises, j'adore, je paierais cher pour en avoir un stock... Les espadrilles, bof, pourquoi pas...

Le chauffeur se gratta le nez, réfléchit une seconde et dit en rigolant :

— Y a aussi plein de babioles pour les bonnes femmes ! De la pacotille qui brille, mais elles adorent ça !

— Hé bien, on est fait pour s'entendre, au moins cinq minutes, acquiesça Bolan avec un regard qui coupa net l'hilarité du bonhomme.

Nelson Plasnick avait encore à l'esprit l'impayable dénouement, à Fairmount Park, du deal de drogue dont s'était mêlé, et avec quel résultat, son sauveteur, quand Alice Cheng insista pour reprendre le fil de son récit.

— Au fait, demanda-t-elle après avoir de nouveau enclenché le magnétophone, pourquoi Verdone vous a-t-il remercié, quand il est venu vous voir fin août pour vous parler du match contre Sanchez ?

Plasnick la fixa sans comprendre. Il haussa les épaules.

— Ça n'a rien à voir, dit-il.

— Avec quoi ?

— Avec le match. Avec la boxe... C'est la boxe qui vous intéresse, non ?

La bouche ourlée de l'Asiatique se pinça. Cela suffisait à transformer son expression, à la rendre dure.

— C'est Verdone, admit-elle. C'est lui surtout qui m'intéresse.

— Il m'avait demandé un service, c'est pas important.

— Quel genre ?

Plasnick fixa de nouveau sa bouche, vit s'y peindre une esquisse de sourire et expliqua, d'une voix qui lui semblait ne pas être vraiment la sienne, comme si cette femme lui tirait les vers du nez en l'hypnotisant :

— J'étais camionneur, avant... je conduisais des poids lourds pour Jamie Wallace, sur les docks de Penn's Landing... Là, j'ai conduit un camion...

Il s'interrompit tout à coup, secoua ses épaules et s'écria :

— Qu'est-ce que ça peut foutre à la fin ? Un aller et retour à Bayonne, et alors ? Ce type mariole, il y avait que ça qui l'intéressait, lui aussi !

Il se tut, détourna le visage, mais trop tard pour cacher son trouble à la Taïwanaise, qui demanda aussitôt :

— Quel type mariole ? Celui qui vous a sauvé la vie au Wachovia Center ?

— Ouais ! Je vous l'ai dit ! Mon ange gardien...

Alice Cheng secoua la tête.

— Ça part de nouveau dans tous les sens. On reprend dans l'ordre ! Massimo Verdone...

La sonnerie du téléphone la fit s'interrompre. Elle décrocha, agacée. Écouta en fronçant les sourcils, puis jeta un regard à Plasnick et mit le haut-parleur, en répondant :

— C'est fait, Geoffrey, il est là en face de moi et il nous écoute.

Une voix stressée, qui bafouillait presque, dit dans l'appareil :

— Monsieur Plasnick... Je suis Geoffrey Harding, le rédacteur en chef de *The Inquirer*... Je suis en bas dans le hall. Il y a quelqu'un à côté de moi qui désire vous parler. C'est très sérieux, je vous jure

que...

Il y eut une série de bruits étouffés, un souffle précipité dans le haut-parleur, avec en arrière-plan une plainte brève. Puis une voix pressée, qui avalait les mots, et qui s'adressait à Plasnick en polonais. Alice Cheng plissa les paupières et observa les réactions du boxeur, les prunelles réduites à deux fentes. Le sang s'était retiré du visage de Plasnick. Il marmonna quelques mots en polonais, en serrant les mâchoires. Puis cria en anglais en direction du téléphone :

— Va te faire foutre, Tad ! T'es pas un frère, t'es qu'un traître !

La voix pressée se tut. Alice Cheng avait posé l'appareil sur son bureau, entre eux, et ils sursautèrent quand s'entendit, après un cri, le bruit sec d'une détonation.

Plasnick s'était à demi levé de son fauteuil. D'un mouvement réflexe, il plongea la main dans la poche de son blouson et la referma sur la crosse de l'Astra. Au téléphone, la voix sans timbre de Harding s'emballa, s'égarant dans les aigus :

— Ils ne plaisantent pas, madame ! Ils ont tiré... ils vont... un carnage !

Épiant le boxeur du regard, Alice Cheng se pencha et parla à son tour. D'une voix ferme et précise, qui prouvait qu'elle avait très rapidement recouvré son sang-froid.

— Qu'est-ce qu'ils veulent, Geoffrey ? Parce qu'ils sont plusieurs, n'est-ce pas, à vous menacer ?

— Deux, ils sont... Ils veulent Plasnick, madame... Sinon, c'est moi qu'ils vont tuer...

Harding buta sur le mot, resta silencieux, le temps de reprendre haleine, puis expliqua, d'une voix qui manifestait qu'il ne comprenait rien à ce qu'on lui demandait :

— Ils veulent lui rendre sa ceinture ! Sa ceinture de champion du monde...

Plasnick soupira, se rassit au bord du fauteuil et regarda Alice Cheng d'un air de dire que ce Harding racontait n'importe quoi... Elle lui fit un petit signe de la main, presque familier, puis un drôle de sourire, la bouche épanouie comme une fleur, mais montrant ses dents aiguës. Un sourire carnivore. Il en eut le poil hérissé sur la nuque. Puis n'en crut pas ses oreilles, quand elle annonça dans le téléphone :

— Il va venir, Geoffrey. Il va descendre avec moi chercher sa ceinture.

Le chauffeur employé chez MV Transport s'appelait Duke et Bolan s'en contenta. Ce qui l'intéressait, c'était ce qu'il savait des transports dont Redwing Security assurait la protection. Soit, d'après Duke, une petite fraction, à peine un ou deux voyages par semaine, le plus souvent en direction du New Jersey, mais aussi de New York City et

parfois de Boston. Il y avait des chauffeurs attirés. Duke en avait fait partie durant quelques mois, l'année précédente. Au cours d'un aller-retour à Bayonne, il s'était fait braquer son camion.

— Un Scania tout neuf, comme celui-là. Par des types avec des kalachs ! Une dizaine, dans deux gros Toyota comme le vôtre... Alors, quand je dis que je suis vacciné...

Les agresseurs avaient tiré quelques rafales, une semonce pour impressionner, puis fait descendre le chauffeur et son accompagnateur, et ils étaient repartis avec le camion.

— Le type de Redwing, il n'a même pas osé sortir son flingue ! Un gros Colt, pourtant ! Mais lui, une grosse chiffe ! Il a été viré. Et moi, je fais les chinoiseries, depuis ! Je préfère, vous voyez.

Il lorgna encore sur le Beretta, risqua un coup d'œil vers le visage du Guerrier. Il reprit :

— Vous me demandez pas ce qu'il y avait dans le camion, cette nuit-là ?

— Non.

— Ça tombe bien, j'en sais rien !

Duke était de nouveau prêt à rigoler. Bolan doucha ses velléités de complicité.

— Mais ?

— Quoi, mais ?

— T'en sais rien, mais...

— Hé ! Vous êtes trop malin, vous... Mais on gamberge, quand on conduit un bahut comme ça à longueur de journée. On écoute, on regarde, on...

— Laisse tomber, Duke ! On va pas faire la route ensemble, toi et moi ! Certainement pas.

Duke se renfrogna, vexé. Mais le Beretta était persuasif, les questions précises appelaient des réponses précises et, en quelques minutes, il en fournit assez pour que Bolan ne regrette pas l'impulsion qui lui avait fait arraisonner le Scania.

— Je le garde, conclut-il.

— Quoi ?

— Ton camion !

— Nom de Dieu ! Je croyais que vous blaguiez !

— Il n'y a que toi qui as envie de rigoler. Descends...

Duke obéit, à contrecœur. Il fut de nouveau tenté de faire la gueule, il ne se voyait pas rester planté là au milieu de nulle part.

— Vous vous imaginez que je vais faire du stop ?...

— Et ça, tu saurais pas le conduire ? rétorqua l'Exécuteur en montrant le Land Cruiser.

Duke demeura ébahi. Bolan lui expliqua ce qu'il attendait de lui. Deux fois, car Duke n'en revenait pas de ce qu'il entendait. Il finit par

se croire victime d'hallucinations, quand Bolan tira, d'un sac posé à l'arrière du Toyota, une épaisse liasse de billets.

— Tu fais comme je t'ai dit, et tu en gagnes autant. Tu peux même espérer récupérer ton camion. Et filer à Baltimore...

— Plutôt à Miami ! Bon Dieu ! Vous êtes sérieux ?

Il regardait alternativement le Land Cruiser, le Scania, et Bolan qui transférait de l'un à l'autre plusieurs sacs d'apparence anodine. Il devait se pincer pour y croire.

Alors que Bolan prenait place au volant du camion et démarrait, il se hissa sur le marchepied et lança :

— C'est quoi votre truc ? Vous voulez foutre leur business par terre, c'est ça ? Un business de merde, je vous jure ! Parce que c'était de la drogue, la fois où les mecs m'ont piqué mon bahut... Redwing, ils escortent la came ! Alors vous gênez pas !

— Est-ce que j'en ai l'air ?

C'est Bolan qui souriait, et Duke resta pensif, sur le bas-côté d'une zone industrielle sinistre, où le jour devait se forcer pour avoir envie de se lever, à empocher sa liasse, à s'installer au volant du Toyota, à se demander s'il avait rencontré le père Noël...

Quand le Land Cruiser repartit, le Scania avait fait demi-tour et roulait vers Downtown. Bolan songeait à Nelson Plasnick, aux questions qu'il ne lui avait pas posées, quelques heures plus tôt, du côté de l'aéroport, après avoir fui les abords du Wachovia Center.

Le boxeur avait assuré que ce n'était pas de la drogue qu'il était allé chercher à Bayonne, New Jersey. La drogue était escortée par Redwing Security, une société au sujet de laquelle Bolan avait trouvé plusieurs documents dans les locaux de MVT, et même des prospectus publicitaires. Redwing avait son adresse sur North Columbus Boulevard, là même où le syndicat des dockers avait ses bureaux, et Jamie Wallace son domicile. Jamie « Money » Wallace, qui avait recruté Duke comme il recrutait la grande majorité des chauffeurs de MVT, contrôlait aussi le personnel de Redwing.

Mais pour le voyage du 26 août, il avait préféré recourir à Plasnick, et les hommes de Redwing avaient été tenus à l'écart. Le camion avait été planqué durant trois jours à Callowhill, dans l'entrepôt de Greg Turner où on stockait la drogue. Puis on l'avait acheminé ailleurs. Soit il était déjà entre les mains de son destinataire final, et Hal Brognola avait fait appel trop tard aux services du Guerrier; soit il était en stand-by quelque part, dans un endroit plus propice que l'entrepôt de Callowhill, en attendant d'être livré. Bolan avait l'espoir que ce soit le cas, et même une idée de l'endroit en question. Les deux lui étaient venus à la lecture d'un simple fax, laissé dans l'appareil par le vigile au riot-gun, entre un pack de bière vide et les reliefs de hamburger aux oignons.

Le fax, expédié en début de soirée, était destiné à Ricky Dekker, et c'était une convocation pour le lendemain soir à 20 heures. « Au terrain Red Sec habituel. On compte sur la présence d'un maximum de monde. Discretion absolue requise, c'est du lourd... » Le fax était envoyé de Columbus Boulevard, signé par « Jamie »...

Si l'hypothèse de Bolan était la bonne, si le « lourd » qu'il était question de traiter, quelle que soit la façon de le faire, désignait les caisses chargées à Bayonne le 26 août, il fallait faire vite. Et avant tout, localiser le « terrain Red Sec ». Là-dessus, Duke n'avait pas été d'un grand secours. Sauf pour traduire « Red Sec » par Redwing Security, ce qui lui avait valu de la part de Bolan un coup d'œil glacial...

L'Exécuteur regrettait de s'être séparé trop vite du nommé Dekker. S'il avait pu garder toute sa tête quelques minutes de plus, le vigile aurait pu lui expliquer, sans aucun doute, où se trouvait le terrain de Redwing, s'il s'agissait d'un terrain d'aviation, d'entraînement, de golf, ou d'autre chose...

Dekker ayant perdu la tête, restait Jamie. Il saurait, lui, évidemment. Jamie Wallace.

C'était pour lui poser la question que le Guerrier roulait vers North Columbus Boulevard. Le QG du syndicat des dockers, le siège de Redwing, le domicile de Wallace... L'endroit où il trouverait une réponse.

Le fond de la gueule du loup...

CHAPITRE XIII

Lorsque Nelson Plasnick sortit de l'ascenseur dans le hall d'accueil de *The Inquirer*, Alice Cheng sur ses talons, Jamie Wallace braquait sur la tempe de Geoffrey Harding un Colt nickelé qui ne semblait pas énorme dans sa grosse pogne, mais qui faisait au rédacteur en chef autant d'effet qu'un bazooka. Les yeux exorbités, le front luisant de sueur, l'élégant rédacteur en chef avait les épaules saupoudrées d'éclats de plâtre d'une dalle du faux plafond, qu'une balle de 9 mm Parabellum avait transpercée. Étendu à ses pieds, Tad Novak se tenait le bas-ventre à deux mains en geignant, le poing américain de Wallace lui ayant dispensé, en récompense de ses efforts pour amadouer son compatriote, un massage supplémentaire. Joe Bagley, un peu en retrait, surveillait du coin de l'œil le jeune rasta tassé dans un fauteuil, derrière le comptoir d'accueil. Nat avait la peau grise de trouille et tentait de disparaître derrière ses dreadlocks. A défaut, il réussissait à se faire oublier, en ne bougeant pas un cil.

— Content de te voir, Nelson ! lança Jamie Wallace avec un grand sourire de rapace, quand le boxeur s'avança.

Son regard glissa sur la femme, l'ignorant d'abord, puis revint en arrière et s'attarda. Ce n'était pas n'importe quelle femme, à coup sûr. Une Chinetoque, soit. Mais tout de même... Elle était belle, sans doute fûtée, assurément riche, puisque son mari avait racheté ce canard... Alors pourquoi se mettait-elle en travers de leur chemin ? Qu'est-ce qu'elle cherchait, à la fin ?

Ils se défièrent du regard. La Taïwanaise ne détourna pas le sien. La colère de Wallace se répercuta dans son poing gauche cerclé d'acier, quand il envoya dinguer Harding aux pieds de sa patronne.

— Je vous rends votre caniche, il est bien poudré ! ricana-t-il en tournant le Commander vers Plasnick. On échange !

Harding rajusta ses lunettes en reniflant. Il se redressa, en se massant les côtes, et tenta de faire bonne figure.

— Ce sont des manières de voyou, on vous connaît, monsieur Wallace !

Jamie souriait encore, un rictus plaqué comme un masque sur ses traits, mais son regard fixa le rédacteur en chef avec une telle intensité menaçante que celui-ci recula, comme si un fer rouge l'avait touché.

— Ne vous en mêlez pas, Geoffrey, intervint alors Alice Cheng, en contournant Harding.

Elle s'approcha, se planta à trois pas de Wallace. Plasnick, dépassé par la tournure des événements, esquissa un geste pour la retenir, voulut d'un mot la mettre en garde, mais elle ne lui prêta aucune

attention. Elle avait cette moue qui découvrait ses dents, et lui faisait froid dans le dos. Elle tenait tête à Wallace. La Foudre en était subjugué, avec la vague impression d'assister à un face-à-face entre un vautour et un cobra.

Même Joe « Butcher » Bagley, auquel rien n'échappait, eut l'air impressionné, quand l'Asiatique ajouta :

— Je me charge de ces messieurs !

A croire qu'elle ne voyait pas le Colt Commander dans la main de Wallace. Ce dernier le pointait pourtant vers elle, pour la dissuader d'approcher davantage. Mais Alice Cheng resta à distance. Très maître de ses nerfs, alors que les bajoues de Jamie tremblaient légèrement sous l'effet de la colère froide qui montait en lui.

— Ils vont repartir gentiment et nous laisser travailler, reprit-elle. On a du pain sur la planche, Geoffrey. Relater tous les ennuis que ces messieurs ont connus cette nuit, plus tous ceux qui les attendent dès qu'il fera jour... Cela fait du boulot !

Jamie Wallace donna l'impression de suffoquer, mais parvint à se contenir. Il fixa Plasnick.

— Amène-toi, Nelson, t'as rien à faire ici. Et nous non plus...

— Je vous avertis qu'il est sous ma protection, Wallace ! lança alors Alice Cheng d'une voix cinglante qui les fit tous sursauter. Dites-le surtout à votre ami Massimo Verdone... S'il arrive quoi que ce soit à Nelson, non seulement son témoignage fera la une, mais la police l'aura immédiatement à sa disposition... Le F.B.I. et la D.E.A. seront très intéressés, j'en suis certaine...

Il y eut un moment de flottement. Plasnick avait du mal à se rassurer, quoique de s'entendre appeler Nelson par cette femme le plongeât dans un état proche de l'envoûtement. Mais pour le protéger, croyait-elle sa menace suffisante ? Sa main droite le démangeait, l'Astra pesait dans sa poche. Il n'osait pas s'en emparer. Bagley était sur ses gardes et Wallace si nerveux qu'un réflexe le ferait tirer. A cet instant, Alice Cheng fixa derrière eux la porte d'entrée et reprit d'une voix encore plus forte, pour être entendue dans tout le hall :

— Votre associé Verdone n'a pas seulement perdu des paris sur un match de boxe truqué ! Deux cents kilos de drogue saisis, l'équivalent en dollars envolé, pour couronner la soirée ! Expliquez-lui la situation, Wallace...

Déboulant dans le hall comme un taureau furieux, Massimo Verdone se figea sur place. Il amorça un geste vers sa poche, mais Jamie Wallace pivota sur ses talons et pointa vers lui le Colt Commander. Malgré la combinaison de pilote de course portée sous un blouson d'aviateur, il reconnut Verdone. Mais n'abaissa pas son arme.

— Qu'est-ce que c'est que cette salade ? aboya-t-il.

Verdone écarta les deux mains.

— Je vais t'expliquer, Jamie...

— Y a intérêt !

Le Commander visait le ventre de Verdone. L'air s'était raréfié dans le hall. Joe Bagley glissa de côté et se rapprocha de Plasnick. Lui intima du coin de la bouche, sans bouger les lèvres :

— Donne ton flingue.

Le boxeur n'avait pas vu le Boucher sortir son poignard, mais il aperçut la lame qui dépassait de sa main, tel un prolongement naturel. Il connaissait la spécialité de « Butcher » Bagley.

— Dans une seconde, il sera trop tard, avertit ce dernier.

Alors que Verdone était livide et cherchait ses mots, la voix d'Alice Cheng s'éleva. Elle avait reculé vers l'ascenseur, faisant signe à Harding de s'écarter.

— Fichez le camp ! Allez régler vos comptes mafieux ailleurs !

La nouvelle de la saisie de drogue et la révélation d'un deal dont Verdone l'avait tenu à l'écart avaient eu sur Wallace l'effet d'une douche froide. D'un mouvement du Colt, il montra la porte.

— On se casse d'ici, ordonna-t-il.

D'un geste vif, tout en tenant sa lame oblique, prête à frapper, contre le flanc de Plasnick, Joe Bagley soulagea celui-ci du revolver qui faisait une bosse dans sa poche. Il le glissa dans la sienne avec un sourire.

— Tu fais bien d'être raisonnable, la Foudre ! Ça tourne à la dinguerie générale, cette nuit.

— On va s'expliquer, affirma Jamie Wallace à l'adresse de Verdone. C'est pas le moment de perdre les pédales.

Massimo Verdone semblait encore sous le choc. En pleine descente d'un mauvais trip. A l'autre bout du hall, la silhouette de l'Asiatique ondulait. Il plissa les yeux pour la fixer et ressentit un vertige. Elle était belle, riche et dangereuse. Il eut peur. Ne résista pas quand Wallace lui montra la porte. Alors qu'ils refluaient tous vers la sortie, Alice Cheng eut le dernier mot, criant derrière eux :

— N'oubliez pas ! C'est moi qui ai les cartes en main.

De l'angle de Hamilton Street où il était garé, Skinner vit le petit groupe quitter les locaux de *The Inquirer*. A travers le pare-brise de la Toronado 66, il reconnut Jamie Wallace qui faisait des signes autoritaires de la main, pour donner des ordres. Une main qui était armée, Skinner ne se méprenait pas ! Massimo Verdone, à côté du patron des dockers, paraissait frêle et abattu. Malgré sa tenue de champion et ses baskets aux couleurs criardes...

Wallace ayant distribué les rôles, trois hommes montèrent dans le Nissan Pathfinder qui avait une glace brisée à l'arrière. Le costaud

avec presque pas de cou et la figure de Frankenstein baissait la tête comme si on le menait à l'abattoir. C'était peut-être bien le cas, après tout. Mais il monta sans se rebiffer, avec le gringalet à la mèche blonde qui rejetait sans arrêt la tête vers l'arrière, comme un cheval renâcle, et avait l'air d'avoir mal au ventre. Le troisième, Skinner l'avait reconnu : le Boucher... Celui-là prit le volant. Il était pressé, nerveux. Il tira un portable de sa poche et parla quelques secondes, avant de démarrer. Skinner frissonna. Ce type lui fichait les jetons. Derrière le Pathfinder, le corbillard apparut, et se mit dans son sillage. Une escorte funèbre...

Skinner avait attendu Verdone comme convenu, mais quand ce dernier était arrivé, il avait directement foncé vers l'entrée du journal, oubliant ses promesses. A présent, il gesticulait face à Wallace, qui lui montrait, du bout de son automatique, quelque chose vers les hauteurs de la tour. Peut-être les nouvelles du journal permanent qui défilait au sommet. Wallace était furax et entraînait Verdone. Lequel fit trois fois le tour du roadster Camaro en serrant les poings, avant de monter à bord.

Skinner, abandonné à son sort, jura entre ses dents. Verdone démarra, le V8 avait l'air grippé, un tigre enroué qui marchait sur trois pattes. La Chevy fit demi-tour et s'éloigna dans la même direction que Bagley et ses croque-morts. Le Nissan et le corbillard attendirent qu'il apparaisse pour repartir. Le Range Rover de Wallace suivait, fermant la marche. Étrange cortège, pensa Skinner. Il aurait parié que Jamie Wallace n'avait pas rempoché son Colt. Que Verdone, au volant de son bolide cabossé comme la figure du boxeur, n'en menait pas large...

Il aurait gagné, et gagné également en pariant que Massimo Verdone l'avait oublié. Le salaud ! Skinner frappa le volant des deux poings. Pas un dollar en poche, pas de flingue, des vêtements pourris et des chaussures trouées... Il lorgna vers le hall éclairé de *The Inquirer*. Hésita une longue minute. Puis il sortit de la Toronado, en remuant ses orteils engourdis et glacés, et marcha vers la porte d'entrée.

Un chat efflanqué aimanté par la lumière et la chaleur. Prêt à parier qu'il allait être accueilli à bras ouverts...

Alice Cheng, seule dans le grand bureau directorial où elle avait reçu Nelson Plasnick, achevait de visionner, sur un écran plat encastré dans un mur, en face d'elle, la séquence filmée dans le hall. L'irruption de Wallace et de son acolyte, les menaces sur Harding, le coup de feu dans le plafond, le coup de poing dans le ventre du blond... Et l'arrivée de Massimo Verdone accoutré comme un champion automobile ! Son changement de couleur quand Jamie Wallace avait retourné son arme dans sa direction !... Dommage qu'il n'ait pas sorti

une arme de sa poche !

Alice Cheng buvait du petit-lait. Elle décrocha un des téléphones.

— Alan ? C'est parfait ! Ces crétins ne se sont doutés de rien...

Alan Kellaway approuva sans enthousiasme. Il n'avait que modérément goûté la scène, depuis la petite pièce à l'entresol où il était chargé de la sécurité des locaux. Les caméras du hall n'avaient rien manqué.

— Remettez-vous, Alan, il n'y a pas eu mort d'homme ! le réconforta Alice Cheng d'un ton moqueur.

Elle semblait presque le regretter.

— Geoffrey a repris ses esprits ?

— Euh, il est aux toilettes, madame. Ça va mieux, je crois.

— J'espère, parce qu'il y a du boulot. Dites-lui de monter me voir dès que possible...

Elle raccrocha. N'eut pas le temps de se retourner qu'un autre téléphone sonna. C'était Nat, dans le hall. La voix encore bouleversée.

— Quelqu'un est là pour vous, madame. Il demande à vous voir...

— Qui est-ce ?

— Il ne l'a pas dit...

Nat renifla, comme s'il se retenait de pleurnicher. Un garçon sensible, impressionnable.

— Qu'est-ce qu'il y a encore, Nat ? demanda Alice Cheng en s'efforçant d'adoucir sa voix. Il vous braque un flingue sur la tempe, celui-là aussi ?

— Non, non, assura Nat. Il n'a pas d'arme. Enfin, je crois. Mais il prétend qu'il devait vous tuer...

CHAPITRE XIV

Le quai n° 13 était désert, le ciel bas et les eaux sombres de la Delaware River se confondaient, on ne distinguait rien de l'autre rive et même le pont Benjamin-Franklin, pourtant tout proche, se discernait à peine, noyé dans la brume qui montait du fleuve. Bolan arrêta le camion en lisière du quai, observa l'immeuble qui faisait l'angle avec Vine Street, repéra des lumières au troisième étage. Deux fenêtres donnaient sur North Columbus Boulevard, une sur Vine Street. En faisant au ralenti le tour du bloc, il n'en avait aperçu aucune sur l'autre côté du bâtiment, qui possédait sa propre entrée, sur Water Street. Celle vers laquelle il marcha était plus grande, une double porte vitrée flanquée de plaques, munie d'un interphone et probablement de vidéosurveillance. Le hall était plongé dans l'obscurité, mais en s'approchant, il distingua à la lueur de veilleuses que sur le côté, face aux ascenseurs, un local ouvert ressemblait à une loge de gardien. Les plaques de la façade mentionnaient plusieurs sociétés au premier et au deuxième étage, Redwing Security au troisième, et le syndicat des dockers dans les étages supérieurs... Aucune ne comportait le nom de Jamie Wallace.

Baissant la tête, Bolan appuya sur la seule sonnette visible, près de l'interphone. Quasi immédiatement, une voix demanda :

— Ouais ?

— Je monte chez Redwing.

Un silence. Bolan abaissa la visière de sa casquette, prenant soin de masquer son visage aux caméras éventuelles.

— Je m'en doute ! grasseya la voix, preuve que le type le voyait, probablement sur un écran de contrôle.

Un déclic et la porte s'ouvrit. Le hall s'illumina. Bolan mit le cap sur les ascenseurs. La voix dans son dos, légèrement essoufflée, reprit :

— T'es en avance ! Ou sacrément en retard...

Bolan tourna la tête vers la porte ouverte du local du concierge. Il entrevit, derrière un comptoir, une silhouette énorme vautrée sur un siège, et le blanc des yeux dans une face noire charbonneuse.

— En avance, mais je suis pas le premier, je parie, dit-il en appelant la cabine.

Il avait conscience que la veste d'uniforme était un peu trop large pour lui, qu'il ne portait pas le pantalon assorti. Heureusement, la casquette était à sa taille...

— T'es nouveau ? demanda le Noir énorme, dont il sentait le regard sur ses reins.

— Ils ont convoqué tout le monde, pas vrai ? Même les

nouveaux...

— Ouais. Ça se pourrait. Jimmy a battu le rappel...

— Jamie, tu veux dire ?

Un nouveau silence, plus long. La cabine mettait un temps fou à arriver...

— Jamie, bien sûr, approuva le concierge, comme si sa langue avait fourché. Il t'a téléphoné ?

— On a reçu un fax...

Cette fois, le type se contenta d'un soupir. L'ascenseur desservait six étages, la cabine était apparemment bloquée au troisième. Et quand elle repartit, ce fut le chiffre 4 qui s'alluma, puis le 5 ! Et enfin, le 6 !

— L'autre ascenseur est plus rapide, fit la voix dans la loge.

Bolan lorgna vers la gauche. Se maudit intérieurement : le second ascenseur desservait uniquement les étages 3 à 5. Redwing et le syndicat des dockers. Peut-être un autre desservait-il directement le sixième, chez Jamie Wallace...

— J'ai pas l'habitude, dit-il, en obliquant vers la porte voisine.

— Sûr ! Fallait demander. Quand on débarque, on se renseigne...

Bolan haussa les épaules et appuya sur le bouton d'appel. La porte coulisça aussitôt. La cabine était là, elle venait d'arriver au rez-de-chaussée. Elle n'était pas vide...

Deux hommes se trouvaient à l'intérieur. Le premier, grand et maigre, avait des cheveux blancs et des yeux très clairs, sous des sourcils fournis. Il portait un costume sombre et un imperméable plié sur le bras. Il avait l'air soucieux et pressé. Il faillit heurter Bolan, le toisa avec surprise, s'arrêtant un instant à la visière de sa casquette, où était inscrit : Redwing Security.

— Il est un peu trop tôt, dit-il en s'écartant. Les bureaux sont fermés...

L'Exécuteur croisa son regard, avant que l'homme ne le contourne pour poursuivre son chemin.

— Je m'en doute, mon général, dit-il à mi-voix. J'ai juste un problème d'emploi du temps...

— Voyez avec Jimmy, lança le général Winthorp en marchant à grandes enjambées vers la porte. J'ai à faire.

Il avait seulement marqué une toute petite hésitation en s'entendant appeler par son ancien grade. Mais la mémoire de l'Exécuteur ne l'avait pas trahi : dans l'instant où il avait croisé ce regard étrangement décoloré, il avait mis un nom sur ce visage. Aloysius Winthorp était un général des forces spéciales qui avait été mis sur la touche dès 2006 pour avoir vertement critiqué la conduite de la guerre en Afghanistan, et que le changement de cap opéré à partir de 2009 par la nouvelle administration Obama avait contraint à

la retraite. Bolan se souvenait de l'avoir vu s'en prendre, dans une conférence de presse, au « laxisme » de Washington dans la lutte contre les talibans, et regretter que George Bush et son secrétaire d'État Donald Rumsfeld n'aient pas fait le choix, dès 2003-2004, d'écraser définitivement toute résistance en employant « les armes appropriées »... Un extrémisme qui lui avait valu une certaine popularité dans les milieux où on rêvait de croisade contre les ennemis de l'Amérique...

L'ex-général ne s'était pas contenté de faire des conférences et d'écrire des articles incendiaires, à en juger par sa présence à 6 heures du matin au siège de Redwing Security...

Il atteignait la porte quand le deuxième homme sortant de l'ascenseur apostropha Bolan avec mauvaise humeur :

— C'est quoi, votre problème d'emploi du temps ?

Il observait Bolan, intrigué.

— Pour ce soir à 8 heures, je devrais remplacer Ricky, répondit celui-ci.

— Ricky ?

— Dekker...

— Ah... chez MVT...

Jimmy était presque chauve, moustachu. Il avait renoncé à lutter contre l'embonpoint, mais pas encore pris la peine de changer sa garde-robe. Les soucis qui l'accablaient avaient l'air considérables, il se massait les tempes et trimbalait sous les yeux des poches grand format. Il sentait le tabac, mais pas l'alcool. Ce n'était pas la fête qui le privait de sommeil.

— MVT, soupira-t-il, on s'en fiche... Viens quand même...

Il se dirigeait d'un pas las vers la sortie, le ventre en avant. Bolan se tenait en retrait, il s'arrangea pour tourner le dos à la loge.

— Bonsoir, monsieur Jimmy ! lança le gardien.

— Salut, Tom !

Jimmy souffla puis :

— Bonsoir, tu parles ! Il fera bientôt jour !

Il poussa la porte, laissant voir sous son aisselle un holster d'épaule garni d'un revolver. Smith & Wesson .357 Magnum, devina Bolan.

— Comment tu t'appelles, déjà ?

— Bob Parsons, improvisa Bolan.

Jimmy fronça les sourcils.

— T'es nouveau, hein ?

— Sûr ! je débarque, ricana niaisement Bolan, avec un accent du Middle West garanti pur jus. Kansas City...

La porte à peine franchie, Jimmy tira de sa poche de veston un paquet de cigarettes froissé, à moitié écrasé, dont il parvint avec des gestes fébriles à extraire l'avant-dernière cigarette.

— Tu picoles pas ? reprit-il.

Il observa de nouveau Bolan par en dessous, en tirant avec délices une première bouffée. Un regard qui jaugeait les hommes.

— T'as fait l'armée ? Forces spéciales ?... Ça m'étonne pas... Si tu connais le général, c'est que...

— Seulement de loin, reconnut Bolan.

Jimmy tourna le coin de Vine Street.

— Viens ce soir, dit-il en hochant la tête. Ce bon à rien de Dekker n'a qu'à rester chez MVT à se soûler la gueule.

Jimmy se tapota le crâne de l'index.

— Il n'a rien dans la tronche !

Bolan avait pu le vérifier, de si près qu'aucun doute n'était permis. Mais il se contenta d'acquiescer d'un signe. Jimmy s'arrêta devant un 4x4 Hyundai.

— A ce soir, Bob...

— A ce soir, merci...

Au moment de se détourner pour repartir, Bolan se frappa le front.

— Je suis bête ! C'est où, le rendez-vous ?

Jimmy répondit en montant dans le SUV :

— L'aérodrome d'Essington... Tâche d'être à l'heure... et soigne un peu ta tenue ! Pour un soldat, ça la fiche mal !

— Promis, m'sieur, assura Bolan en mimant un garde-à-vous réglementaire.

Jimmy démarra, tourna le coin vers Water Street. Bolan évita de repasser devant l'entrée de l'immeuble. Il trouvait Tom, à l'étroit dans sa loge exiguë, trop soupçonneux de nature. Il traversa le boulevard. Alors qu'il atteignait le quai n° 13, des voitures freinèrent devant le siège du syndicat des dockers. Un Pathfinder noir, suivi par un corbillard. Derrière, venaient un roadster Camaro au capot endommagé et enfin un Range Rover. L'Exécuteur courut sans bruit dans la brume, jusqu'au camion. Il entendit derrière lui une voix brutale qui criait :

— Fais pas de manières, la Foudre, descends ou je te crève tout de suite !

Par la porte entrouverte du bureau, Alice Cheng apercevait Geoffrey Harding en train de recueillir le témoignage de Skinner. Comme tout à l'heure, quand elle avait enregistré les déclarations de Nelson Plasnick, un petit magnétophone était placé sur la table, entre les deux hommes.

— Vous affirmez que c'est Massimo Verdone lui-même qui vous a donné l'ordre d'abattre Mme Alice Cheng ? articula lentement le rédacteur en chef de *The Inquirer*.

— Oui, répondit à mi-voix Skinner.

Il tenait à la main un gobelet de café brûlant et grelottait, malgré le sweat-shirt sec que lui avait trouvé Kellaway.

— Et il vous a fourni le revolver ? insista Harding.

— Un Bodyguard, oui...

— Pardon ?

Harding n'y connaissait rien, il ouvrait des yeux ronds comme des soucoupes, derrière ses petites lunettes.

— Smith & Wesson calibre .38 Spécial, le renseigna le jeune homme en reniflant.

Harding hocha la tête, sidéré.

Alice Cheng s'éloigna dans le couloir, appela sur son portable un numéro à New York. On répondit presque aussitôt.

— Mike ? Je ne te réveille pas, chéri ?

— J'ai déjà commencé mes exercices.

Alice Cheng se représenta son mari, cloué dans son fauteuil roulant, dans la salle de sport où il passait chaque jour plusieurs heures, à se battre pour maintenir en forme un corps infirme.

— Tu as de bonnes nouvelles ?

Si elle l'appelait dès 6 heures du matin, c'était forcément, croyait-il, parce que les nouvelles étaient bonnes. Il faisait preuve d'un optimisme inébranlable.

— De très bonnes nouvelles, répondit-elle d'une voix neutre.

— Le boxeur ?

Elle lui résuma les événements de la nuit, et tempéra son enthousiasme :

— Ce sont des munitions contre Verdone, mais on ne pourrait pas l'abattre avec ce témoignage. Mais il y a mieux, beaucoup mieux...

Mike Cheng souffla dans l'appareil.

— Un tueur à gages, murmura sa femme. Il est ici, au journal, en train de raconter comment Verdone l'a embauché, lui a fourni une arme.

Elle expliqua que Skinner s'était présenté un peu plus tôt, se déclarant prêt à dénoncer Verdone, coupable à ses yeux de l'avoir trahi et abandonné.

— C'est un joueur, un paumé, ajouta-t-elle. Il ne ressemble pas vraiment à un tueur, mais il est crédible. Il a déjà éliminé des gens sur ordre de Verdone. Deux fois. Il a livré des détails... Pour de l'argent, des cadeaux.

— Il a demandé de l'argent, en échange ? s'inquiéta Mike Cheng.

— Dix mille dollars.

Il grogna, mais elle précisa aussitôt :

— Je les lui ai promis. Et aussi de lui laisser le temps de filer au Canada. Contre une confession complète, écrite et signée, en plus d'un enregistrement. Harding s'en occupe.

— Soit. Tu as bien fait... Son dernier assassinat remonte à longtemps ?

Alice Cheng eut un petit rire.

— Il aurait dû le commettre cette nuit, mais il s'est produit un concours de circonstances qui a épargné sa cible. Il a renoncé...

— Qui ? Qui était-ce, sa victime ?

Dans l'oreille de Mike Cheng, la réponse chuchotée par sa femme fut semblable à un roucoulement sensuel.

— C'était moi, chéri. C'était moi qu'il devait buter...

L'infirme resta silencieux, si longtemps qu'elle demanda :

— Mike ? Tu es là ?

Il la rassura d'un mot, puis reprit, d'une voix qui ne trahissait aucune émotion :

— Après m'avoir rendu infirme, il voulait me priver de toi...

Alice Cheng avait marché jusqu'au bout du couloir et son regard balayait, à travers une baie vitrée, la ville étalée en dessous d'elle. Un jour gris s'échinait à percer les brumes montant de la Delaware River et, au-delà, de l'Atlantique proche.

— Verdone doit se demander pourquoi *The Inquirer* lui en veut à ce point, dit-elle. Pourquoi je lui en veux, personnellement...

— Il a signé son arrêt de mort, en s'en prenant à toi.

— Oui. Il ne s'en relèvera pas.

Elle se mordit la lèvre, parce que le mot n'était pas très heureux, mais son mari, s'il était paralysé des jambes, n'avait pas perdu le sens de l'humour.

— Ce sera son tour, dit-il avec un petit rire sec et grinçant.

— Maintenant qu'il est à notre merci, reprit la Taïwanaise, je crois qu'il faut réfléchir à la meilleure façon d'utiliser ce qu'on a...

— Tu ne veux pas le livrer à la police, c'est cela ?

Le ton de Mike Cheng s'était durci. C'était un homme d'affaires redouté, qui ne passait pas pour un tendre et dont les cinglantes réparties faisaient la joie des écotiers de Wall Street. Mais Alice Cheng n'était pas en reste, elle savait se montrer aussi dure que lui. La discussion entre eux, au sujet de ce qu'il convenait de faire de Massimo Verdone après avoir rassemblé de quoi ruiner sa carrière, avait déjà eu lieu, elle n'était pas tranchée. Elle promettait d'être rude. Cependant, ce n'était pas le moment de la reprendre, surtout au téléphone.

— On en reparlera de vive voix, dit-elle. Je dois te laisser...

— Aiguise tes arguments, en attendant ! conclut-il avant de raccrocher.

Elle longea le couloir vers son bureau, en songeant qu'avec la confession de Skinner, elle tenait si bien Verdone en son pouvoir qu'elle serait impardonnable de ne pas en profiter. « Te venger de ce

salaud qui a bousillé ton mari et ne le sait même pas, c'est bien; mais il y a mieux à faire que de balancer le dossier à la police et de l'envoyer en prison... Ce sera tellement plus excitant de se servir de lui, de le manipuler comme une marionnette... »

— Tellement plus jouissif..., murmura-t-elle en passant devant le bureau de Harding.

Elle entendit ce dernier qui questionnait Skinner :

— Est-ce que Massimo Verdone vous a dit pourquoi il voulait que vous le « débarrassiez » de Mme Cheng ? Le débarrasser, c'est son mot, n'est-ce pas ?

Alice Cheng s'arrêta, tendit l'oreille.

— Oui, répondit Skinner. C'est ce qu'il a dit, plusieurs fois.

— Mais pourquoi ? Vous a-t-il dit pourquoi ?

— Non, enfin... c'est le journal, j'imagine, les enquêtes, tout ça... Il ne m'en a pas dit grand-chose, en fait. Elle me gêne, une vraie sangsue, débarrasse-moi d'elle... Voilà.

Alice Cheng continua son chemin, réintégra son bureau.

Verdone se demandait pourquoi *The Inquier* s'intéressait à ses affaires, pourquoi sa patronne allait voir un championnat de boxe en s'habillant aux couleurs de celui qui devait perdre. Il n'avait pas fini de se poser des questions. Comment lui serait-il venu à l'esprit que la cause de cet acharnement contre lui était quelques balles perdues, lors d'un règlement de comptes, quatre années plus tôt, dans un faubourg de Philadelphie ? Deux dealers mitraillés dans leur voiture, sur l'aire d'une station-service. Les balles perdues avaient atteint un client qui s'était trouvé au mauvais moment au mauvais endroit. Mike Cheng s'était arrêté pour téléphoner à sa femme qu'il était en retard. Il était rentré de l'hôpital quatre mois après, en fauteuil roulant. Les membres inférieurs paralysés... Lorsque son épouse lui avait annoncé qu'elle avait réussi à identifier le tireur, un voyou ambitieux, une tête brûlée du nom de Massimo Verdone, il avait compris qu'elle s'était également trouvé une cause sacrée...

Verdone, digne rejeton d'un clan mafieux qui s'était illustré dans quelques épisodes sanglants de l'histoire de la ville, n'avait pas fini de payer. Alice Cheng se sentait capable de convaincre son mari. « On le tient par les couilles, grâce à lui, on peut faire tomber les parrains du New Jersey. » C'était son argument le plus aiguisé, à l'instar de celui qui avait persuadé Mike de racheter *The Inquier* et de lui en confier la direction. « Pour faire reculer le Crime organisé, il faut parler aux gens, et que les gens parlent... La base de leur pouvoir, c'est le silence. Un journal, c'est une arme contre le silence. »

Massimo Verdone allait en baver, et d'autres avec lui...

Alice Cheng appela Geoffrey Harding, pour s'informer innocemment :

— Tout va bien ? Est-ce que vous pouvez demander à notre tueur repentini s'il a jamais entendu parler des cousins Giaco du New Jersey, s'il vous plaît ?

Une fois de plus, Harding tombait des nues. Mais il répercuta docilement la question et rapporta à Alice Cheng la réponse négative de Skinner.

— Dommage, merci.

Voilà où la mènerait sa marionnette, si elle persuadait Mike de la laisser agir : à Jersey City, au port de Bayonne et aux caïds qui régnaient sur la côte Est : Giacamonte et Corrado... Verdone était une de leurs créatures, elle avait discrètement enquêté pendant des mois pour établir les liens entre eux.

A présent qu'elle le tenait par les couilles, elle s'en servirait contre eux. Et ce serait jouissif...

CHAPITRE XV

Le bruit d'une sirène retentit non loin de North Columbus Boulevard. Joe « Butcher » Bagley se tourna vivement dans la direction du Delaware Expressway et aperçut les lueurs de gyrophares qui perçaient la brume. Trois voitures de police fonçaient vers l'ouest. En les regardant s'éloigner, Bagley respira plus librement. Il fit signe à Ned, qui conduisait le corbillard.

— C'est pas prudent de te balader avec ton chargement, dit-il en s'approchant de la Buick.

Ned avait entendu les sirènes, il approuva en hochant la tête :

— Sûr, Joe, mais c'est pas le moment d'aller les déposer à Clifton. Il fera bientôt jour...

A Clifton Heights, de l'autre côté de Philly, en direction de Baltimore, le Boucher avait ses entrées dans un entrepôt frigorifique où il réquisitionnait pour ses besoins personnels une chambre froide assez vaste pour contenir plus de cadavres que n'en pouvait transporter le corbillard. Un endroit idéal pour les entreposer en attendant de les faire disparaître. Mais Ned avait raison, l'heure était mal choisie, les gars arrivaient tôt pour prendre le boulot; sans compter les risques de traverser de nouveau la ville.

— Je suis pas chaud, fit Ned en frissonnant.

La silhouette de Jamie Wallace se matérialisa dans la brume. Lui aussi se sentait pénétré par l'humidité piquante montant du fleuve. Il secoua ses épaules et grommela :

— Qu'est-ce qu'on attend ?

Plasnick, le visage crispé, était encore assis à l'arrière du Pathfinder. Tad Novak, de l'autre côté de la voiture, tenait la portière ouverte. Il avait l'air d'attendre son bon vouloir.

— Monsieur le champion se fait prier, il faut lui dérouler le tapis rouge ? s'énerva Wallace.

Il tendit le bras à l'intérieur du Nissan, par la glace brisée, braqua le Colt Commander sur le boxeur.

— Faudrait faire de la place là derrière, intervint Joe Bagley en montrant le corbillard.

Plasnick avait entendu. Il eut un mouvement de recul, comme s'il se réveillait d'un mauvais rêve. Tandis que Bagley expliquait, devant l'expression d'incompréhension de Wallace :

— C'est bourré, là-dedans. Fofi et les deux...

Au nom du bookmaker, Wallace se renfroigna un peu plus. Il jeta un coup d'œil vers le roadster arrêté derrière le corbillard. Massimo Verdone se distinguait à peine à l'intérieur. Il ne semblait pas décidé à

sortir.

— Pas la peine d'en parler devant lui, glissa Wallace.

— Ouais, il fait déjà la tronche, approuva Bagley. Mauvais trip, hein ? Turner a morflé et les flics vont montrer les crocs...

— Oscar, le Mexicain de Chicago, opina Wallace. D'après lui, c'est ce salopard qui l'a doublé, à Fairmount.

— C'est son idée ? Il réfléchit pas tous les jours ! Ça finit par s'user !

Le Boucher montra sa tête, puis pointa l'index sur Plasnick, rencogné dans l'ombre de la banquette. Le Colt Commander ne le menaçait plus, il avait gagné un nouveau répit. Bagley reprit, en surveillant les alentours :

— Il sait des trucs, la Foudre. Faut juste le mettre en confiance...

Il craignait surtout d'avoir un nouveau cadavre sur les bras, en pleine rue.

— Je compte sur toi, acquiesça Wallace. Faut que je cause avec Massimo, il peut pas continuer à nous entuber. Deux cents kilos aux mecs de Chicago sans m'avoir prévenu ! C'est pas correct !

Derrière le pare-brise de la Camaro, Verdone était immobile, figé, la tête basse. Puis il la releva d'un élan et se raidit sur son siège. Wallace et Bagley échangèrent un regard entendu. Verdone rechargeait la chaudière...

— C'est la Chinetoque qui lui fait peur, en plus, commenta Wallace avec une moue dégoûtée. Elle veut sa peau...

— A sa place, je me méfierais, elle a l'air coriace, remarqua Bagley, mais au lieu de me repoudrer le nez, j'irais lui exploser le sien !

D'autres sirènes mugirent sur l'expressway tout proche et les deux hommes s'ébrouèrent. Ned sortit la tête à la portière de la Buick et s'impatenta :

— Je fais quoi, moi ? On va finir par se faire repérer !

— On les jette à la flotte ? suggéra Bagley en montrant le quai, en face d'eux.

Wallace continuait de fixer Verdone, sans aucune chaleur.

— Démerde-toi comme tu veux, répliqua-t-il.

Il se dirigea vers la Chevy. Comme s'il avait oublié Plasnick. Bagley soupira et s'approcha de Ned.

— Balance-les au bout du quai...

— Sans rien aux chevilles ? objecta Ned.

Il n'était pas né de la dernière pluie et en avait connu, des cadavres qui remontaient au bout de trois jours, faute d'avoir été ficelés à un parpaing bien lourd.

— Tant pis, trancha Bagley, qui ajouta aussitôt : Les trois ensemble avec l'Obèse en dessous, ça fera l'affaire, non ?

La figure ridée de Ned s'éclaira et il mit le contact, avertissant les

deux croque-morts assis derrière lui :

— Vous allez vous réchauffer avec un peu d'exercice, veinards !

Le corbillard démarra, déboîta et dépassa le Pathfinder, avant de braquer pour traverser le boulevard. Le panneau indiquant le quai n° 13 apparut fugacement à la lumière des phares, puis la brume avala la Buick et son macabre chargement. Même la lueur des feux arrière disparut au bout de quelques mètres.

Joe Bagley se retourna, contourna le Nissan et écarta Tad Novak pour apostropher Plasnick :

— Fini de faire le mariole, Nelson, amène-toi !

Il sortit l'Astra de sa poche pour inciter le boxeur à se presser. Derrière lui, le hall de l'immeuble s'illumina et le gringalet blond à la figure chevaline poussa un petit hennissement ravi... En tournant la tête, le Boucher découvrit une silhouette dorée, enveloppée dans un extravagant manteau fait d'une matière miroitante, qui chaloupait vers la porte. Tom, l'énorme concierge de l'immeuble, l'escortait. Il se précipita pour la lui ouvrir.

— C'est une heure drôlement matinale pour sortir, Miss Peggy, dit-il en roulant des yeux.

— C'est l'heure des fantômes, on dirait ! rétorqua Peggy Moss en écarquillant les yeux sur le revolver dont Joe Bagley menaçait Nelson Plasnick.

Le corbillard recula lentement sur quelques mètres. Le vieux Ned pesta en écrasant le frein : on n'y voyait goutte et au bord du quai, la brume opaque collait au pare-brise comme une poix. Il tourna la tête vers l'arrière et s'en prit aux deux croque-morts :

— Pas un qui se proposerait de descendre pour me guider, bon Dieu !

Les deux nettoyeurs eurent la même moue contrariée. Ils avaient fait leur boulot au Wachovia Center et depuis des heures qu'ils tournaient avec les trois body-bags entassés derrière eux, à se ronger les sangs à l'idée d'être contrôlés, ils en avaient leur claque. Le funèbre déteignait sur eux !

— Magnez-vous ! reprit Ned. Faut les ficeler ensemble, le gros Fofi en dessous, pour bien lester; et les balancer à la flotte...

Les deux passagers sortirent de la Buick en frissonnant. Ouvrirent le hayon. Ned frissonna, saisi par l'air froid. Il passa la tête par la glace ouverte et questionna :

— Je suis loin du bord ?

— Je sais pas, répondit une voix sur sa gauche.

— Faut voir, dit l'autre, sur sa droite.

— Alors va voir !

La silhouette s'éloigna, Ned la suivit dans le rétroviseur extérieur,

la vit disparaître. Une voix flotta dans la brume, maugréant :

— Y a encore loin, on va pas se les coltiner sur des kilomètres !

Ned s'adressa au type le plus proche :

— Je recule, fais-moi signe...

Il enclencha la marche arrière, le croque-mort agita la main et le corbillard recula.

— C'est bon, tout droit ! Tu peux y aller !

Le croque-mort recula plus vite que la Buick et fut avalé par le brouillard. Un œil sur les rétros, l'autre ne sachant où se fixer, dans l'épaisse ouate qui gommait tous les repères, Ned fut désorienté en quelques secondes. Il freina de nouveau, appela :

— Hé ! Où tu es ? Indique-moi, bordel ! T'es passé où ?

Il ne distinguait plus rien, derrière la voiture. Il allait s'énerver, quand une tape sur le toit lui répondit, rassurante.

— Quand même ! Je me demandais... C'est bon ? J'y vais ?

Une nouvelle tape, une main qui invitait à continuer... Le corbillard s'ébranla.

— Tu me diras stop ! cria Ned. O.K. ?

Il appuya plus franchement sur l'accélérateur et tout à coup la Buick bascula dans le vide, vomissant par l'arrière ses trois paquets ! Une glissade silencieuse qui s'acheva, quelques mètres plus bas, par un plouf étouffé.

Ned poussa un cri de stupeur et n'eut pas le temps de réagir. Il tenta bien de freiner, de tirer le frein à main, mais il était trop tard, le lourd véhicule plongeait. S'engouffrant par le hayon ouvert, un courant d'air glacé et humide l'enveloppa, puis immédiatement après, une vague noire monta vers lui, bouillonnante et sinistre. Elle le submergea. Et le corbillard sombra.

La chute ne produisit dans la brume qu'un bruit assourdi, suivi de deux autres à peine perceptibles, quand les corps des deux croque-morts assommés d'un coup sur le crâne tombèrent à leur tour.

L'Exécuteur n'attendit pas que les remous s'estompent à la surface de la Delaware River. Il s'élança en direction de North Columbus Boulevard. Le Beretta 93-R dans la main droite, le Heckler & Koch MP5 récupéré dans la Land Cruiser des latinos dans la gauche, la crosse dépliée bien calée dans la saignée du coude. Prêt pour le dernier round.

*

* *

Jamie Wallace faisait signe à Massimo Verdone de descendre de voiture et, en signe d'apaisement, il avait rempoché le Colt Commander. Derrière le pare-brise, Verdone avait les mâchoires bloquées, les narines pincées. Il étreignait le volant à deux mains. Il fixa Wallace, hocha la tête pour lui indiquer qu'il arrivait, mais se

pencha d'abord sous le tableau de bord.

— Qu'est-ce que vous voulez faire ? s'écria à cet instant Peggy Moss, en s'interposant entre Joe Bagley et Nelson Plasnick.

Ce dernier acheva de s'extraire du Pathfinder et tendit vers elle son visage tuméfié. Il avait les yeux presque clos, les arcades boursofflées, les plis de la bouche affaissés. La mine épuisée.

— C'est la Foudre ! s'écria la femme, je le reconnais ! Champion du monde ! Ils en parlaient à la télé !

Elle pivota et fit face à Joe Bagley, lui soufflant au visage une haleine qui fleurait le scotch plus que le café. Elle continua en grimpant dans les aigus :

— Vous n'allez pas lui faire de mal ! Rangez-moi ça !

Elle agrippa le poignet du Boucher pour écarter le revolver.

Du côté du roadster, Jamie se retourna, furieux.

— Qu'est-ce que tu fous dehors, Peggy ?

Elle répliqua du tac au tac, en se cramponnant au bras de Bagley :

— Je sors ! J'en ai marre de regarder la télé toute seule !

— Rentre immédiatement ! hurla Wallace en fonçant vers eux.

Un taxi pointa son museau au coin de Vine Street.

— Hep ! cria Peggy en levant le bras. Je suis là !

Elle tituba et trébucha. Plasnick lança son poing dans l'estomac de Bagley et se rua dans la direction du taxi. Tad Novak, au lieu de s'écarter, tendit la jambe. Le boxeur perdit l'équilibre, se raccrocha à Tad et ils tombèrent ensemble sur le trottoir.

La première détonation retentit à cet instant. Submergé par la colère, Jamie Wallace avait appuyé sur la détente du Commander. La balle de 9 mm Parabellum destinée à Plasnick manqua ce dernier, mais fit au milieu du large poitrail de Tom, le concierge, un trou assez grand pour qu'il ait l'impression que tout le contenu de sa cage thoracique, autant dire un certain nombre d'organes vitaux, se précipitait à l'extérieur, jaillissant dans un flot désordonné, éclaboussant jusqu'aux chevilles de Miss Peggy. Tom voulut s'excuser, rattraper ses poumons, remettre son cœur à l'endroit. Il échoua sur toute la ligne et s'écroula aux pieds de la blonde avec un râle de pachyderme. Inconsolable...

Peggy tapa du pied et hurla en voyant ses chaussures aspergées de sang frais. Elle griffa Bagley et prétendit lui arracher l'Astra.

— Je vais le buter, ce gros connard ! glapit-elle. Des chaussures neuves !

Le coup partit et la porte vitrée du hall explosa en une pluie de débris. A cette distance, le .357 Magnum faisait, en plus d'un vacarme assourdissant, des dégâts considérables. Le chauffeur du taxi qui tournait le coin du boulevard en quête de sa cliente sursauta sur son siège, découvrit la grappe de gens armés et accéléra aussitôt, en

baissant instinctivement la tête, de peur de récolter une balle perdue. Bien lui en prit car il frôla au passage le conducteur du roadster Camaro qui sortait de son bolide, en combinaison de pilote et blouson d'aviateur, avec entre les mains un pistolet-mitrailleur. Il n'eut pas le temps de voir, dans le regard halluciné de Massimo Verdone, l'éclair de folie allumé par sa dernière prise de coke, mais il aperçut celui du départ de la rafale. Et entendit les balles siffler au-dessus de sa tête.

Le Beretta .951 crachait lui aussi du 9 mm Parabellum. Moins tonitruant que le .357 Magnum, mais aussi perforant. Et mortel, assurément, à condition de maîtriser l'arme. Ce que Massimo Verdone, bondissant de côté pour éviter l'embardée du taxi, n'était guère capable de faire. Il tira à l'aveuglette. Les projectiles criblèrent la façade, chuintèrent sur le rideau de fer du rez-de-chaussée et sur l'asphalte, derrière la Ford qui s'éloignait en zigzaguant.

Jamie Wallace rentra la tête dans les épaules et jura comme un charretier en plongeant vers le trottoir, cherchant l'abri du Pathfinder.

— T'es pas dingue, Massimo, arrête tes conneries ! beugla-t-il d'une voix affolée.

Verdone ne répondit pas, sinon par une injure en dialecte italien, suivie par une autre volée de balles. Elles sifflèrent cette fois aux oreilles de Wallace. Une demi-douzaine d'ogives qui firent exploser les glaces encore intactes du Pathfinder, et scellèrent la rupture d'une association pourtant prometteuse...

La riposte vint du revolver Astra, que Joe Bagley avait assuré dans sa main après avoir tenté de calmer Peggy d'une gifle magistrale. Une balle pulvérisa le pare-brise de la Camaro, une deuxième frôla la tête de Verdone, le contraignant à battre en retraite. Mais lorsqu'un troisième projectile de .357 Magnum fracassa la calandre du roadster, Verdone fut submergé par la fureur. Voir son beau jouet massacré lui était insupportable. Tenant le Beretta à bout de bras, il arrosa le trottoir d'un tir rageur. La culasse du Beretta claqua à vide avant qu'il eût repris ses esprits.

Il resta stupide, le P.M. braqué, enfonçant frénétiquement la détente en secouant la poignée. Lorsque l'évidence que le chargeur de quinze coups était vide le frappa, l'impact d'une balle tirée de l'autre côté de la chaussée le frappa également. Un projectile de 9 mm jailli du brouillard qui bouchait l'horizon, du côté du quai n° 13.

La douleur fulgurante fit vaciller Massimo Verdone, il trébucha et tomba en arrière, contre le pare-chocs de la Camaro. Puis lâcha le pistolet-mitrailleur et se recroquevilla sur le flanc en geignant. Portant la main à son côté, il la retira rouge de sang. Manqua s'évanouir à la simple idée qu'il était salement touché. Puis serra les dents en entendant le grand-père Paolo menacer de lui botter le train, s'il flanchait... Entre la douleur de sa blessure et la violente décharge

d'adrénaline produite par la drogue, son esprit faisait du yoyo et tournait comme un manège fou.

Du côté de la porte d'entrée, l'Astra s'était tu. La voix de Jamie Wallace, éraillée par la colère et la peur, s'éleva dans le silence :

— Peggy ?

Il s'était aplati au sol contre la roue arrière du Nissan. Ce fut Joe « Butcher » Bagley qui répondit, à l'avant du 4x4 :

— Elle a morflé, Jamie !

— Peggy ? insista Wallace, la voix enrouée, cette fois. C'est grave ?

La jeune femme ne répondit pas. Charrié par une volute de brume, le verdict du Boucher cingla Wallace comme une gifle :

— Dans la tête, Jamie. Elle est morte !

— Salopard ! hurla Wallace.

Il reprit haleine et articula :

— Tu me le paieras, *motherfucker* ! Je vais te crever, Verdone !

Invisible à quinze pas, Massimo Verdone grogna une injure, entre deux gémissements.

— Qui a tiré ? demanda alors Bagley, la voix changée, emplie d'appréhension.

— Quoi ? demanda Wallace.

— Du quai, de l'autre côté... expliqua Bagley. C'est pas moi qui ai touché le Rital.

— Qui alors ? voulut savoir Wallace.

Dans le petit périmètre où se trouvaient les deux hommes, environnés de cadavres, pesait une angoisse palpable.

Bagley prit une inspiration et demanda avec force, en scrutant l'autre bord du boulevard :

— Ned ? C'est toi, Ned ?

Il aurait aussi bien pu adresser sa question à l'autre rive de la Delaware River. Sans espoir d'être entendu.

Il n'y eut pas de réponse. Un mur de brouillard les entourait, d'où s'échappaient des écharpes de brume qui venaient lécher leurs visages moites de sueur glacée. Les bruits de la circulation, sur l'expressway pourtant tout proche, étaient amortis, même le ululement des sirènes de police était irréel et lointain.

Jamie Wallace rampa vers l'avant du Nissan, en longeant la façade du bâtiment. Il buta contre la masse de Tom, dut l'enjamber, saisit au hasard un pied nu, remonta le long d'une jambe fine et au lieu de la cuisse de Peggy, sentit sous sa paume le jean de Tad Novak. Le gringalet avait avalé toutes ses grandes dents chevalines, en même temps que ses naseaux. Sa mèche blonde poisseuse coiffait un trou béant, un gouffre à la place du visage. Une balle avait traversé comme dans du beurre, était ressortie par le haut du crâne, pas assez solide pour l'avoir stoppée. Elle avait fini, en bout de course, par frapper

Peggy. Elle gisait au bord du trottoir, emmêlée à l'autre cadavre. Les débris d'os, les fragments de mâchoire et quelques canines du Polak avaient décoré de hiéroglyphes sanglants son imperméable haute couture à mille dollars, un cadeau arraché de haute lutte à Jamie « Money » Wallace. Sa propre tête avait juste laissé filer une rigole de sang dans le caniveau. Peggy Moss avait un trou bien propre à la tempe et le visage chiffonné. Elle était morte de très mauvaise humeur...

Wallace releva les yeux vers Joe Bagley.

— 9 mm Parabellum, commenta celui-ci. Il doit utiliser des balles à tête creuse, ce connard...

L'œil noir de vautour de Jamie Wallace se vrilla dans le sien.

— Tête creuse toi-même ! Où est le boxeur ?

CHAPITRE XVI

La nappe de brouillard qui montait derrière lui engloutit Bolan et réduisit sa visibilité à quelques pas. Il n'apercevait plus les façades de l'autre côté de la chaussée. En face de lui, la silhouette curieusement déformée de ce qui avait été, une heure plus tôt, un magnifique roadster Camaro se distinguait vaguement, mais Massimo Verdone, étendu sur le sol, plus du tout. Quant au Pathfinder derrière lequel s'abritaient les deux rescapés, il avait été comme effacé du paysage. Pourtant, le jour finissait par poindre, repeignant en gris la soupe noirâtre où baignait Columbus Boulevard.

La même voix rogue répéta :

— Ned ?

Ned ne risquait pas de répondre.

L'Exécuteur n'allait pas le faire à sa place. Il avait observé comment les pourris s'entre-déchiraient, et entrevu Plasnick qui essayait de prendre le large, en tirant la jambe, comme s'il était blessé. Puis Massimo Verdone avait perdu les pédales et vidé un chargeur de pistolet-mitrailleur, avant que Bolan le touche. La rafale aveugle avait eu des conséquences dramatiques pour le gros Noir et la femme blonde, apparemment. Le chauffeur de taxi avait eu plus de chance. A présent, Bolan était tenté de traverser la rue pour finir le travail, mais il aurait préféré être certain que Plasnick avait faussé compagnie à ses anciens employeurs. Il avait sauvé le boxeur une première fois, ce n'était pas pour l'abandonner à son triste sort, car nul doute que Jamie Wallace et son acolyte avaient toujours en tête de se débarrasser de lui.

Bolan s'était déplacé sans bruit, longeant le boulevard en s'éloignant de la Camaro et de Verdone. Il s'estimait au jugé face au débouché de Vine Street, au coin de laquelle s'élevait l'immeuble du syndicat des dockers. Il allait s'élancer quand un moteur gronda, si proche de lui qu'il s'arrêta, puis le halo pâle et diffus de deux phares surgit, et il se rejeta en arrière. L'autobus le frôla, sans que le chauffeur, il l'aurait juré, l'eût aperçu. Dans la poche de lumière, vite emportée, Bolan entrevit deux ou trois silhouettes de passagers. Puis la brume se referma, encore plus épaisse, et il s'avança sur la chaussée, tendu, méfiant, scrutant la rive opposée. Le MP5 prolongeait son bras gauche, le Beretta était glissé dans sa ceinture. Il atteignit sans encombre le trottoir, se rendit compte qu'il était allé trop loin, au-delà l'intersection avec Vine Street.

Revenant sur ses pas, il traversa donc celle-ci et reconnut le petit parking où Jimmy avait garé son 4x4. Le Nissan était devant lui, tout

près et cependant invisible. Un frôlement sur sa gauche l'alerta, en même temps qu'une voix l'avertissait :

— Attention !

Joe « Butcher » Bagley surgit du brouillard, silhouette courte et trapue, ramassée sur elle-même. Dans la fraction de seconde où il découvrit Bolan, il sursauta de surprise. Ils étaient comme deux piétons sur le point de se croiser, sur un trottoir assez large pour ne pas risquer de se télescoper. Mais dans une purée de poix pareille, à trois mètres l'un de l'autre, ils ne s'étaient pas vus.

Bagley avait lui aussi entendu la mise en garde, lancée à hauteur de Bolan, dans l'obscurité du parking. Il tourna la tête et braqua son revolver dans la direction de la voix. Le Guerrier détendit sa jambe droite. L'Astra tonna, en même temps que le coup de pied projetait le bras armé à la verticale. Avec assez de force pour briser le coude, mais il rata l'articulation de quelques centimètres.

La détonation se répercuta dans l'épaisseur du brouillard comme dans un édredon, alors qu'un impact sur de l'acier produisait des stridences à déchirer les tympans. Le .357 Magnum vola à quelques pas, mais Bolan ne vit pas où il tombait. Il se concentrait sur l'adversaire, et cela valait mieux. Car à peine délesté du revolver, Bagley détendit son bras gauche, se fendit à la façon d'un escrimeur, et malgré les trois pas qui les séparaient, Bolan était à portée de lame. Pas celle d'un fleuret, mais la lame d'un poignard, et elle n'était pas mouchetée. Vingt centimètres d'acier qui visaient le ventre, sous les côtes, et que le canon du Heckler & Koch MP5, en déviant d'une parade réflexe le poignet du Boucher, fit s'enfoncer dans la doublure d'une veste d'uniforme un peu trop grande pour celui qui la portait...

Bagley dans son élan avait jeté tout son corps en avant. Il percuta Bolan, tête baissée, mais échoua à le ceinturer. Son bras droit engourdi par le coup de pied manquait de vigueur. Il frappa néanmoins, du poing, de la tête. Bolan, le souffle un instant coupé, recula d'un pas, assurant ses appuis pour riposter d'un crochet du droit. Bagley était en déséquilibre, le poing le cueillit à la mâchoire, sèchement, avec la puissance d'un boulet d'acier. L'os craqua, les dents s'entrechoquèrent, Bagley poussa un cri sourd, s'étrangla et cracha, dans un flot de sang, une ou deux incisives et un bout de langue. Avec un cri de rage, il se fendit de nouveau. A l'aveuglette. Bolan était sur ses gardes. Il esquiva d'un bond de côté et abattit cette fois la crosse repliable du MP5 sur la nuque exposée. Cela produisit un autre craquement, puis un bruit mat écœurant, quand le Boucher se vautra face contre terre sur le goudron du trottoir, comme une carcasse balancée sur un étal.

Du fond du parking, invisible, une voix commenta, stupéfaite et admirative :

— Sacré punch !

— Ça va, Nelson ? demanda l'Exécuteur.

— J'ai la cheville foulée, répondit Plasnick.

Il s'approcha en clopinant, appuyé au mur. S'accroupit en soufflant.

— Ça aurait pu être pire !

Comme un écho à ce constat, deux balles sifflèrent aux oreilles de Bolan. Il s'était penché sur Bagley et, quand il se redressa, il entendit la culasse d'un automatique claquer à vide, mais reçut dans les côtes un poing cerclé d'acier qui lui arracha une plainte et le courba en deux. Le MP5 lui échappa des mains, un relent de bile lui emplit la bouche. Wallace avait fondu sur lui comme un rapace, jetant le Colt Commander au chargeur vide pour se fier à son arme favorite. Le poing américain atteignit de nouveau Bolan, gravant l'empreinte de ses phalanges d'acier sous son sternum. Il suffoqua et plia les genoux.

Les yeux noirs de vautour de Jamie Wallace, cernés de brume et brillants de haine, se penchèrent sur lui. Un regard fixe, meurtrier. Le vautour avait l'air de sourire. Il tenait sa proie à sa merci. Il savourait son pouvoir. Même quand le .357 Magnum aboya dans son dos, déclenchant un nouveau coup de tonnerre assourdissant, le rictus de Wallace resta imprimé sur ses traits brutaux.

Les yeux clos et les épaules contractées pour encaisser le recul de l'Astra tenu à deux mains, Nelson Plasnick voulut doubler. Le chien du revolver percuta à vide. Mais la balle qui avait frappé Wallace juste entre les omoplates était aussi définitive que l'uppercut qui avait envoyé Evaristo Sanchez au tapis. Définitive et mortelle. Elle le projeta en avant avec une telle violence qu'il décolla du sol, bras écartés, mimant un bref instant un vol plané, avant de s'écraser au sol dans une gerbe de sang.

Il s'écroula à côté de Bagley, tapissant le sol de ses poumons perforés.

Plasnick tressaillit, contempla le tableau avec une grimace de dégoût, puis Bolan, avec incrédulité. Ce dernier se redressa en se massant les côtes.

— Merci, Nelson...

— On est quittes.

— Presque...

Les phares puissants du Scania trouèrent le rideau de brume et le moteur gronda. L'Exécuteur passa la première et s'avança jusqu'au bord de Columbus Boulevard. Assis à côté de lui, Nelson Plasnick n'était pas encore revenu de sa surprise, mais il ne posait plus de questions. Ce diable d'homme conduisait à présent un camion de MV Transport, c'était incompréhensible, mais bien dans sa manière.

Plasnick avait pris le parti d'en sourire, malgré sa bouche douloureuse aux lèvres enflées.

La silhouette gesticulante qui jaillit devant eux au milieu de la chaussée fit disparaître cette ombre de sourire et raviva l'angoisse.

Massimo Verdone n'agitait qu'un bras, armé d'un automatique au canon démesuré. Il tenait l'autre replié contre son flanc poissé de sang. Il marchait de guingois, titubant dans sa combinaison maculée, son blouson déchiré pendant derrière lui. Mais il avait reconnu le camion rouge et vert. Un beau Scania tout neuf affichant son logo bariolé : Massimo Verdone Transport... MVT... C'était lui. Il était le patron. Il fit signe, il cria et menaça. Braqua le Heckler & Koch et invectiva l'abruti de chauffeur qui n'obtempérait pas à ses ordres. Le sang coulait jusque dans ses baskets. Il n'avait pas mis la main, dans la Camaro, sur les chargeurs de rechange pour le Beretta .951. Il y avait sur le tapis trop de débris et d'échardes de verre, dont plusieurs étaient restées plantées dans sa chair. Mais il lui restait le H & K et une pincée de poudre, qui faisait puiser l'adrénaline dans son sang et fouettait son énergie. Il s'était relevé. L'impitoyable figure de Paolo Verdone le forçait à se remettre en route, à empoigner son pistolet, à se faire craindre, pour imposer sa loi.

Il se planta au milieu de Columbus, haineux et grimaçant. Il appuya sur la détente. La sûreté n'était pas ôtée. Le chien resta bloqué. Il entendit au-dessus de lui le rire grinçant, humiliant, de grand-père Paolo...

Le Scania accéléra, montant en régime. Bolan donna un coup de volant mesuré, tandis que Nelson Plasnick se raidissait, freinant à mort malgré sa cheville tordue. Mais ce n'était pas lui qui conduisait. Et l'Exécuteur ne freinait pas, à l'instant de rayer un pourri de la surface de la terre.

Le choc s'entendit à peine, la silhouette percutée de plein fouet par l'aile du camion fut projetée haut dans les airs, avalée par le brouillard, puis recrachée sur le bas-côté comme une mauvaise chique, baignant dans son jus amer, un sang noir comme son âme.

*

* *

Le garde avait la main sur la crosse du Smith & Wesson pendu dans un étui à sa ceinture, mais il frissonnait dans son uniforme de Redwing Security. Un réveil difficile et cette brume qui stagnait sur les berges de la Schuylkill River... Il était transi. Le portail derrière lui était ouvert. Comme s'il attendait les visiteurs.

Il jeta seulement un coup d'œil au papier à en-tête que lui tendait son collègue par la vitre du Scania.

— Ordre du général Aloysius Winthorp, dit aimablement Bolan, sans faire trop d'efforts pour maintenir sa lettre dépliée.

— Je vois ça, fit le garde avec un clin d'œil complice. C'est le jour J, il paraît ?

— Ce soir, mais il faut vérifier que tout est O.K.

— Allez-y, c'est ouvert. Je préviens le général.

— Inutile de le réveiller si tôt, objecta Bolan.

— Oh, mais il est là, avec sa liste, expliqua l'autre avec conviction. Il est arrivé depuis déjà un moment... Un coup de main ne lui sera pas de trop.

Bolan hésita une seconde, avant de demander, en repliant le courrier provenant de MVT :

— Il fait ça tout seul ?

— Et comment ! C'est bien son genre de ne rien laisser au hasard ! s'écria le garde en tressaillant de froid. Des comme lui, il nous en faudrait quelques-uns, je vous jure !

— On y va ! C'est le hangar là-bas ?

Sur ce qu'on voyait du terrain de l'aérodrome d'Essington, réduit à la portion congrue depuis que l'extension de l'aéroport international de Philadelphie avait annexé ses pistes, le hangar que montrait Bolan était la seule construction. Le garde le confirma d'un hochement de tête et repartit vers sa guérite.

L'Exécuteur fit signe à Plasnick de se dépêcher. Malgré sa cheville douloureuse, le chauffeur embraya et ils franchirent le portail, roulèrent jusqu'au hangar, assez vaste pour abriter des avions d'aéroclub. Ils durent le contourner pour découvrir l'entrée. Une Lincoln était garée devant. Bolan dit à Plasnick de se ranger à côté et sauta à terre.

— Pas de blague, cette fois, tu m'attends ! lui lança-t-il.

Devant le capot de la Lincoln, une porte ordinaire s'ouvrit quand il actionna la poignée. Derrière, le hangar contenait en effet des avions de tourisme, un Cessna et un bimoteur militaire Douglas, mais également un camion Scania rouge et vert de six mètres, portant sur ses flancs les lettres MVT...

Les portes arrière en étaient ouvertes. Le cul du camion touchait presque la grande porte coulissante du hangar. En s'approchant, Bolan entendit une sonnerie de portable, et localisa sa provenance : un imperméable soigneusement plié sur le dossier d'une chaise, au bas du camion. Le destinataire de l'appel avait entendu lui aussi la sonnerie, mais il hésitait à sauter à terre pour répondre. Il était en bras de chemise, voûté et manifestement absorbé par sa tâche.

Il aperçut Bolan et tendit le menton vers la chaise :

— Soyez gentil, passez-moi mon portable, dans la poche, là...

Il tenait à la main une liasse de feuillets imprimés. Ignorant la requête, Bolan sauta dans le camion, le Beretta à la main. Il vit des caisses soigneusement alignées, dont plusieurs étaient ouvertes, et

comprit pourquoi Hal Brognola était si inquiet...

Le portable se tut. Le gardien avait renoncé à prévenir de leur arrivée.

— Vous comptez vérifier tout ça, général Winthorp ? demanda Bolan en arrachant la liste des mains de l'ancien gradé.

Le général sursauta, voulut se rebiffer, mais le canon du Beretta heurta son front. Il tomba assis sur une caisse.

— Il vous manquerait quelque chose ? insista Bolan.

Il reconnut d'un coup d'œil, dans les quelques caisses ouvertes, des lance-roquettes, des fusils d'assaut M 16, des lance-grenades M 203... La liste inventorait le détail du chargement.

— Des missiles sol-air, avoua d'une voix convaincue l'ex-général. Sans missiles capables d'abattre les avions des terroristes, on ne sauvera pas l'Amérique...

Quand ils franchirent le portail en sens inverse, une heure plus tard, le garde avait enfilé une petite laine sous sa veste d'uniforme, mais n'était pas beaucoup plus réchauffé.

— Le général a débranché son portable pour ne pas être dérangé, expliqua Bolan.

Plasnick n'attendit pas que l'autre ait formulé toutes les questions qui lui venaient à l'esprit au compte-gouttes. Il accéléra et le Scania rouge et vert de MV Transport s'ébranla. Il était déjà loin quand le garde se demanda pourquoi il avait l'air beaucoup plus chargé qu'à l'aller. Le boxeur quant à lui transpirait à grosses gouttes à l'idée que son chargement n'était pas seulement plus lourd, mais infiniment plus dangereux. Il n'avait pas vu ce que contenaient les caisses, mais il les avait reconnues. Il avait fait de la route avec, trois semaines plus tôt, tranquillement, mais en une nuit, elles avaient pris à ses yeux une signification autrement plus dramatique. Elles pesaient leur poids de sang répandu, de morts violentes.

— Au moins, on n'a pas besoin de les transporter, s'était félicité l'Exécuteur en constatant que les camions étaient identiques.

Ils parcoururent à peine trois miles. Plasnick s'était récrié à l'idée de revenir en ville au volant de ce qu'il croyait être une bombe roulante. Il tremblait de frousse. Bolan eut pitié de lui. Arrivés en vue du terminal A de l'aéroport international, il lui rendit sa liberté...

— On est vraiment quittes, Nelson.

— Qu'est-ce que vous comptez faire avec ça ? se risqua à demander le boxeur.

Il désignait du pouce le chargement, à l'arrière.

— Le rendre à l'armée. Ce sont des armes de guerre volées, détournées... Un arsenal...

Plasnick hocha la tête, à moitié rassuré.

— Il voulait en faire quoi, le général ? Les vendre à qui ?

— Il y a toujours des amateurs pour ça, répondit Bolan avec un haussement d'épaules. Et des vampires comme Wallace et Verdone pour jouer les intermédiaires et s'enrichir du sang des autres.

Plasnick n'avait rien à objecter. Il baissa la tête et descendit sans rien ajouter. Ils se serrèrent la main, à la portière. Le boxeur clopina vers l'arrêt du bus, direction Downtown. Un champion du monde harassé, sans ceinture, mais pas sans avenir : avant de quitter le hangar d'Essington, Bolan lui avait fait cadeau d'une liasse prélevée sur les dollars d'Oscar; de quoi oublier la boxe et les combats truqués. Et aussi refuser les services réclamés par les Wallace and Co. Sur ce chapitre, Bolan n'aurait juré de rien, mais Plasnick avait l'air d'y croire. Et d'en être soulagé.

Il restait encore dans les sacs des Latinos de Chicago de quoi faire le bonheur de Duke, quand Bolan rejoignit le chauffeur de MVT sur le parking courte durée du terminal A.

— J'allais partir, lança Duke, adossé au Land Cruiser Toyota, en montrant l'horloge, en face de lui, qui indiquait 8 heures et quart.

Mais il était resté, malgré le quart d'heure de retard. Pas spécialement pour récupérer son camion de chinoiserries, à en juger par son expression avide, quand Bolan lui tendit une autre liasse.

— J'ai échangé ton camion. Celui-là reste ici, Duke.

L'œil rusé de Duke eut vite fait d'évaluer le montant de la liasse. Le regard de l'Exécuteur le dissuada de réclamer davantage.

— Oublie ça et fiche le camp...

Duke cligna de l'œil en direction du terminal international. Il avait l'embarras du choix, pour sa destination. Quand il eut disparu, Bolan transféra du Scania dans le Toyota les deux sacs de voyage qui restaient : des armes et de l'argent, toujours utiles pour continuer sa lutte. Il plaça ensuite le listing du général Winthorp, à en-tête de Redwing Security, en évidence sur le tableau de bord du camion. Laissa les clés au contact. Quitta l'aéroport au volant du Land Cruiser. Parvenu en ville, non loin du Walt-Whitman Bridge, il loua un Volkswagen Touareg, abandonnant sur un parking le SUV des trafiquants. Puis il passa un coup de fil, d'un appareil à pièces.

La police de l'aéroport international de Philadelphie trouva dix minutes plus tard le Scania rempli d'un arsenal militaire dûment répertorié. Tout y était, y compris les caisses de missiles sol-air, les plus lourdes, tout au fond. Elle trouva également, dans le hangar de l'aérodrome d'Essington, au pied d'une chaise, le corps sans vie du général à la retraite Aloysius Winthorp. Dans sa main, son arme de service, un automatique Smith & Wesson M-39. Bien que controversée, l'hypothèse du suicide serait retenue, faute d'arguments matériels suffisants pour la contredire...

Lorsque Bolan lui avait tendu l'arme, trouvée avec le portable dans la poche de son imperméable, l'ex-général n'avait pas tergiversé plus d'une poignée de secondes. Il avait suffi que l'Exécuteur lui assène, pour clore la discussion :

— On sait que vous vous êtes allié avec les mafieux de Jersey City, dans cette transaction ! Les parrains de Bayonne, Giancarlo Ciacamonte et Guido Corrado... Un militaire comme vous ! Compromis avec les pires pourris... Votre fanatisme vous aveugle à ce point ?

Winthorp avait baissé la tête, livide. Il n'avait pas cherché d'excuse. Il n'en avait aucune. Il était mort en soldat, néanmoins... Il avait enfoncé le canon dans sa bouche et pressé la détente.

Vers 10 heures ce matin-là, le Touareg roulait à petite vitesse dans le centre-ville nappé d'une brume tenace. De quoi donner la migraine aux Pères de la nation américaine, dans Independence Mail; ou une crise d'arthrose carabinée.

Bolan prit la direction du nord. Il eut du mal à déchiffrer, en haut de la tour qui abritait *The Inquirer*, les dernières nouvelles du jour. Il était question de fusillade, de règlements de comptes, de révélations sensationnelles et de scandales... Rien qui puisse l'étonner, ou même l'instruire. Il accéléra et quitta la ville.

[i] Parce que *moth* veut dire teigne.

[ii] *Crabbed* signifie « grincheux ».